

**Enjeux et perspectives pour la région
Languedoc-Roussillon du sauvetage et de
la renaissance artistique de Fontfroide au
début du XXème siècle**

**Manifestations dans le cadre du centenaire de
l'acquisition et du sauvetage
de l'Abbaye de Fontfroide
par Gustave et Madeleine Fayet 1908-2008**

MUSÉE D'ART-GUSTAVE FAYET À FONTFROIDE

**ACTES DU COLLOQUE
TENU LE VENDREDI 13 JUIN 2008
A L'ABBAYE DE FONTFROIDE
(RD 613 11100 NARBONNE)**

**Colloque organisé par l'association du Musée d'Art-Gustave
Fayet à Fontfroide avec le soutien du Conseil Régional
Languedoc-Roussillon et de la ville de Narbonne**



Textes : © Jean Denis Bergasse, © Lionel Rodriguez,
© Jacques Michaud, © Nicolas d'Andoque de Sériège,
© Fernand-Gérard Belledent, © Frédéric Sabatini, © Magali Rougeot

MAGFF, 2012
ISBN 978-2-95737906-0-3

SOMMAIRE

Préfaces

Christian Bourquin, *Président de la Région Languedoc-Roussillon*

5

Jacques Bascou, *Député-Maire de Narbonne*

Introduction

Antoine Fayet, *arrière-petit fils de Gustave et Madeleine Fayet, Président de l'Association du Musée d'Art-Gustave Fayet à Fontfroide*

9

I. Les racines méridionales des Fayet

Le lien des Fayet avec le canal du Midi, l'économie viticole, la « Renaissance viticole », le « Mistralisme » et leur rôle à l'époque de « l'âge d'or de Béziers » dans la création et l'animation de la société d'histoire, du musée des beaux-arts, du salon musical.

10

Jean-Denis Bergasse, *Président de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers.*

Les Fayet et l'héritage artistique des Salvan à Fontfroide

26

Lionel Rodriguez, *diplômé de l'université Paul Valéry de Montpellier, assistant de conservation*

II. Le contexte du sauvetage de Fontfroide en 1908.

Histoire de la prise de conscience en faveur du patrimoine monumental en pays Narbonnais.

42

Jacques Michaud, *professeur honoraire d'histoire du droit et des institutions à l'Université Paul Valéry de Montpellier, président de la Commission archéologique et littéraire de Narbonne*

Le rayonnement du Père Jean, abbé de Fontfroide, de la fondation en 1858 jusqu'au départ en exil des cisterciens en 1901.

60

Nicolas d'Andoque de Sériège, *petit-fils de Gustave et Madeleine Fayet, gérant de la S.C.I de l'abbaye de Fontfroide*

III. La renaissance artistique de Fontfroide et le Roussillon, la Catalogne et l'Espagne.

Autour de Jules de Carsalade du Pont, évêque de Perpignan (1899-1932), défenseur de la tradition et de l'identité catalanes et sauveur de l'abbaye Saint-Martin du Canigou.

79

***Fernand-Gérard Belledent**, conservateur général honoraire des bibliothèques, président de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales*

Le groupe des artistes roussillonnais: Monfreid, Louis Bausil, Albert Bausil, Codet, Terrus, Maillol, Violet, Camo, Séverac, Manolo qui fréquentent Fontfroide au temps des Fayet.

90

***Frédéric Sabatini**, doctorant en histoire de l'Art de l'Université de Perpignan*

Le rêve de sud de Gustave Fayet à partir de la problématique de ses achats pour Fontfroide au-delà des Pyrénées et de ses voyages artistiques comme peintre et photographe à Majorque.

103

***Magali Rougeot**, titulaire d'un Master II de recherche à l'université Paul Valéry de Montpellier sur le thème «Gustave Fayet, artiste» et doctorante à Paris X Nanterre et à l'école du Louvre sur «Gustave Fayet »*

Annexe 1 : programme du colloque du 13 juin 2008 à l'abbaye de Fontfroide

114

Table des illustrations

115

PREFACES

Fontfroide est l'un des fleurons du patrimoine du Languedoc-Roussillon. Parmi toutes les richesses de notre région, cette abbaye constitue un facteur de rayonnement de notre culture, de notre histoire et de notre identité.

Aussi suis-je particulièrement heureux de m'associer par ces quelques lignes aux manifestations culturelles organisées en ce lieu, pour commémorer le centenaire de l'acquisition de l'abbaye par Gustave et Madeleine Fayet. Je salue notamment le cycle de colloques.

Cette programmation montre combien Fontfroide fut un foyer spirituel de première importance, bastion du catholicisme médiéval dans la lutte contre le catharisme. Pépinière de prélats protégée par les seigneurs, puissance temporelle considérable, elle jouit d'une destinée illustre au cœur d'un carrefour euro-méditerranéen plein de promesses. Fontfroide nous laisse en héritage un patrimoine architectural merveilleusement conservé qui en fait aujourd'hui un haut lieu du tourisme culturel régional. Fontfroide nous adresse aussi une belle leçon de continuité dans l'effort. Il est vrai que l'abbaye suscite un attachement fervent, car *"tout ici est un conte d'enchantement ou de rêve"* comme l'écrivait le pianiste catalan Ricardo Viñes, fortement impressionné. A la suite des pères cisterciens qui avaient fait de Fontfroide un foyer artistique, Gustave et Madeleine Fayet relevèrent l'abbaye et l'animèrent d'une vie artistique intense où se croisèrent les artistes roussillonnais Monfreid, Bausil, Codet, Terrus, Maillol, Séverac, ainsi que les grands Redon, Ravel, Burgsthal et Gustave Fayet lui-même. Épris d'un "rêve de sud", ils conçurent la restauration de Fontfroide comme une œuvre d'art où se mêlent architecture médiévale, influences postimpressionnistes et symbolistes, mais aussi un goût prononcé pour la nature méditerranéenne. Aujourd'hui, quand leurs descendants renouent avec cette tradition culturelle si forte, la Région est à leurs côtés. Elle accompagne la restauration centenaire de l'abbaye et plus encore son renouveau.

Mais l'ultime leçon de Fontfroide est, à mes yeux, d'être une rencontre réussie entre les cultures catalane et occitane. Les Fayet étaient issus de la grande bourgeoisie foncière biterroise, mais leurs attaches culturelles étaient fortes en Catalogne. Il n'est pas étonnant que Fontfroide les ait tant séduits, elle qui avait essaimé à Poblet, panthéon des rois d'Aragon. Par leurs voyages outre Pyrénées, la décoration espagnole qu'ils donnèrent à l'abbaye, la culture de leurs amis artistes, mais aussi leur attachement au Félibrige et aux œuvres de Mistral, les Fayet manifestèrent partout haut et fort leur attachement à leur Midi, sa culture, son histoire, sa beauté.

Je rends hommage à Gustave et Madeleine Fayet. Leur passion pour le patrimoine et pour la création artistique sont les nôtres.

Christian BOURQUIN
Président de la Région Languedoc-Roussillon

Entre la Ville de Narbonne et l'abbaye de Fontfroide, l'entente et la réciprocité sont devenues une évidence. Narbonne et Fontfroide portent en commun ce souci de perpétuer, d'améliorer et de transmettre des patrimoines uniques légués par une riche et longue histoire.

Narbonne et Fontfroide ont eu parfois quelques difficultés à préserver leur héritage face aux outrages du temps et à la négligence des hommes. Mais l'une et l'autre, aujourd'hui, font de ce patrimoine un objet d'identité et de fierté, tout autant qu'un axe fort de leur développement économique à travers le tourisme, désormais première activité mondiale.

Enfin, nous avons en commun, le souci de promouvoir l'art et la culture, comme en témoigne notre partenariat actif avec le Festival Musique et Histoire de Fontfroide, désormais lié à notre propre Festival Horizon Méditerranée. Ces deux événements poursuivent ensemble l'ambition de développer le dialogue interculturel entre les peuples de la Méditerranée.

Mais revenons à l'héritage de Fontfroide, puisque que c'est du « sauvetage et de la renaissance artistique » de l'abbaye qu'il est question au sein de ce colloque ; l'héritage de Fontfroide nous le devons bien évidemment à Gustave et Madeleine Fayet et leur nombreuse famille, aux nombreuses affinités et connections intellectuelles et artistiques.

Sans les Fayet, que serait devenue la fière abbaye cistercienne dont le rayonnement fut immense pendant toute la période médiévale, tant pour sa force spirituelle que son influence politique ? Ses pierres déjà bien abîmées par les outrages du temps, eussent-elles fini démembrées puis reconstituées en un lieu improbable d'Outre-Atlantique ? Ce destin funeste fut évité de justesse, il y a juste un siècle par la volonté de Gustave et Madeleine Fayet.

Dès lors, Fontfroide allait effectivement vivre une Renaissance voulue avec ferveur par Gustave Fayet, cet homme qui mit sa fortune de grand propriétaire foncier au service des arts. Tout en dirigeant ses domaines viticoles du Narbonnais et du Biterrois, Gustave Fayet n'épargnait ni son temps ni son argent

dès lors qu'il s'agissait d'art : à la fois conservateur de musée, collectionneur, mécène et artiste lui-même, il fit de Fontfroide le point de convergence de sa passion, entraînant dans l'aventure de la restauration de grands artistes de l'époque, les Déodat de Séverac, Odilon Redon, Richard Burgsthal et tant d'autres illustres architectes, peintres et musiciens.

Fontfroide, sortant de l'oubli et de la désolation, devint ainsi un extraordinaire foyer de création artistique. Grâce aux descendants de Gustave Fayet et aux travaux de l'Association du Musée d'Art-Gustave Fayet à Fontfroide, cet esprit demeure intact. Il annonçait l'association qui désormais coule de source entre art, histoire et patrimoine. Narbonne, à l'évidence, est imprégnée de l'esprit de Gustave Fayet et de Fontfroide.

Jacques BASCOU
Député-Maire de Narbonne

INTRODUCTION

Antoine FAYET, arrière-petit fils de Gustave et Madeleine Fayet, Président de l'Association du Musée d'Art-Gustave Fayet à Fontfroide

Avec ce premier colloque « Enjeux et perspectives pour la région Languedoc Roussillon de l'achat et du sauvetage de l'abbaye de Fontfroide par Gustave et Madeleine Fayet en 1908 » ce vendredi 13 juin 2008 nous inaugurons une série de rencontres à Fontfroide au cours de cette année pour commémorer l'achat et le sauvetage de Fontfroide par Gustave et Madeleine Fayet en 1908.

Cet événement, nous avons voulu lui donner une dimension régionale. Aussi nous sommes particulièrement honorés par le soutien du Conseil Régional de Languedoc-Roussillon et de la ville de Narbonne ainsi que par la présence active des présidents respectifs des trois sociétés d'histoire de Narbonne, Béziers et Perpignan que je salue avec émotion pour leurs présences et que je remercie pour leurs interventions.

Fontfroide justifie ainsi son rôle de carrefour entre les villes de notre région. Nous souhaitons qu'au-delà de cette journée Fontfroide soit ce pont culturel qui unit les hommes et les femmes de notre région qui étudient notre histoire pour dégager les raisons d'espérer et d'agir aujourd'hui.

L'association du musée d'Art-Gustave Fayet à Fontfroide se veut un acteur de la recherche autour de la renaissance artistique de Fontfroide et de la riche personnalité de Gustave Fayet (1865-1925), homme enraciné dans le midi, vigneron, conservateur de musée, collectionneur, artiste, mécène et restaurateur de Fontfroide.

A ce sujet, nous sommes particulièrement heureux que trois jeunes chercheurs de notre région en histoire et histoire de l'art formés dans nos universités languedociennes et catalanes puissent présenter leurs travaux dans le cadre de cette journée. Les descendants de Gustave et Madeleine Fayet se veulent les dépositaires de ce lieu à l'histoire millénaire et, citant André Suarès le grand ami de Gustave Fayet, qui doit demeurer « *un lieu où l'art ne meurt pas* ».

Jean-Denis BERGASSE

Président de la Société archéologique, scientifique et littéraire de
Béziers

**LE LIEN DES FAYET AVEC LE CANAL DU MIDI,
L'ÉCONOMIE VITICOLE, LA « RENAISSANCE VITICOLE »,
LE « MISTRALISME »
ET LEUR RÔLE À L'ÉPOQUE DE « L'ÂGE D'OR DE
BÉZIERS »
DANS LA CRÉATION ET L'ANIMATION DE LA SOCIÉTÉ
D'HISTOIRE, DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS, DU SALON
MUSICAL.**

Il est émouvant de se retrouver aujourd'hui à Fontfroide pour une telle occasion. Comme l'a dit le président Jacques Michaud dans son intervention nos trois sociétés savantes sont présentes pour attester de la constance jamais relâchée des Fayet qui ont toujours eu pour caractéristique, au-delà de toutes les faiblesses humaines, d'aller vers l'excellence.

Comment ici à Fontfroide ne serions nous pas heureux, nos trois sociétés savantes, de nous retrouver, c'est d'ailleurs une heureuse initiative dont nous remercions les descendants de Gustave et de Madeleine Fayet, qui pourrait être, après tout, institutionnalisée, Fontfroide pourrait être périodiquement ce lieu de rassemblement de nos sociétés savantes qui, elles aussi, ont intérêt, dans une époque où les choses étrangement se rassemblent et se diluent dans l'espace, à se retrouver pour renforcer encore cette dynamique extraordinaire. Et je me plais ici à souligner le travail de nos trois sociétés savantes qui permettent de retrouver des lieux qui nous unissent et des histoires communes.

Il y a, nous le prouvons toutes les trois, cette force supérieure d'une sympathie, d'une amitié commune, qui fait que nous allons dans le même sens et que nous portons, il est vrai à bout de bras, un même flambeau en étant animées par la même foi. La foi, elle est religieuse, elle est laïque, c'est bien elle qui nous anime.

Ma communication diffère de celle du professeur Jacques Michaud qui nous a excellemment montré cette histoire faite, au fond, de soubresauts car il y a les grandeurs, il y a aussi les faiblesses inévitablement. L'histoire est cyclique, et périodiquement, on retrouve d'excellentes choses mais aussi des choses terrifiantes, regrettables, la vie est ainsi ! A nous de les relativiser, bien sûr, et c'est là, certainement, notre utilité. Mon propos sera donc tout à fait différent mais en essayant de rechercher un lien malgré tout, ce lien ce sont les Fayet, il n'y a pas de meilleur lien ici à Fontfroide ; et puis, lien encore, parce que Jacques Michaud a évoqué la Commission Archéologique de Narbonne et le Président Belledent, la Société d'histoire de Perpignan ; sociétés qui sont parfaitement sœurs puisque ces deux sociétés sont nées en 1833 et celle de Béziers¹, la cadette si je puis dire qui depuis a rattrapé le temps perdu, en 1834.

Donc nos sociétés sont révélatrices de ce grand œuvre de nos prédécesseurs, ce triumvirat formé par Guizot, Augustin Thierry et A. de Caumont, le grand archéologue. Ils ont maillé la France, à partir de la fin de la Restauration, d'un réseau de sociétés savantes qui allait devenir extraordinairement brillant. Il était voué nécessairement, dès l'origine, à devenir brillant puisqu'il voulait regrouper l'élite, mais une élite absolument sans connotation sociale ; nous sommes, tous les trois, à même de témoigner de cet aspect de nos compagnies, dès l'origine animées par une même passion et ce sera là, leur force.

Ces sociétés sont allées en se développant et je tiens à appeler votre attention sur le fait qu'il s'agissait d'initiatives privées, évidemment promues par l'esprit public à la base mais qui allaient largement devenir des exemples et montrer le rôle de la puissance privée.

Il est injuste, quand on évoque les monuments historiques et aussi les musées, de ne pas avoir davantage cette conviction, que, sans nos sociétés, tout cela n'existerait pas. Nous avons orchestré et même nous avons managé -pour parler français-, nous avons été les promoteurs de ces premiers équipements culturels.

L'Etat, ensuite et longtemps après, a repris avec force, pour un bien et pour un mal, cette initiative mais il est évident que, sans nous, tout cela n'existerait pas, et c'est un des beaux titres de gloire assurément de nos compagnies. Nous devons continuer cette œuvre, parce que, si le rôle accru des pouvoirs publics évidemment a entraîné pour nous une perte de pouvoir, nous avons eu la gloire de passer le flambeau, et nous avons aussi le devoir de poursuivre cet effort avec l'aide de l'Etat et plus largement des personnes publiques, notamment les municipalités qui devraient avoir beaucoup plus de considération pour nous, mais elles sont persuadées, à tort, que nous sommes des enceintes feutrées, élitistes, des sortes de tours d'ivoire isolées dans leur superbe, dans une nostalgie où s'élève l'encens, etc... C'est très beau vu de loin, c'est totalement faux vu de l'intérieur.

Il me revient de vous raconter, justement à propos des sociétés savantes, à la fois la place des Fayet mais également leur rôle au sein des sociétés savantes de Béziers qui avaient été créées en 1834 par une grande personnalité, le Bâtonnier Jacques Azaïs (1778-1856), dont la fille aînée Gabrielle épousa, en 1822, Antoine Fayet (1793-1873).

Nous allons concomitamment étudier à la fois l'évolution des Fayet et celle de la famille Azaïs. C'est très important pour comprendre que Gustave Fayet (1865-1925) n'est pas un homme qui s'est fait lui-même. Il s'est fait certes en partie lui-même, il a eu un œil que ses aïeux n'ont pas eu mais il a été la résultante de ce qui l'a précédé et il a su au maximum et c'est sa gloire, absolument assimiler avec profit toutes ces forces vives qui lui ont été données par sa famille et, comme de surcroît, il a ajouté les siennes qui étaient puissantes, le tout a fait merveille, et la merveille aujourd'hui c'est Fontfroide que nous contemplons grâce à lui.

Les Fayet sont intéressants parce qu'ils sont l'incarnation de la réussite du Canal du Midi. Vous connaissez tous ce fameux Canal du Midi, qu'on appelait autrefois le Canal royal des deux Mers ayant joint, à partir de sa mise en eau en 1681, ce qu'on appelait les mers Océane et Méditerranée. Ce vieux rêve de

l'humanité, qui ressurgit depuis le XVème siècle, tout le monde s'y est essayé mais personne n'a eu le génie de Riquet qui fut bien mieux qu'un ingénieur, parce que lui aussi avait, à l'instar de Gustave Fayet, su catalyser et réunir un certain nombre de qualités, et des meilleures, les gens de génie savent prendre toujours le meilleur, ils se définissent par l'excellence.

Riquet grâce à son génie a réussi -contrairement à ses prédécesseurs qui en avaient eu l'intention, qui ont fait des essais et qui ont tous échoué- en 1681 à réunir les Mers Océane et Méditerranée. Ce fut un triomphe économique qui a été établi, pour la première fois, par le professeur Frèche dans sa thèse car c'est lui qui a démontré le succès économique du Canal du Midi. Ce vecteur de 250 kilomètres qui traverse la province et sur lequel les Fayet ont navigué du début aux extrémités.

En effet, du début aux extrémités du Canal on trouve la trace des Fayet et ce dès l'entreprise du Canal avec Riquet, on les voit ensuite avec cette noble qualification de « patron », de « patron de barque », donc négociant. On les voit à Béziers mais aussi à Toulouse et encore au-delà du Canal de Midi à Beaucaire que l'on rejoignait par ce que l'on appelait le canal des étangs.

Beaucaire, évidemment, où se trouvait cette sublime foire qui, vous le savez, jusqu'au XIX^{ème} siècle, était le grand rendez-vous de l'Europe négociante faisant de Beaucaire une véritable capitale européenne ; cette foire de Beaucaire fut un succès international et les Fayet étaient également établis à Beaucaire.

Vous voyez donc l'ampleur de la trace des Fayet. C'est très intéressant de voir, quand une famille est excellente, tous les paramètres de cette excellence, l'origine de celle-ci n'est pas à Fontfroide.

Cette excellence ils l'ont montré, dès l'origine, avec le Canal du Midi. Ils ont eu l'œil, l'intelligence. Ils ont réussi leurs mariages. Ils ont toujours pris des épouses efficaces et qui représentaient quelque chose, et qui étaient utiles à leur maison dans le sens le plus noble, puisque l'épouse,

contrairement à ce que l'on veut nous faire croire, occupait un grand rôle. Elle était maîtresse de sa maison, ce qui était un rôle éminent. Elle tenait une maison -qui ne connaît l'expression « la femme forte de l'écriture » ?- Ce n'est pas une formule vaine.

Et les Fayet ont su parfaitement combiner tout cela.

Après le Canal, un deuxième tournant intervient dans la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle, avec Pierre Fayet qui naquit en 1737 et mourra en 1823. Il aura donc une longue vie. Pierre Fayet - qui va avoir plus que la qualification de patron sur le canal - en devenant « négociant ». Négociant, c'est la noblesse en matière de commerce. Les appellations étaient « marchand » et puis « négociant ». Ces derniers constituant l'aristocratie du commerce.

Pierre Fayet traversera la Révolution avec une mesure et une sagesse extraordinaires puisqu'il protégera, au moment de la Révolution, les religieuses de Saint-Vincent-de-Paul à Béziers en montrant à la municipalité que même réduites à l'état laïc il était indispensable de les maintenir parce qu'il n'y avait pas de meilleures infirmières.

Des exemples, je pourrais en prendre de nombreux mais tout converge. Ce sont des gens qui ont une vue réelle et sage des choses. Ils ne se trompent que très rarement et de façon très limitée et ce qui est intéressant dans cette famille c'est qu'en règle générale on peut observer ces choses-là sur une, deux générations mais il est très rare assurément de voir sur une longue lignée, sur sept générations, tous ces phénomènes très différents mais qui, tous, convergent vers cette excellence et cette justesse de vue.

A partir de ce premier négociant, Pierre, les Fayet vivent à chaque génération, finalement, un conte de fées. En regardant les sept générations des Fayet à partir de Pierre Fayet, étonnamment, il y a quelque chose que je n'avais pas perçu et que je vous livre, Pierre Fayet, célibataire impénitent, n'aura pas d'enfant, c'est un homme très riche qui achète, en 1785, le château de La Tour à Montady que la famille conservera

longtemps et qui appartenait à celui que Jacques Michaud a évoqué, qui est un grand ami pour moi, le chevalier Villiers de L'Estagnol, grand antiquaire narbonnais dont j'ai la chance de conserver les archives. A partir de cette date les Fayet convertiront les profits du négoce dans des terres.

Le conte de fées commencé avec le Canal se poursuit avec des acquisitions par 50 hectares, 100 hectares, 150 hectares, 200 hectares. Il y a un florilège charmant, comme ça, de propriétés qui s'égrènent en un véritable chapelet. Cette constatation n'est pas innocente car Gustave Fayet sera la résultante de tout cela. Il aura une énorme fortune.

Comme il a été dit Pierre Fayet achète, en 1785, La Tour. Sous la Révolution, la Commanderie de Milhau, près de Puisserguier, est à vendre et c'est un bien national. Il l'achète, il n'est pas le seul, tout le monde a acquis ces biens, il ne faut pas juger en disant que c'est un bien religieux acquis. Ce n'était pas du tout cela car nous sommes abusés par nos considérations.

En effet, ces gens-là sont très fortunés, ils ont un gros numéraire et, voient une extraordinaire aubaine apparaître avec la Révolution car arrive le flux énorme des propriétés de l'Église. Elle était immensément riche et c'est la puissance de l'Église, contrairement à toutes les idées communes, qui a été la source majeure de la Révolution, ce n'est pas celle de la noblesse.

La puissance de l'Église avait été admise tant qu'elle chantait la louange de Dieu, il y avait alors un accord entre le peuple et l'Église car, elle chantait la louange de Dieu pour le peuple et intercédait pour obtenir les grâces et le peuple a donc accepté, au nom de cela, la toute-puissance et la fortune de l'Église.

Mais à partir de la Régence, la courbe des vocations, c'est un peu celle que nous vivons, chute grandement. Quand survient la Révolution, dans des clôtures où il y avait 70, 80, 100 personnes, 150 personnes qui louaient Dieu, chantaient sa louange et intercédaient pour le peuple, il n'y avait plus que trois, quatre, cinq personnes, trois Carmes dans le richissime couvent des Carmes à Béziers, splendeur du point de vue

artistique. Ainsi la Révolution nous apparaît tout à fait autrement, elle n'est absolument pas une réaction contre la noblesse, la Révolution est la rupture du vieux contrat entre le peuple et l'Église, car l'Église n'était plus capable de chanter pour le peuple la louange de Dieu.

Le peuple, logiquement, mais tragiquement comme nous le savons tous, a dénoncé un contrat qui ne pouvait plus tenir. Nous sommes abusés par nos considérations en ce qui concerne l'acquisition des biens nationaux.

Pierre Fayet achètera donc sans état d'âme, comme tant d'autres, ce bien national qu'était l'ancienne Commanderie de Milhau, près de Puisserguier, et il finira ses acquisitions immobilières en achetant le Domaine de La Font Neuve à Béziers quelques 50 hectares dans le quartier du même nom aujourd'hui de Béziers. Cette propriété sera revendue pour financer l'investissement dans la propriété de Védilhan à Moussan dans l'Aude, après 1820-1824, où les Fayet vont vivre un



Le château de Védilhan (archives privées)

nouveau tournant parce qu'ils s'établissent dès lors dans l'Aude. Ceci permet évidemment de comprendre l'installation plus tard à Fontfroide, en effet Gustave Fayet n'était certes pas un étranger dans ce pays puisque son père Gabriel, et son oncle Léon, avaient réalisé cette grande chose qu'est le

château de Védilhan², construction tout à fait remarquable, associée à ce grand mouvement de la renaissance viticole³.

Le conte de fées incarné par Pierre Fayet, très riche négociant, s'est traduit par ses achats de propriétés, et encore plus étonnant, c'est que n'ayant pas d'enfant, il a voulu néanmoins transmettre la fortune à un des siens. Il était en relation de parenté avec ses cousins Fayet de Beaucaire. A Beaucaire était né justement en 1793 un petit garçon qu'on avait prénommé Antoine car déjà, les prénoms de Pierre et d'Antoine étaient les prénoms de prédilection des Fayet.

Pierre Fayet se dit : « *Je n'ai pas d'enfant. Je vais m'attacher mes cousins de Beaucaire qui ont un fils. Je vais l'adopter, je vais le modeler et il sera mon héritier* ». Et ainsi fut fait.

Il a pris le petit Antoine et il a décidé qu'Antoine serait son fils, en quelque sorte adoptif, il n'y a pas eu d'adoption officielle mais il a été son héritier universel et de façon très émouvante, dans son contrat de mariage, en 1822, Antoine sera assisté en premier par Pierre Fayet qu'il considère comme son père. C'est Antoine Fayet qui par son mariage permet de faire une jonction avec la famille Azaïs à laquelle doit tant la Société Archéologique de Béziers et dans laquelle les Fayet rentreront évidemment par les Azaïs. Antoine Fayet épouse Gabrielle celle qu'on dénommait Azaïssette, en effet les familles nobles et bourgeoises utilisaient des diminutifs. Par exemple, dans la famille de Margon, dans le pays de Pézenas, on appelait les petits enfants, « Margounet » ou « Margounette ».

Dans les familles notables, non nobles vraisemblablement, très bons bourgeois, la grande bourgeoisie du lieu, la femme appelait son époux, non pas de son prénom, mais de son nom. Elle disait par exemple : « *Fayet vient de sortir* », elle ne disait pas : « *Pierre est sorti* ».



La famille Fayet peinte par Auguste-Barthélémy Glaize
(archives privées)

Dans le grand tableau de famille de Védilhan, Azaïssette et Antoine Fayet sont entourés de leurs deux fils, Léon (1826-1880), qui était l'aîné et Gabriel (1832-1899). Léon est en tenue de « lion » c'est-à-dire le dandy de l'époque portant un gilet à fleurs. Leur fille, Clara (1823-1880)⁴, est représentée assise aux côtés de son époux M. Jean-Louis Bellaud, fils du Maire de Narbonne, appartenant à une famille qui est passée aussi par Perpignan. Les Bellaud ont fait un cheminement très curieux. Ils étaient de Gignac, ils sont partis à Perpignan, et puis de Perpignan, ils sont revenus à Narbonne. Ils deviennent maires de Narbonne, puis se marient à Béziers en s'alliant avec les Fayet.

Dans cette scène merveilleuse, apparaît cette vie qu'on appelait bourgeoise si élégante. On a donné ce tableau longtemps comme un tableau peint par Léon Fayet. Puis, lors de sa restauration est apparu inscrit sur la pendule le nom du peintre bien connu Glaize⁵ de Montpellier, ami de la famille qui a œuvré tant dans l'Aude que dans l'Hérault.

Cette Azaïssette était extraordinaire : nous la voyons dans ce grand tableau avec son fichu, buvant délicatement son café, et

vous vous dites : « Quelle femme paisible, quelle femme discrète ! », mais ladite Azaïssette avait un caractère bien trempé. Les épouses des Fayet, d'ailleurs, et c'est là la justesse de leur choix, ont été toujours extrêmement pertinentes.

Eh bien, pour vous donner une idée de ce qui se passait, Azaïssette et Antoine Fayet étaient bonapartistes. Les Azaïs ont oscillé entre l'empire et la royauté. Et Azaïssette, pour vous montrer qui elle était, écrit à sa sœur qui avait épousé Maraval, juge à Carnon : « *Ma chère Eulalie, nous avons pris, il y a deux jours, une résolution que nous aurions dû prendre depuis longtemps. Nous nous sommes brouillés définitivement avec ma famille. La seule chose que je regrette, c'est d'avoir trop pacifié. On ne doit pas se fâcher sans motif, mais lorsqu'on prend à tâche d'accumuler injure sur injure, affront sur affront, on mériterait le mépris public si l'on continuait à se voir* »⁶.

Ensuite, parlant d'un certain Bertrand qui avait demandé l'appui de son mari, le puissant et devenu richissime Antoine Fayet, elle écrit au sujet de ce Bertrand ceci qui vous montrera sa trempe: « *Si j'étais un homme, je lui casserais la canne sur le dos, mais je ne suis qu'une femme. Je me confronterai avec lui et je lui dirai en face ses vérités, entre autres, que mon mari allait donner sa démission, parce qu'il ne voulait pas siéger à côté d'un polisson comme lui. Enfin, je le traiterai comme le dernier des hommes. Le Bon Dieu fit qu'il fut bien modéré. A présent, de sang-froid, j'admire sa patience, c'est une figure à calotte* »⁶.



Portrait de Jacques Azaïs
(archives privées)

Azaïssette était la fille d'une famille de grande stature à Béziers, les Azaïs, famille de juristes qui, depuis le XV^{llème} siècle, connaît une évolution classique, notaires, greffiers, procureurs, avocats. Jacques Azaïs⁷, le père d'Azaïssette sera un grand jurisconsulte.

Jacques Azaïs, que l'on voit dans ce portrait ne déparera

pas chez les Fayet, parce que cette famille à l'évolution totalement différente, une dynastie vouée à la chose juridique et non pas au négoce, comprend des gens d'esprit très cultivés. Ces dynasties juridiques sont tournées vers les études. Jacques Azaïs sera un exemple de cette excellence, on le destine à l'école Polytechnique naissante, mais il a un goût pour la médecine et il commence à étudier la médecine à Montpellier. Notons tout de même cet éclectisme.

Il reçoit à la faculté de médecine les leçons du grand professeur l'abbé Bertholon, le professeur Poirier de l'Institut vient de sortir une magnifique biographie de cet apôtre de l'utilisation de l'électricité en médecine⁸. Jacques Azaïs raconte cette chose navrante sur Bertholon, qui avait été toute la deuxième moitié du XVIIIème siècle au séminaire de Béziers et en 1784 devient titulaire de la chaire de physique appliquée créée par les Etats de Languedoc, qu'il a vu l'abbé Bertholon vendre un à un les livres de sa bibliothèque pour survivre.

Jacques Azaïs renonce à la médecine. Son père lui dit : « Mais écoute, c'est ridicule, cet engagement dans la médecine, nous sommes très établis du point de vue juridique, en tant qu'avocats ». Il fait ses études juridiques, naturellement vouées à l'excellence, il deviendra un grand jurisconsulte. Avec Carre, on le verra faire les commentaires de jurisprudence les plus pertinents, il deviendra bâtonnier tenant du barreau de Béziers.

Jacques Azaïs, poursuivra une vie très longue : né en 1778, il est mort en 1857. Il est donc pratiquement contemporain de l'académicien Jean-Pons Viennet, né en 1777 qui mourra dix ans après lui en 1867. Notons donc la longévité de ces êtres. En réalité, ce sont les derniers nés de l'Ancien Régime, ils ont une dizaine d'années, treize ans, quatorze ans, à la fin de l'Ancien Régime, mais ils vivront avec les souvenirs de cette période et surtout les souvenirs de la Révolution, en tout cas ce qu'ils en ont vu ou compris. Ils participeront à cette réaction merveilleuse pour récupérer tout ce qui avait été cassé, bouleversé, détruit, évidemment dans ce bouleversement extrêmement néfaste, douloureux qu'a raconté le professeur Jacques Michaud. Plus rien n'est comparable, les choses sont autrement, elles ont été reprises Dieu merci mais plus rien n'est

comparable, la cassure de la Révolution est une chose irréparable.

Jacques Azais fera donc partie de cette génération qui reconstruira ; en 1834 il créera la Société Archéologique de Béziers qui avec la société de Perpignan et celle de Narbonne, créées en 1833, et celle Montpellier également, formera « une ligne Maginot » intellectuelle en quelque sorte, extraordinairement puissante, regroupant toutes les forces vives et les meilleurs esprits et donnant un exemple absolument fulgurant et lumineux de ce que peut être l'esprit humain et l'acharnement au maintien des choses en s'attachant à la reconstruction de ce que cette génération avait vu détruit dans un grand trouble.

Jacques Azaïs sera donc Bâtonnier. Toute sa vie jusqu'en 1857, date à laquelle il sera emporté par un cancer du larynx - je me suis demandé si ce n'était pas à force d'avoir trop crié - avec justesse il avait demandé que le palais épiscopal de Béziers soit récupéré par la Société Archéologique pour y installer le nouveau musée car nous avons été créés en 1834 pour, essentiellement, fédérer les esprits certes, mais surtout pour que les villes de quelque importance commencent à se doter, dans toute la France, d'un musée. Ils ont tellement agi que les dons ont afflué sans que les édiles n'aient prévu les locaux pour les accueillir. Narbonne a été merveilleuse et a pu récupérer le Palais des Archevêques. Béziers n'a pas récupéré son palais épiscopal et ce qui est piquant, c'est qu'aujourd'hui, voyez-vous, renaît ce projet, pour lequel mon prédécesseur Jacques Azaïs s'est tellement battu avec justesse, prévoyant de reconverter enfin le palais épiscopal en un nouveau musée près de la cathédrale.

Gustave Fayet s'est retrouvé à la tête d'une immense fortune par le jeu des successions. Son oncle Léon ne s'étant pas marié, la fortune s'est unifiée sur son père Gabriel qui épousera Elise Fusier en 1863, qui apportera deux autres domaines, La Dragonne et Canet, toujours oscillant entre 100, 150 hectares, ce sont les unités Fayet, ainsi qu'un hôtel en ville, l'hôtel de la rue du Capus.



Vue de la Dragonne par Gabriel Fayet
(archives privées)

Voici La Dragonne avec cette vue exquise de Gustave Fayet enfant avec sa petite sœur, Antoinette, qui décèdera, et là aussi, le ciel fera que Gustave Fayet deviendra l'unique héritier et ainsi vous comprenez très bien que Gustave Fayet a été glorieusement le bout d'une chaîne d'excellences en tous genres, qui a commencé par le commerce, qui est passé par l'esprit. On relève qu'en 1864 Azaïssette écrivait : « *Il faudra bien que nous nous intéressions à la peinture maintenant que tout le monde dessine autour de nous* ⁶ .



L'hôtel Fayet par Léon Fayet
(archives privées)

L'hôtel Fayet, nous en voyons l'intérieur représenté dans ce tableau de Léon Fayet qui nous

montre ces appartements de collectionneurs. On y voit Charles Labor, 1813-1900⁹, immédiat prédécesseur de Gustave Fayet à la tête du musée de la ville dont il fut le créateur en 1859.

Vous voyez donc que ces êtres d'élite captaient toujours ce qu'il y avait de meilleur et comment s'étonner qu'en 1908 Gustave Fayet ayant l'intelligence, le goût, une énorme fortune, ait rendu au ciel cette grâce extraordinaire en faisant revivre cette ancienne abbaye de Fontfroide où, grâce à lui, a été de nouveau chantée la louange de Dieu, et elle l'est encore avec quelle dévotion et quelle attention touchante de façon renouvelée quand on la vit ici !

Jean Denis BERGASSE

Notes par Guillaume d'Abbadie :

1 Fondation en 1834 de la Société archéologique de Béziers, qui deviendra en 1859 la Société archéologique, scientifique et littéraire. En 1838, à l'initiative de la Société, et grâce aux efforts de son président Jacques AZAÏS, est érigée sur la Promenade, les actuelles allées Paul RIQUET, la statue de Paul RIQUET par DAVID D'ANGERS.

2 Le château de Védilhan à Moussan (Aude) a été construit pour Gabriel FAYET à partir de 1893.

3 BERGASSE, Jean-Denis ; *L'Eldorado du vin. Les châteaux de Béziers en Languedoc*, Photographies Daniel Kuentz, Les Presses du Languedoc - Montpellier 1994 (épuisé) ; Nouvelle édition disponible auprès des Nouvelles presses du Languedoc.

4 Clara FAYET (1823-1880) eut une fille, que l'on voit dans ses bras dans le grand tableau de famille de Védilhan, Mathilde BELLAUD-DESSALLES (1849-1938), cousine germaine de Gustave FAYET. Historienne, elle a publié :

- POIRIER, Jean-Paul, *Histoire de Béziers des origines à la Révolution française* ; BELLAUD DESSALLES ; Editeur : Béziers ; Clareton ; 1929 ; pages : 282

- BELLAUD-DESSALLES, Mathilde ; *Les Évêques italiens de l'ancien diocèse de Béziers 1547-1669* ; Paris, tome premier ; Avec une lettre-préface de Mgr l'évêque de Montpellier F.-M.-A. de CABRIÈRES.

- BELLAUD-DESSALLES, Mathilde ; *La Comédie française à la Grange-des-Prés* ; 31 juillet 1893 ; 40 pages .Editeur : Imprimeurs de Hamelin frères ; ASIN: B001CG3W0G.

- BELLAUD-DESSALLES, Mathilde ; *La Grange des Prés et les gouverneurs du Languedoc* [Texte imprimé] ; 2e édition ; complétée par Jean Nougaret, Claude Alberge et Jean-Claude Hüe ; Montpellier : les Presses du Languedoc, 2003.

- BELLAUD-DESSALLES, Mathilde ; *Légende du Vieux Béziers* ; INEDIT : BELLAUD-DESSALLES, Mathilde ; *Paraphrase du Cantique des Cantiques*, illustrations de Gustave FAYET, 1925.

5 GLAIZE, Auguste-Barthélemy, né le 15 décembre 1807 à Montpellier, mort le 8 août 1893 à Paris, est un peintre d'histoire et de genre français. Il fut l'élève des peintres Achille DEVÉRIA et Eugène DEVÉRIA et le professeur de Paul-Maurice DUTHOIT et de son fils Pierre-Paul-Léon GLAIZE. Il est l'un des grands peintres romantiques français, marquant sa carrière par d'importants tableaux d'histoire et des cycles de peinture monumentale religieuse dans plusieurs églises parisiennes et de province. Œuvres : *Portrait d'Alfred Bruyas dit Le Burnous* -Musée Fabre-Montpellier ; Décoration de la chapelle de la Rédemption de l'Église Saint-Eustache de Paris, avec la réalisation de quatre peintures murales : *La naissance du Christ, La mort de Jésus-Christ, Adam et Ève chassés du Paradis* et *La captivité de Babylone*.

Pierre-Paul-Léon GLAIZE ou Léon GLAIZE (1842-1932), fils d'Auguste-Barthélemy est un peintre né à Paris, élève de son père Auguste-Barthélemy et de Jean-Léon GÉRÔME. Il entra à l'École nationale supérieure des beaux-arts le 31 mars 1863. Il obtint un accessit au concours du prix de Rome en 1866. Il exposa au Salon à partir de 1859. Il obtint de nombreuses médailles. Œuvres : il participa à la décoration du salon des Arts de l'Hôtel de Ville de Paris et à la salle des mariages de la mairie du XXe arrondissement ; 1875, *Une conjuration aux premiers temps de Rome*, Musée d'Orsay.

6 VIENNET, Denise et d'ANDOQUE de SÉRIÈGE, Geneviève ; *Des gens de talent sur le Canal : les Fayet* ; Tome 3 : *Le Canal du Midi : des siècles d'aventure humaine* ; Editeur Jean-Denis BERGASSE ; 1984 ; p. 305 et suivantes ; illustrations.

7 Jacques AZAÏS eut un fils, Gabriel AZAÏS (1805-1888) grand-oncle de Gustave FAYET. Il a une place éminente dans la littérature en langue occitane, il a publié :

- *Le Breviari d'amor de Matfré Ermengaud* ; Matfré Ermengaud ; Société Archéologique (Béziers) ;1862.
- *Le Breviari d'amor de Matfré Ermengaud ; suivi de sa lettre à sa sœur ; introduction et glossaire par Gabriel Azaïs ; Matfré Ermengaud; Gabriel Azaïs, Editeur (scientifique) . - Béziers : Sté Archéologique, [1862] . - 2 vol. (CXVI-557, 772 p.) ; 25 cm .Index (vol. II).*
- *Les Troubadours de Béziers* / Slatkine reprints (Genève) – 1973.
- *Cahier X : Les Troubadours de Béziers*: cette nouvelle édition des textes publiés par Gabriel Azaïs en 1869, présentée, annotée et traduite par Cyril P. Hershon (225 pages de format 16/24, juin 2001) Société Archéologique Scientifique et Littéraire de Béziers Hôtel Bergé 14, rue des Docteurs Bourguet BP 4009 34545 Béziers cedex.
- *Dictionnaire des idiomes romans du Midi de la France; comprenant les dialectes du Haut et du Bas-Languedoc, de la Provence, de la Gascogne, du Béarn, du Quercy, du Rouergue, du Limousin, du Bas-Limousin, du Dauphiné, etc...*; Langues : Français, Occitan ou langue d'oc, provençal ; Date de publication : 1877-1878 ; Éditeur : Société

pour l'étude des langues romanes ; Maisonneuve ; Montpellier ; Paris ; 3 volumes.

Pour connaître les relations de Jacques et Gabriel AZAIS avec la littérature en langue occitane, voir la publication spéciale de la Société Archéologique de Béziers : *La Société Archéologique de Béziers, Les Langues Romanes et le Félibrige rendent hommage à leurs fondateurs : Jacques (1778-1856) et Gabriel Azaïs (1805-1888)*. Au sommaire de ce XXI^e cahier :

- *A l'origine de la Société Archéologique de Béziers : le président Jacques AZAIS (1778-1856) et son fils Gabriel (1805-1888), et le secrétaire A. BOUDARD (1797-1870)*, par BERGASSE, Jean-Denis; *Béziers et l'essor des langues romanes*, par BANCAREL, Gilles.
- *Le patois à l'honneur sous la Monarchie de Juillet - Les concours de la Société Archéologique de Béziers de 1838 à 1855*, par TORREILLES, Claire.
- *Le concours de la poésie néo-romane de Béziers au XIX^e siècle (1855-1880)*, par MARTEL, Philippe.
- *Les Satyres de Jacques Azaïs*, par BARTHÈS, Henri.
- *Gabriel Azaïs et les félibres*, par MARTEL, Philippe.
- *Les fortunes du Breviari d'amor de Matfre Ermengaud de Béziers*, par HERSHON, Cyril P. et RICKETTS, Peter T.
- *Le dictionnaire des idiomes romans du Midi de la France de Gabriel Azaïs*, par CAMPS, Christian.
- *Languedoc et Roumanie : du Félibrige aux Rencontres en Méditerranée*, par ROZEI, Adrian Irvin, d'origine roumaine.
- *Béziers, ses félibres et le Rouergue*, par le majoral GIRARD, Georges, évoqué ensuite par BANCAREL, Gilles.
- *Bibliographie de Jacques, Gabriel et Bruno Azaïs*, par BANCAREL, Gilles. *L'évolution des Azaïs, notables fortunés et cultivés, aux XVIII^e et XIX^e siècles*, par BERGASSE, Jean-Denis.

8 POIRIER, Jean-Paul, *L'abbé Bertholon : Un électricien des Lumières en province*, Editeur : Hermann, Paris, France, Collection : Histoire des sciences, ISBN : 978-2-7056-6728-3, GENCOD : 9782705667283, Sorti le : 02/06/2008.

9 En 1859, création du Musée des Beaux-Arts à Béziers. Charles LABOR est conservateur du Musée de 1859 à 1900. Charles LABOR a été le secrétaire d'Alphonse de LAMARTINE (1790-1869). En 1900, la Société des Beaux-Arts fusionne avec la Chambre musicale et charge le nouveau conservateur du Musée, Gustave FAYET, d'organiser des expositions.

Cf : Ville de Béziers ; Musée des Beaux arts ; *Charles Labor (1813-1900) Paysagiste et Fondateur du Musée de Béziers* ; exposition du 1^{er} juillet au 31 août 1994 ; Biographie sommaire par LUGAND, Jacques ; Catalogue des œuvres exposées par Nicole RICHE.

La création des dix musées de Béziers et la société archéologique depuis 1834 ; BERGASSE, Jean-Denis ; ISBN 2-950007-13-9 ; Edition Décembre 1992 ; Avant-propos par Alain BARRAU, député maire de Béziers ; Préface par Roseline BACOU, inspecteur général honoraire des Musées de France.

Lionel RODRIGUEZ

Diplômé de l'université Paul Valéry de Montpellier, assistant de conservation

LES FAYET ET L'HERITAGE ARTISTIQUE DES SALVAN A FONTFROIDE

Si toutes les familles bourgeoises qui s'étaient enrichies grâce à la monoculture viticole investirent leur fortune dans des constructions de prestige, bien rares sont celles qui n'ont pas délaissé les vestiges architecturaux de leurs devanciers. Les célèbres « palais de l'aramonie »¹ ont presque tous été bâtis à l'emplacement de métairies. Leur ancienneté témoignait de la permanence du labeur des hommes sur cette terre reconnue fertile de toute antiquité. A partir de la seconde moitié du règne de Louis-Philippe, le grand élan de construction néo-aristocratique a profondément modifié le visage architectural des campagnes languedociennes, faisant disparaître les demeures nobles de l'Ancien Régime. Bien peu de familles ont eu le souci de la conservation de ces témoignages de pierre.

A cet égard, le cas des Fayet est exceptionnel à plus d'un titre. Issu d'une lignée de négociants, « gens de talent sur le canal »², Gustave Fayet était l'héritier d'un patrimoine foncier considérable, constitué en quatre générations par une politique d'acquisitions et de mariages avisés. Son union avec Madeleine d'Andoque de Sériège en 1893, représenta l'alliance de deux dynasties de bâtisseurs, qui allait accomplir à partir de 1908 une œuvre exceptionnelle de restauration architecturale à Fontfroide. De puissants moyens financiers furent nécessaires pour l'acquérir au prix de 40.000 francs or, et ensuite investir 90. 000 francs or dans la restauration.

Cette réalisation incomparable, nous la contemplons aujourd'hui encore dans toute sa beauté, un siècle après le commencement de sa résurrection. L'originalité de l'œuvre des

1 BERGASSE, Jean-Denis ; *L'Eldorado du vin, les châteaux de Béziers en Languedoc*, Les Presses du Languedoc, Montpellier, 1994, 191 p.

2 VIENNET, Denise et d'ANDOQUE DE SERIEGE, Geneviève « *Des gens de talent sur le Canal : les Fayet* » dans BERGASSE (Jean-Denis, dir.), *Le Canal du Midi. Des siècles d'aventure humaine*, t. 3, à compte d'auteur, 1984.

Fayet à Fontfroide consiste à avoir mêlé conservation du patrimoine architectural et création contemporaine. Cette démarche semble propre à notre temps. Elle fut initiée il y a un siècle par un homme d'affaires pragmatique, un artiste accompli³ mais surtout un collectionneur et un mécène de l'avant-garde. Dans l'écrin cistercien, les Fayet animèrent une vie artistique que fréquentèrent des peintres symbolistes comme Odilon Redon ou Richard Burgsthal⁴. Ces artistes laissèrent des œuvres en souvenir de leur passage, que les Fayet incorporèrent harmonieusement à leur collection d'objets et de meubles anciens. En effet, leur goût pour la création contemporaine n'excluait pas leur passion pour les objets et mobiliers dont certains étaient d'origine familiale. Ainsi, leur cadre de vie était-il composé d'œuvres héritées de familles possédantes biterroises, en particulier le mobilier précieux des richissimes Salvan. Il est en général difficile de se figurer l'aspect des décors qui constituaient le cadre de vie de ces amateurs éclairés, car les partages successoraux ont séparé les collections, disséminées en diverses propriétés. Toutefois, d'après les photographies conservées et les dispositions testamentaires de Madeleine d'Andoque, la collection de mobilier, de statues et de décor sculpté conservée à Fontfroide, semble avoir été maintenue dans son état initial. Notre ambition n'est pas d'en présenter un catalogue exhaustif, sur lequel il y aurait beaucoup à dire, mais de retenir un échantillon d'œuvres représentatives de ce goût pour l'ancien.

Les objets anciens dans le décor de Fontfroide

Le mobilier

Les bâtiments conventuels de l'abbaye, reconstruits partiellement au XVIII^e siècle, abritent un parloir, ancien réfectoire des moines. Cette pièce convertie en salle à manger vers 1775 est décorée de panneaux de carreaux émaillés (fig. 1)⁵. Ils sont disposés sur le bas des murs en losanges, et à la

3 ROUGEOT, Magali ; *Gustave Fayet : un artiste à découvrir*, Mémoire de maîtrise d'Histoire de l'Art réalisé sous la direction de M. le Professeur Pinchon, Université Paul-Valéry Montpellier III, septembre 2004, 2 vol.

4 BAROU (Jean-Pierre, dir.), *Gustave Fayet "Vous peintre"*, catalogue de l'exposition au Musée Terrus d'Elne, Montpellier, Indigène éditions, 2006, 96 p.

5 Les clichés sont de l'auteur, sauf mention contraire.

retombée des voûtes d'arrêtes, autour d'une fontaine lavabo de marbre. Ces éléments n'appartiennent pas au décor d'origine de la pièce, auquel on peut rattacher le pavement et les encadrements de stuc sous les quartiers des voûtes, dépouillés de leurs tableaux de Gamelin aujourd'hui conservés à Carcassonne et Narbonne. L'estimation de la datation des



Fig. 1

carreaux et de la fontaine nous ramène au XVIIIe siècle, tout comme le mobilier, constitué de chaises et de canapés de même époque recouverts de cuir de Cordoue. L'aspect composite de ces décors est manifeste, leur appartenance stylistique est commune, leur origine n'est pas connue mais l'Espagne peut être envisagée assez sérieusement.

Le salon vert est une pièce contiguë au parloir qui concentre des décors du XVIIIe siècle, avec sa cheminée de marbre surmontée d'un miroir accompagné d'appliques. Le mobilier se compose de bergères, de fauteuils et de chaises, de meubles d'encoignure

ainsi que de toiles peintes représentant des scènes de chasse (fig. 2). Les panneaux de boiseries au-dessus des portes sont ornés de paniers



Fig. 2

de fleurs en bois doré dessinés par Gustave Fayet pour enrichir le décor dans l'esprit XVIIIe

qu'il avait voulu donner à la pièce. Les boiseries ne remontent pas au XVIIIe siècle ; elles servent plutôt de cadre aux toiles peintes et tentent d'apporter un peu de confort à cette pièce assez froide.

La statuaire

La collection ne comprenait pas uniquement des meubles anciens, mais surtout des éléments sculptés, statues et bas-reliefs, très présents dans l'abbaye. Leur appartenance stylistique concerne essentiellement le Moyen-Age et le XVIIIe siècle.



Fig. 3



Fig. 4



Fig. 5



Fig. 6



Fig. 7

Le Moyen-Age est représenté par des œuvres religieuses fixées aux murs du cloître et de l'abbatiale. Il s'agit de deux statues de la Vierge, l'une serait d'origine bourguignonne, placée dans le cloître à l'entrée de l'église (fig. 3). L'autre est placée dans une absidiole de l'abbatiale. Toutes deux portent l'Enfant Jésus sur leur bras gauche et présentent le même

déhanché. Une autre absidiole abrite un bas-relief daté du XIIe siècle qui représente également la Vierge à l'Enfant, élément central d'un retable de la Nativité disparu (fig. 4)⁶. On rencontre aussi une statue de moine (peut-être saint Bernard - fig. 5), un médaillon avec deux saints (dont saint Antoine appuyé sur une canne en forme de tau – fig. 6) et enfin la très belle croix du cimetière de Moussan, acquise par Gustave Fayet lors de sa découverte près de son domaine de Védilhan (fig. 7).

La statuaire du XVIIIe siècle est très présente à Fontfroide, en particulier dans le jardin d'Apollon. Quatre statues marquent les angles d'un parterre de gazon où autrefois s'élevait un char d'Apollon en terre cuite, qui lui a laissé son nom (fig. 8). L'œuvre était due à « Gossin Aîné à Paris » comme l'indique l'inscription portée sur l'œuvre, datée du 4e quart du XIXe s. Gustave Fayet achète le groupe le 11 avril 1908 chez l'antiquaire J. Couderc. La facture donne pour provenance les



Fig. 8

jardins de château de Vaux-le-Vicomte, ce qui feraient des Sommier les possibles commanditaires de l'œuvre⁷. Gustave Fayet l'a acquise pour Fontfroide, car son style néo-baroque

6 ANDOQUE (Nicolas d'), MECLE (André), *Ancienne abbaye cistercienne de Fontfroide*, Moisenay, éditions Gaud, 2000, p. 5.

7 Voir la fiche Palissy :

http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/palissy_fr?ACTION=CHERCHER&FIEL D_98=AUTR&VALUE_98=sculpteur&DOM=Tous&REL_SPECIFIC=1

correspondait parfaitement au choix décoratif qu'il avait déterminé pour cette partie de l'abbaye. Le char d'Apollon avait été endommagé par les intempéries. Il vient de réintégrer l'emplacement que les Fayet lui avaient désigné grâce à une restauration minutieuse de cette œuvre classée au titre des objets mobiliers. C'est ainsi que l'on redécouvre ce groupe qui avait tant marqué Odilon Redon lorsqu'il réalisa « Le Jour », tableau qui orne la bibliothèque depuis 1911.

Le char est accompagné de quatre statues allégoriques qui accusent entre elles une parenté indéniable par leurs dimensions, leur lien iconographique et stylistique. Elles figurent toutes des personnages féminins vêtus à l'antique et dotés d'attributs qui permettent de voir en trois d'entre elles les vertus cardinales.

Fig. 9



Fig. 10



Fig. 11



Fig. 12



Deux groupes de deux statues se font face. Les statues du premier groupe portent la même tunique doublement fendue sur le pan de devant, à mi-hauteur des cuisses. L'une est coiffée d'une couronne et porte à la main gauche une épée dont la pointe s'appuie sur le sol. On peut reconnaître en elle la figure de la Force (fig. 9). L'autre est coiffée d'une sorte de mitre et brandissait de sa main droite un objet disparu. La main gauche tient une masse dont l'extrémité repose sur le sol. Ici il s'agit d'une allégorie de la Justice, qui devait tenir dans sa main brisée une balance (fig. 10). Le deuxième groupe possède les mêmes caractères stylistiques, mais diffère par les tuniques longues retenues sous la poitrine. L'une tient dans sa main droite un miroir ovale qu'elle présente au spectateur et retient dans sa main gauche relevée un serpent dont le corps se développe le long de son avant-bras. Nous pouvons reconnaître en elle la figure de la Prudence (fig. 11). La dernière statue est plus difficilement interprétable car elle brandit de sa main droite une tige coupée terminée par une fleur. On se serait attendu à rencontrer la dernière vertu cardinale, la Tempérance, traditionnellement représentée tenant deux vases remplis de liquide versant l'un dans l'autre (fig. 12). Malgré ce doute iconographique, la statue appartient bien au groupe car les similitudes sont grandes.

Depuis le jardin d'Apollon, on accède au jardin à l'italienne situé sur le coteau dominant l'abbaye en empruntant l'escalier de la porterie (fig. 13). La construction, d'une grande élégance, a été élevée en 1777 afin de créer une avant-cour et une cour d'honneur de vastes dimensions⁸. Elle est surmontée d'un toit terrasse où débouche l'escalier, et met en relation le premier étage de



Fig. 13

⁸ ANDOQUE, MECLE, p. 26.

l'abbaye avec les jardins. Cinq pots à feu décorent le parapet. Ils sont taillés dans le marbre et portent sur leurs panses des guirlandes de fleurs. Ces pots ont été rapportés par Gustave Fayet car ils sont absents d'une photographie prise avant la restauration. Le cliché a été publié par Edouard Capelle en 1903 dans sa monographie du Père Jean, dernier abbé de Fontfroide⁹.



Fig. 14

Comme dans tout jardin à l'italienne, une fontaine imposante trône en bonne place (fig. 14). Elle se situe à l'extrémité d'une terrasse ombragée, posée majestueusement devant une rangée courbe de cyprès. Elle est surmontée d'une statue de Neptune, aux jambes étendues sur le sol, le torse redressé. Le roi de

la mer est ceint d'une couronne, comme la statue de la Force. Il pose son avant-bras droit sur un vase renversé d'où jaillit l'eau. De la main gauche, il tenait son attribut le trident, qui a disparu. L'œuvre est portée assez haut sur un socle de même forme, mouluré et décoré à sa base de coquillages et de palmettes. La parenté de la statue avec le groupe des quatre vertus cardinales est indéniable : le matériau est du même marbre blanc laiteux, les statues reposent toutes sur un soubassement ovale légèrement surélevé, les dimensions sont similaires. Le style antiquisant renforce la datation probable du XVIIIe siècle. Cependant, il est possible que la fontaine de Neptune soit le fruit d'une composition d'éléments d'origines diverses. Le ciment a été employé pour établir le socle. Son emploi est dissimulé par un décor de coquillages qui entretient l'unité de style de la composition. De plus, les dimensions de la statue et du reste de la fontaine ne semblent pas en harmonie. Le socle et sa vasque semblent un peu trop volumineux et élevés par rapport à la statue, qui paraît petite et mal adaptée. En partie basse, la margelle surmonte un soubassement maçonné que

9 CAPELLE, Edouard ; *Un moine, Le Père Jean, abbé de Fontfroide (1815-1895)*, Paris, Victor Retaux, Toulouse, éditions Privat, 1908.

l'enduit délavé laisse apercevoir. Elle pourrait aussi bien n'être qu'une bordure de bassin rempliée.

Voici donc quelques éléments représentatifs du cadre de vie des Fayet à Fontfroide, de leur goût pour les objets anciens et de leur passion de collectionneurs. Nul besoin de plus amples descriptions pour comprendre que le choix d'objets médiévaux et du XVIII^e siècle a été dicté par le respect des périodes qui ont marqué architecturalement le monument. Les objets d'époques différentes étaient donc rassemblés en un même lieu mais non mélangés. La règle de l'unité de style s'imposait, et c'est le monument lui-même qui a guidé les choix décoratifs. Grâce au goût des Fayet, de leur sens du décor, on a l'impression que les objets et les statues semblent avoir toujours été là, comme les pots à feu de la porterie, ou les statues du jardin d'Apollon. Par ces apports parfois composites l'abbaye est magnifiée, son identité architecturale toujours respectée. Les propriétaires semblent même s'effacer devant leur création, tant l'abbaye les a imprégnés. C'est la preuve d'une certaine retenue, qui a augmenté le pouvoir de séduction que Fontfroide avait su conserver.

Le patrimoine Salvan

A présent, la question de la provenance de ce mobilier, de ces décors sculptés et de ces statues se pose à nous. L'échantillon qui vient d'être présenté est-il d'origine familiale ou a-t-il été acquis par les Fayet spécialement pour Fontfroide ? Nous disposons de quelques éléments pour creuser la piste de la provenance familiale.

Le Jardin Notre-Dame à Béziers

Le domaine du Jardin Notre-Dame, constitué à la fin du XV^e siècle, avait



Fig. 15

échu à Madeleine d'Andoque en 1898 et abrita les premières années du ménage Fayet (fig. 15)¹⁰. Gabriel Fayet, le père de Gustave, possédait en ville l'hôtel de Villeraze rue du Capus, dont les salons sont décorés de boiseries du XVIIIe siècle, mais aussi le domaine de La Dragonne situé en face du Jardin Notre-Dame. Son fils n'eut qu'à traverser la route pour s'installer dans la demeure de son épouse, qui y était très attachée pour des raisons familiales. En effet, cette maison conservait le souvenir de ses parents et de la famille Salvan à laquelle était lié son père. A ce stade de l'étude, nous rencontrons pour la première fois les Salvan, qui ont marqué l'histoire de Béziers, et ont eu un parcours assez similaire à celui des Fayet. Leur extinction dans la famille d'Andoque de Sérigne a créé un lien assez éloigné mais tangible sur le plan matériel et artistique avec Madeleine d'Andoque et Fontfroide. Nous allons voir à présent comment ce lien s'est établi, en ayant recours à la généalogie et à l'histoire du patrimoine Salvan.

C'est vers 1710 qu'Antoine Salvan quitta son village de Cornus, dans l'actuelle Aveyron, pour s'établir à Béziers comme marchand. Il acquit en 1752 une maison et des terres au tènement de Combegrasse, qui deviendront au XIXe siècle le Jardin Notre-Dame. La prospérité qu'il acquit grâce au Canal dont il était l'un des patrons, comme Pierre Fayet son contemporain, marqua l'origine d'une fortune que plusieurs générations de Salvan tirèrent du négoce mais aussi de la constitution de domaines fonciers. Grâce à ces moyens importants, son petit-fils Etienne put ainsi tirer profit des ventes de biens nationaux pour mettre la main sur le château des évêques de Béziers à Lignan. La demeure d'origine médiévale avait été très fortement remaniée au XVIIe siècle par les évêques Bonsi et dotée d'un jardin en bordure d'Orb. La taille du domaine qui y était associé, la présence d'un moulin, la qualité et le prestige de la demeure et de son mobilier ont élevé les enchères à la somme de 292 400 livres qu'Etienne Salvan dut déboursier le 14 mars 1791. Cette valeur importante avait entraîné de nombreuses expertises, rapports et plaintes avant

10 RODRIGUEZ, Lionel, *Le Jardin-Notre-Dame, étude historique d'une propriété du biterrois*, rapport dactylographié, février 2005, 44 p. Ce rapport contient toutes les cotes des archives utilisées, qu'il est inutile de reproduire ici.

la vente. Malheureusement, aucune expertise ne concerna le mobilier, mais il dut être vendu avec le lot car le soumissionnaire Rouyer s'était plaint auprès du directoire du district de Béziers contre l'évêque, qui avait enlevé du château l'horloge, les cloisons du salon et un certain nombre d'autres choses¹¹. On ignore si les prélèvements de l'évêque furent restitués, et Etienne Salvan entra en possession de cette relique de l'Ancien Régime, qu'il vida de son mobilier le plus précieux, mais ne s'y installa pas, ni aucun de ses héritiers.

Le testament d'Etienne Salvan, décédé le 17 brumaire an VII, établit sa veuve Antoinette-Victoire de Gailhac comme son héritière et usufruitière de tous ses biens. Aucune description n'est donnée des biens en question, dont elle jouit jusqu'à sa mort intervenue le 16 janvier 1839. Son décès intestat nous prive d'un inventaire après décès, que l'on ne trouve enfin qu'à la mort de son fils Etienne-Guillaume Salvan en 1870. Plusieurs jours furent nécessaires à Maître Prax pour inventorier tous les biens que le défunt laissait à son épouse Marie-Adélaïde Andoque. A la lecture des minutes on s'aperçoit que seules les sommes d'argent étaient concernées par la visite de l'hôtel particulier rue de Bonsi. Cela est assez décevant car on s'attendait à y trouver l'estimation et la description du mobilier dont une partie provenait certainement du château de Lignan. Ce dernier fut également visité, mais contrairement à la demeure urbaine, la description y est très précise. C'est un sentiment d'abandon qui se dégage de la visite du notaire, avec du mobilier en assez mauvais état, qui voisine avec des foudres dans presque toutes les pièces du château, et des vases à citronniers dans le jardin. Visiblement, l'ancienne résidence d'été des évêques avait été transformée en cave et débarras. Le mobilier qui y était conservé datait peut-être de Monseigneur de Nicolay, avec des bergères recouvertes de brocatelle jaune, des canapés, des commodes, paravents, lits, armoires, faïences anciennes, le tout en très mauvais état. La poursuite des inventaires s'est déroulée dans les autres domaines du défunt, qui ne contenaient que très peu de mobilier, et surtout au Jardin Notre-Dame. Là nous nous

11 Cité par CAMBON, Paul, *La vente des biens nationaux pendant la révolution dans les districts de Béziers et de Saint-Pons*, thèse pour le doctorat de droit, Montpellier, imprimerie spéciale du Paysan du Midi, 1951, p. 25.

rendons compte que cette villégiature aux portes de la ville avait été l'objet de toutes les attentions des Salvan. Le domaine acquis en 1752 avait depuis été meublé avec soin et développé pour lui donner l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui. On retiendra de cet inventaire quelques pièces remarquables : le mobilier de la chapelle, des fauteuils, canapés et bergères recouverts de brocatelle rouge et jaune (comme à Lignan), des pendules dorées, un bureau secrétaire en noyer peint avec dessus de marbre, des consoles et commodes avec dessus de marbre, un billard, de la faïence, et dans le jardin six vases de marbre sur le mur de la terrasse, quarante neuf vases d'Anduze et six statues en marbre blanc.

Une chapelle dédiée à la Vierge avait été élevée vers 1806 et décorée avec des éléments de récupération. Dans le sanctuaire s'élève un autel en marqueterie de marbre avec porte de tabernacle en bois doré, accompagné de deux bustes reliquaires en bois doré, et surmonté d'une statue de la Vierge à l'Enfant en marbre. Une table de communion en fer forgé sépare le sanctuaire de la nef (fig. 16). Les éléments décoratifs les plus importants sont les cinq panneaux qui ornent les



Fig. 16

murs de la nef et du chœur (fig. 17). La note qui précède l'arrêté de classement en 1935 en donne la description suivante : « quatre de ces panneaux représentent un vase dont la panse est peinte en imitation de marbre ou de porphyre, entouré de rinceaux dorés s'enlevant sur fond gris perle. Les rinceaux différent pour chaque panneau ; l'un d'eux porte même deux torches avec des flèches croisées, brochées par-dessus. De

l'un des vases sortent des flammes, des autres des fleurs, des légumes et des fruits, notamment des grappes. Le cinquième panneau, qui semble un ancien trumeau de glace, est décoré d'instruments de musique »¹². Ce mobilier classé compose un groupe très homogène, qui milite en faveur d'une provenance commune et d'une datation d'époque Louis XVI. Sa présence dans cette chapelle est atypique. Manifestement, les quatre panneaux à rinceaux seraient des éléments de boiseries que l'on pourrait voir surmonter des portes. Nous ne connaissons pas la date d'accrochage des panneaux sur les murs de la chapelle. Ont-ils été placés là lors de la construction de la chapelle vers 1806 ? Proviennent-ils du château de Lignan comme l'établit l'arrêté de classement ? La seule information avérée est l'appartenance du château de Lignan au propriétaire du Jardin Notre-Dame. La très grande qualité de ce travail de boiserie en fait des pièces de choix, qui correspondent peut-être aux cloisons enlevées par l'évêque en 1791, qui n'auraient finalement pas été emportées, ou furent restituées.



Fig. 17 a



Fig. 17 b



Fig. 17 c



Fig. 17 d

12 Archives privées de la famille GIROT de LANGLADE.

Dans le jardin qui s'étend à l'arrière de la demeure, le notaire note la présence de six vases en marbre blanc sur le mur de la terrasse et six statues en marbre blanc. Les vases ont disparu et il ne reste qu'une statue au fond du parterre. Nous n'avons aucune preuve pour déterminer l'origine de ces éléments. L'inventaire n'en donne aucune description. Cependant, la dévolution du Jardin Notre-Dame et des témoignages familiaux permettent d'en retrouver certains.

La dévolution du mobilier des Salvan

Les Salvan étaient liés depuis plusieurs générations aux Andoque, dont ils firent les bénéficiaires de leurs diverses successions. La famille s'est éteinte avec le décès d'Etienne-Guillaume Salvan en 1870, et en 1898, Madeleine d'Andoque entra en possession d'une partie de cet important patrimoine. Elle recueillit le Jardin Notre-Dame et son mobilier, mais le partage successoral passé chez Maître Crozals n'a pas pu être consulté. Cela nous empêche de connaître le détail de cette succession, et de suivre plus précisément le mobilier. Mais on constate que les vases et statues identifiées au Jardin Notre-Dame n'y figurent plus aujourd'hui, et que des éléments de ce type sont présents à Fontfroide après 1908. Pourquoi ne pas alors penser avec vraisemblance que le Jardin Notre-Dame a été dépouillé au profit de l'abbaye ? Toutefois, on ne compte que cinq vases sur la terrasse de la porterie, alors que l'inventaire de 1870 en dénombrait six au Jardin Notre-Dame, et qu'aucun n'y est conservé aujourd'hui. De même, on ne peut regrouper dans un même ensemble que les quatre statues du jardin d'Apollon et la statue de la fontaine de Neptune, soit cinq au total au lieu des six recensées. Il reste au Jardin Notre-Dame une statue de marbre dont le style serait datable du XVIII^e siècle (fig. 18). Mais elle ne partage pas du tout l'attitude hiératique du groupe de Fontfroide. Elle représente un personnage féminin, qui, dans une attitude éplorée, tente



Fig.18

de se planter une dague dans la poitrine largement découverte. L'origine de cette statue n'est pas connue. Si elle appartient au groupe identifié au Jardin Notre-Dame en 1870, elle pourrait provenir de Lignan. Mais son sujet iconographique ne semble guère approprié à une résidence épiscopale. Une autre hypothèse consisterait à penser que cette statue a été placée au Jardin Notre-Dame après 1870, et qu'elle n'appartiendrait pas au lot des six statues. Alors cela signifierait que la sixième statue aurait été déplacée avec les autres à Fontfroide, mais n'aurait pas été identifiée. En effet, parmi toutes les statues conservées à l'abbaye, aucune ne comporte de similitudes avec le groupe provenant du Jardin Notre-Dame. Cette sixième statue serait alors à rechercher parmi les autres, ce qui romprait l'unité de style du groupe des six statues du Jardin Notre-Dame. La question du mobilier est aussi complexe à traiter, car les toiles peintes et les éléments datables du XVIIIe siècle que nous avons rencontrés en début d'exposé, n'ont pas été considérés par les inventaires disponibles.

Ceci étant, l'origine épiscopale des décors sculptés et d'une partie du mobilier a toujours été connue de la famille, au point qu'Yseult Fayet d'Andoque, la fille de Gustave et Madeleine née en 1900 écrivait dans son journal : « Nous voici au Jardin Notre Dame qui appartenait autrefois aux Evêques de Béziers puis aux riches Salvan qui commerçaient avec l'Orient par Beaucaire et le Rhône. Propriétaires aussi du château de Lignan également aux Evêques, ils y prirent les toiles peintes des Grandes Chasses, les vases et les statues du Parc ainsi que les boiseries de la Chapelle qu'ils installèrent au Jardin Notre Dame ». Cette légende familiale, basée sur des faits authentiques, n'en était pas moins sujette à confusion, car le Jardin Notre-Dame n'a jamais appartenu aux évêques, et il n'est pas possible d'affirmer que les toiles peintes proviennent de Lignan, faute de mentions dans les inventaires.

Cette étude a mis en évidence la part qu'avaient le mobilier et les décors sculptés du Moyen-Age et du XVIIIe siècle dans la décoration générale de Fontfroide. Nous avons pu apprécier la recherche d'harmonie entre les éléments de décor et les espaces qui les accueillent. Aucune statue ou pièce de mobilier ne doit sa présence au hasard ; tous les actes des

Fayet sont exécutés en pleine conscience, au cours d'une restauration conçue comme une création artistique à part entière. La résurrection de Fontfroide est une œuvre commune du couple Fayet, mais la personnalité de Gustave écrase un peu celle de Madeleine d'Andoque. Il faut lui rendre justice. Son apport semble plus discret que celui de son époux, artiste et collectionneur, plus amateur de peinture et de musique par tradition familiale, que de mobilier. Mais c'est grâce à Madeleine d'Andoque que les jardins de l'abbaye peuvent se parer de pots à feu, de statues des vertus cardinales et d'une fontaine de Neptune. Par son intermédiaire, Fontfroide s'est enrichie d'une partie du patrimoine Salvan, au contact duquel Gustave Fayet a vécu quelques années au Jardin Notre-Dame. Les Salvan, si proches socialement des Fayet quoique plus pieux et austères, avaient conservé la retenue et la sobriété de la bourgeoisie d'Ancien Régime et de la Restauration. Pour autant, leur goût pour le mobilier du XVIIIe siècle a toujours été reconnu comme très affirmé. Cet exemple a sûrement été médité par le couple Fayet, qui employa la même retenue et le même goût pour le beau mobilier dans la décoration de Fontfroide. L'attachement aux origines familiales et à la genèse de la création artistique qu'a représenté Fontfroide étaient tels au sein de la famille Fayet, que Madeleine d'Andoque, décédée en 1971 au domaine de La Dragonne à Béziers, a souhaité avant son inhumation à Fontfroide, passer sa dernière nuit dans la chapelle du Jardin Notre-Dame. Il ne me semble pas trahir ses intentions en disant que par ce geste symbolique, elle entendait rappeler le lien qui existait entre ces demeures familiales et Fontfroide, à travers trois générations de bourgeois éclairés dont elle était l'héritière, et qui de Lignan à Fontfroide, ont mis leur fortune au service de l'art.

Lionel RODRIGUEZ

Jacques MICHAUD

Professeur honoraire d'histoire du droit et des institutions à l'Université Paul Valéry de Montpellier, président de la Commission archéologique et littéraire de Narbonne

HISTOIRE DE LA PRISE DE CONSCIENCE EN FAVEUR DU PATRIMOINE MONUMENTAL EN PAYS NARBONNAIS.

Je voudrais d'abord bien simplement vous dire tout le sentiment de joie qu'éprouve aujourd'hui le président de la Commission Archéologique et Littéraire de Narbonne à venir s'associer très étroitement à la commémoration du centenaire de l'acquisition de l'abbaye de Fontfroide par Gustave Fayet.

Et, belle coïncidence, en cette occasion du centenaire que nous célébrons à Fontfroide, j'ai le plaisir de vous annoncer, ici-même, depuis Fontfroide, que nous nous apprêtons à fêter en octobre prochain les 175 ans de la fondation (en 1833) de la Commission Archéologique et Littéraire de Narbonne. Je voudrais que ces deux moments soient associés et que nous dégagions ensemble très rapidement une convergence, dans les temps que nous vivons, entre l'abbaye de Fontfroide, son histoire patrimoniale, et la Ville de Narbonne, représentée aujourd'hui par son adjointe à la culture. A Narbonne, nous sommes au seuil d'une nouvelle période, comme nous y sommes visiblement aujourd'hui à Fontfroide.

Nous allons parler de patrimoine et effectivement nos deux lieux sont associés beaucoup plus qu'on ne le croit : les travaux qui portent sur l'architecture, ou qui traitent dans notre région, soulignent que l'abbaye de Fontfroide a toujours été un peu à part, bien que située sur le territoire de la commune de Narbonne (propos que l'on trouve dans l'excellent travail de Madame Alibert sur le patrimoine narbonnais). C'est un constat que nous avons fait longtemps. Je me suis aperçu en préparant ce colloque, qu'entre Gustave Fayet et Narbonne il n'y avait eu que fort peu de contacts. Ceci mérite sans doute quelques explications, et pourtant combien avons-nous été parallèles dans le souci de ce patrimoine ! Je crois de plus en plus que la

conception qu'un peuple se fait de son patrimoine est toujours extrêmement révélatrice de son niveau moral et voire même de son niveau spirituel.

Je voudrais donc vous apporter le témoignage de ce que signifia la fondation de la Commission Archéologique, puisque nous allons nous associer encore une fois, à l'occasion de nos deux anniversaires.

Narbonne a été hantée pendant très longtemps par le souvenir de sa période romaine et c'est autour de cette réminiscence de la romanité que s'est établie en 1833 la Commission Archéologique. Je voudrais souligner, au passage, la similitude avec ce qui s'est passé *mutatis mutandis* à la même époque en ce qui concerne l'abbaye de Fontfroide.

Le patrimoine n'est pas seulement un objet matériel, ce n'est pas simplement une construction qui peut faire l'admiration des scientifiques ou des architectes, le patrimoine, ici on le sait, est plus que cela, et vous venez de dire, cher Antoine Fayet, que « Ici l'art ne doit pas mourir » : c'est là que se situe, à mon avis, l'essentiel de ce qui nous réunit aujourd'hui. J'ajouterai que le patrimoine est ce que l'on tient de son père ainsi que le révèle l'étymologie. Il y a là une idée de verticalité qui dépasse la seule considération matérielle. Mais venons-en à l'histoire narbonnaise.

Effectivement, la ville de Narbonne a connu au Moyen-Age une attitude patrimoniale relative au monde romain : elle n'était pas neutre. Le Moyen-Âge de Narbonne a, peu à peu, détruit la "romanité", les monuments encore vivants, les monuments encore debout, et je pense en particulier au Capitole, aux arènes de Narbonne : tout ceci a été peu à peu dépecé par un Moyen Âge qui vivait sous l'égide de la chrétienté et qui n'utilisait pas en soi la romanité. Ce patrimoine, néanmoins, avait permis, avait suggéré, une évolution de civilisation à la fin du 12ème siècle puisque la renaissance du droit romain qui se répand en Septimanie très fort a été facilitée, je le crois volontiers, par la contemplation des vestiges antiques encore debout et qui entretenaient le souvenir romain, ce qui permettra à la pratique juridique venue de Bologne de s'établir

évidemment dans ce sud de la Gaule, dont on disait qu'il retrouvait, avec les textes de droit restitués, sa civilisation première.

Mais les monuments de Narbonne, eux, ont péri peu à peu de l'esprit chrétien, et quand on voit comment s'est opérée la démolition du Capitole, dans les derniers siècles du Moyen-Age, et l'érection simultanée, concomitante, de l'église Saint-Sébastien, on voit très bien comment la chrétienté se substitue jusqu'à la fin du Moyen Age à l'ancienne cité romaine, jusqu'à chercher à effacer les dernières traces de l'ancien paganisme.

C'est au début du 16ème siècle, avec la Renaissance, avec un retour plus déterminant à l'Antiquité, que l'on commence à percevoir chez nous le patrimoine comme un rappel d'une grandeur passée. Quelle grandeur ! La grandeur romaine. Et dès lors, nous verrons aller crescendo la conscience et le regret pathétiques de la décadence de Narbonne : Narbonne, ville déchue, Narbonne jadis capitale, on l'a magnifiée de toutes les manières, et l'on voyait cette déchéance à travers ce patrimoine que l'on redécouvrait, ces fragments, ces morceaux épars, par milliers, de la romanité.

Les travaux érudits sur les antiquités narbonnaises, apparaissent au XVI^es. Le premier ouvrage est celui d'un chanoine de la cathédrale, le chanoine Rainouard (1539), qui a commencé à nous décrire les inscriptions, et à publier un recueil, parce que l'on prenait en compte, cette fois, ce que l'on trouvait et que l'on observait sous toutes ses faces en les retournant : les pierres de réemploi, les masures détruites, les fragments....

D'autre part, il faut signaler l'importance des travaux d'ordre militaire qu'il fallut entreprendre sous les règnes de Louis XII et de François Ier : la construction, l'agrandissement de l'enceinte de Narbonne, sa modernisation face au danger venu du Sud. Charles Quint, comme on sait, menacera longtemps le Languedoc puisqu'il voulait en faire un passage pour ses possessions impériales. On constate que le réemploi romain fut considérable, que les pierres romaines ont embelli les remparts au point de devenir le fameux musée de plein air qu'aimait à

contempler François 1er qui venait jusqu'au pied des murailles lorsque, depuis Sallèles, il attendait le résultat des négociations épineuses qui se déroulaient un peu plus au sud près des étangs, entre les représentants de Charles Quint et les siens propres.

Le manuscrit du chanoine Rainouard contemporain de ces événements, nous décrit toutes ces inscriptions. Il a connu, certes, une certaine fortune, mais en tous cas, au cours du 17ème siècle, des études de plus en plus précises apparaissent avec des noms et des œuvres :

Pierre Garrigues, ingénieur royal, qualifié d'"antiquaire distingué" (nom appliqué à ce moment-là à tous ceux qui étaient connaisseurs de l'Antiquité ou qui l'aimaient). On sait qu'il a composé des recueils et des relevés d'inscriptions. Et les manuscrits de Garrigues ont connu, quant à eux, une fortune encore plus grande, que nous avons pu raconter et décrire dans les divers articles parus à l'occasion des 150 ans de la Commission Archéologique.

Au 18ème siècle, d'autres noms apparaissent avec un certain lustre:

Guillaume Laffont, inspecteur des travaux de la Province, qui a été consul de Narbonne, a rédigé un manuscrit qui a pour titre : "les antiquités de Narbonne" et qui décrit une série de tombeaux, d'inscriptions, de dessins et de gravures (750 inscriptions et 200 gravures et dessins d'antiquités à la plume) : le manuscrit, d'ailleurs, était prêt en 1702 pour être offert à Philippe V d'Espagne, qui passait par Narbonne et qui eut la grandeur toute royale de refuser le manuscrit pour ne pas en priver notre ville

Son frère Jérôme Laffont, (+1726), chanoine de Saint-Sébastien, qui avait été formé à la latinité à Rome lorsqu'il était secrétaire du cardinal Bentivoglio, nous a laissé une série considérable d'études et de descriptions d'antiquités narbonnaises et wisigothiques d'un très grand intérêt, tout en conseillant l'archevêque de Beauvais qui désirait mettre des inscriptions antiques à l'abri dans son palais archiépiscopal.

Le chanoine Paul Pech, un peu plus tard, du chapitre de Saint-Paul, qui était official primatial de l'archevêque, grand collectionneur de manuscrits, docteur en Sorbonne,

correspondant de Bertrand de Montfaucon, et de Dom Martène, le grand bénédictin liturgiste, ou encore de Dom Vaissette, nous a laissé entre autres choses un manuscrit épigraphique qu'il intitule "inscriptions et bas reliefs qui sont à Narbonne". Le chanoine Pech est mort en 1724.

Le chevalier Viguier de l'Estagnol, qui était mousquetaire de la garde ordinaire du Roi, nous a laissé son manuscrit au titre long : « Débris d'anciens monuments .Les Antiquités narbonnaises ou débris d'édifices par les Romains dans l'ancienne Narbonnaise » (1759).

Le frère Louis Piquet, religieux minime, rédige une « Histoire de Narbonne tirée des auteurs anciens et modernes et des monuments, marbres, inscriptions qui se voient dans cette ville » (1765).

L'Abbé Bousquet, prêtre hebdomadier de Narbonne,(1732-1809) rédige les "antiquités romaines de la ville de Narbonne".

Tous ces écrits antiquisants érudits révèlent la conception que l'on avait alors du patrimoine : le recueillir, le comprendre, l'étudier. Le souci de sa sauvegarde viendra après la constatation de l'effet dévastateur des événements révolutionnaires.

Ajoutons à cela que Narbonne posséda dans les dernières années de l'Ancien Régime une société littéraire où l'on se réunissait avec beaucoup d'élégance et de brio scientifique avec des gens comme Barthès de Marmorières, le grand découvreur du vitalisme en médecine : c'était une société qui était faite pour « vaincre l'ennui », mal endémique à Narbonne. . Nous eûmes même une Académie de Musique, qui ne fonctionna que quelques mois, mais qui était, semble-t-il, extrêmement brillante. Ainsi vivait-on les derniers temps de l'Ancien Régime

Mais vint la Révolution, et comme partout, on dut subir chez nous une lourde contrepartie culturelle de cette Révolution, et le patrimoine en a été fort affecté. Il faut avouer ici (en catimini...) qu'en 1792 des.. Biterrois..., des volontaires venus de l'Hérault, cassèrent avec fracas les armoiries, et surtout les petites statuettes charmantes du tombeau du Cardinal de la Jugie, dont ne subsista que la partie arrière.

En 1794, on détruit le corps de Saint-Paul-Serge, premier évêque, fondateur de notre Église et particulièrement vénéré. Quant aux riches archives de Narbonne, elles seront également amputées, notamment les archives ecclésiastiques, qui seront brûlées. Voici, d'ailleurs les propos extraordinaires tenus alors par le maire Louis Buzairies en 1793 (sa conception du patrimoine est passionnelle) : « Citoyens, nous avons aussi, dit-on, des joujoux de l'ancien régime dans les archives de notre commune. Comme ainsi soit que depuis le jour de notre liberté nous avons renoncé au maillot et à la barrette de ce temps, comme nous sommes devenus grands garçons en politique et en droit social, nous vous prions de venir ce matin faire le triage et nous débarrasser de ces vieilleries hors de saison. Nous désirons en augmenter l'autodafé patriotique. Toutes ces fadaises vont se perdre en fumée : qui l'aurait dit ? Quel feu vif elles vont faire ! Nous serons sur nos gardes, afin que leur maligne influence ne s'étende pas jusqu'après leur fin dernière. Venez, nous vous attendons avec l'empressement le plus impatient. Nous devons à votre célérité une plus grande reconnaissance ».

Quelqu'un écrivait récemment que l'impossible n'est jamais étonnant à Narbonne : ainsi partirent dans une charrette les archives, le tombeau et le gisant du Roi Philippe Le Hardi en mille morceaux (dont il ne subsiste qu'un petit fragment de bas-relief). Peut-être a-t-on caché à la hâte dans le cloître dans la nuit précédente, le coffret contenant les entrailles du roi mort à Perpignan...

Passées les violences rageuses, la conception du patrimoine va changer : il s'agira, désormais, de sauver, de conserver. Nous avons dès cette époque, en effet, des projets de création d'un musée, par l'architecte Gamelin, très convaincu de la nécessité d'une évolution, certes, mais ayant le sens de l'instruction et voulant pour cela rassembler des collections en vue de les présenter au public.

C'est à partir de ce moment-là qu'apparaît évidemment un danger : le danger, ce sont les antiquaires (au sens littéralement commercial du terme, cette fois). Au 19ème siècle,

ils deviennent infréquentables et ils montrent une certaine boulimie du patrimoine d'autrui.

En 1810, les éléments archéologiques de Narbonne attirent, en effet, des visiteurs, et donc des convoitises. Beaucoup d'instances et d'institutions, voire des particuliers industriels, veulent s'arracher les éléments du patrimoine de Narbonne.

Cela va devenir dès lors une préoccupation sérieuse chez les Narbonnais conscients. La défense du patrimoine va maintenant faire partie intégrante de la vie culturelle de cette ville. Cette préoccupation n'a pas cessé parce que les raisons de nos angoisses n'ont pas non plus cessé, quand on voit certaines destructions récentes à Narbonne, ...dont j'espère qu'elles sont terminées.

Effectivement, tout le monde s'y met, y compris le gouvernement, et le ministre de l'Intérieur qui, en 1810, demande des renseignements intéressés sur Narbonne. Une délibération du Conseil Municipal, en 1820, nous apprend qu'est parvenue à Narbonne une nouvelle demande de renseignements, et que le comte de Forbin, Directeur Général des Musées de France, souhaite que la Ville se dessaisisse de certaines pierres antiques, et notamment, des fameux aigles du Capitole. Mais, il allait tomber sur un maire plus avisé que d'autres... Paul-Serge de Chefdebien. Ces aigles du Capitole figurent encore dans l'entassement de Lamourguier qui va bientôt maintenant prendre une nouvelle direction). Le comte de Forbin n'hésitait pas à écrire : « Mon désir est de réunir ce souvenir des antiquités de Narbonne à ceux que les villes d'Arles et de Vienne vont offrir à Sa Majesté pour rappeler sans cesse aux étrangers l'éclat de ces anciennes reines des Gaules. Votre zèle pour tout ce qui intéresse le service du Roi, les sentiments bien connus de la ville de Narbonne, tout me garantit, Monsieur le Chevalier, que vous me manderez bientôt le succès de cette affaire ». J'espère qu'il n'y aura plus jamais de ministre qui nous obligera à lui faire la réponse que lui a faite le maire d'alors, lequel s'est emporté et a rappelé vigoureusement audit ministre la grandeur et la gloire de ces aigles : « Au surplus, répondit-il au comte de Forbin pour refuser les aigles, la voici la tradition qui concerne ces aigles :

Auguste voulant réduire les Cantabres partis de Narbonne pour aller les surprendre (ils voyageaient dans cette intention, le jour et la nuit, à travers nos Corbières), un esclave ou valet de pied précédait son char portant un flambeau pendant la nuit. Un orage se forme, la foudre gronde et tombe sur le malheureux porte-flambeau. Auguste fit vœu dans cette occasion, d'élever lorsqu'il serait de retour à Narbonne, un temple à Jupiter tonnant, conservateur. » C'est une passion déjà romantique qui commence à animer les Narbonnais, et c'est aussi le maire Chefdebien qui mérite là un éloge posthume appuyé !

Tout ceci devenait difficile, et voilà maintenant que la Ville de Toulouse s'intéresse à son tour au patrimoine de Narbonne. Dès 1820, on commença à subir des revendications, et encore en 1831. Cette année-là, en effet, c'est le maire de la ville de Toulouse qui trouve plus habile de s'adresser au Ministère de la Guerre pour essayer de se faire donner des éléments du patrimoine de Narbonne, et là encore, il y aura bien sûr une réaction très forte des narbonnais. Tout ceci finissait par devenir intolérable à nos compatriotes d'alors, au point que maintenant il va falloir en venir à créer une institution, ce sera la Commission Archéologique de Narbonne, pour résister aux pressions, et rassembler ces fragments dont on concevait de plus en plus l'importance.

Ainsi, le patrimoine sera-t-il désormais lié à l'identité de Narbonne toujours pétrie de cette nostalgie véritablement romantique de la décadence de la ville, du souvenir d'une ancienne splendeur passée. Entre temps, il est vrai, nous avons perdu l'archevêché qui était un titre de gloire pour Narbonne, non parce que les archevêques étaient forcément des saintes personnes, mais, parce que le siège de Narbonne était reconnu depuis ses origines comme métropole voire comme primatie ecclésiastique. Tout naturellement, en effet, la Narbonne ecclésiastique succédait à la capitale administrative romaine. L'archevêché était le dernier état de l'aspect « capitale » de Narbonne.

C'est alors, donc, qu'un mouvement citoyen se manifeste à Narbonne : des personnes éclairées décident qu'il faut en finir avec les tentatives de récupération de notre patrimoine.

S'établit alors une connivence remarquable entre les citoyens de Narbonne et le préfet de l'Aude, Tessier. Le préfet Tessier, à qui il faut adresser bien des remerciements posthumes, comprenait le souci des narbonnais, et avait une vision très éclairée sur ce que devait être la sauvegarde du patrimoine.

Le 12 septembre 1833, dix sept citoyens adressent au représentant de l'Etat la pétition suivante : « C'est avec la plus grande douleur que les hommes de cette ville, amis des sciences et des arts, voient dépérir tous les jours les beaux monuments restes de la splendeur de leur antique patrie. Autorisés par le fait qu'ils savent l'intérêt que vous portez à l'histoire de cette cité, ils viennent vous exposer brièvement l'état de dépérissement dans lequel se trouvent les monuments qui, seuls, aujourd'hui font la gloire de Narbonne. La main du temps détériore à vue d'œil les inscriptions, bas-reliefs, etc... Cette dispersion offre de graves inconvénients pour la science, que ces monuments une fois sortis des lieux dans lesquels on les trouve, perdent une grande partie de leur mérite et de leur authenticité, puisque enlevés à la collection à laquelle ils doivent appartenir, ce sont des valeurs tronquées de l'histoire matérielle d'un pays. »

Cette demande pathétique fut entendue, et c'est ainsi que le 20 octobre 1833, le préfet, encouragé par le ministre Guizot, prenait l'arrêté de création de la Commission Archéologique et Littéraire de Narbonne. Le préambule rappelait en termes concis la nécessité de cette création : « Prévenir la destruction ou la disparition complète du patrimoine historique et le devoir de l'autorité administrative de pourvoir à la conservation des monuments d'antiquités et de tout ce qui a rapport à l'histoire nationale. » Il évoquait aussi la nécessité de la collaboration entre les autorités et les citoyens zélés qui devaient former un comité consultatif et dévoué à la gloire de leur ville. Est alors assignée à la Commission Archéologique une triple mission : créer un musée, une bibliothèque publique et les archives narbonnaises. La nouvelle institution se mit alors immédiatement au travail.

Les conditions de sa création expliquent que la Commission Archéologique et Littéraire que je vous présente ce matin est

une académie, une société savante certes, mais aussi en tout premier lieu une véritable commission administrative avec un objectif de service public. Ses membres résidants, une fois élus, sont toujours nommés par le préfet de l'Aude, tandis que le maire de Narbonne comme le sous-préfet en sont les « présidents nés ». A Narbonne on aime les présidents « nés » depuis que les archevêques ont illustré ce titre à propos de la présidence des Etats de Languedoc. Mais de nos jours, dire que les maires et les sous-préfets en sont les présidents-nés cela signifie une collaboration directe entre les citoyens et l'autorité, chose aujourd'hui à préserver soigneusement pour pallier parfois certains écrans intermédiaires.

L'action de la Commission se fit sentir très vite : on était dans une époque extrêmement favorable, puisque le gouvernement lui-même s'intéressait aux affaires de patrimoine. Sous le ministère Guizot, et à cette époque-là, on le sait, se développent les notions de monuments historiques, et de classements ; la création du poste d'Inspecteur Général des Monuments Historiques date de 1830 (Prosper Mérimée, lui, le sera en 1834). La Commission des Monuments Historiques est créée en 1837 et c'est alors que commence à briller l'auréole d'un grand architecte : Viollet-Le-Duc.

Fontfroide à cette époque-là est logée à la même enseigne que Narbonne avec les mêmes risques et la même nostalgie : là, on ne regrette pas la Rome antique mais la vie sainte des cisterciens. C'est l'époque où l'on retrouve aussi le Moyen Âge (sentiment très fort au 19ème siècle) et on regrette évidemment la disparition de ce chant des moines et de cette piété cistercienne dont les lieux ont été témoins. Fontfroide a été, elle aussi, victime de déprédations scandaleuses. On sait qu'en 1797 l'abbaye a été cédée aux Hospices de Narbonne et que l'administration commença à avoir l'idée saugrenue, à partir de 1828, de vendre les colonnettes du cloître pour faire de l'argent, malgré l'opposition du maire de Narbonne, le marquis de Gléon. Mais on le fit quand même.... On sait que monsieur Decaux a retrouvé des colonnettes au château de Saint- Priest : que Fontfroide a pu récupérer récemment. Les mêmes menaces pesaient donc que sur Narbonne. On sait qu'au cours de l'été 1833, quelques semaines avant la création de la Commission

Archéologique, l'Inspecteur Général des Monuments Historiques était venu visiter Fontfroide. C'est bien la même problématique, qui doit aujourd'hui nous unir !

A Narbonne, la Commission va s'attaquer tout de suite à la création de son fameux musée. Elle lutte très fortement, avec Paul Tournal son grand fondateur, son secrétaire, sa figure tutélaire, ce remarquable pharmacien devenu un préhistorien découvreur de l'homme fossile. Elle s'attache à valoriser le Palais des Archevêques. On commence à regarder ce vieux palais qui était dans un état d'abandon, occupé par des intrus, des commerces et des dépôts de toutes sortes. Il appartenait au Ministère de la Guerre : une des premières luttes de la Commission a été, en effet, de convaincre la Ville de le réclamer pour en faire le siège de la municipalité : le palais des Archevêques est ainsi devenu l'Hôtel de Ville. Ensuite, la Commission obtient du Ministère de la Guerre la cession de plusieurs salles du palais : une partie des appartements abandonnés jadis par Monseigneur Dillon, (dont les restes nous sont revenus fort opportunément dans sa cathédrale en 2007). Tout ceci s'enchaîne symboliquement : dans ces appartements, on créera le fameux musée dont Paul Tournal espérait tant qu'il ferait la gloire de Narbonne, qu'il en assurerait un rayonnement définitif. Le musée se crée, se développe, avec un afflux de dons, de legs, de toutes sortes, d'acquisitions, et un extraordinaire défilé des gens qui vont être des donateurs : le Pape Grégoire XVI, Ibrahim Pacha, Prosper Mérimée, le Baron Taylor... tout le monde a donné pour ce musée. L'étude des documents notariés permettant d'évaluer les successions est révélatrice de ce qui a été légué à ce musée qui devient très vite considérable.

Puis ce sont ce sont les archives : les archives de Narbonne sont, parmi les archives médiévales municipales, les plus importantes de France. Voilà, néanmoins, ce que l'on en disait à l'époque pour susciter l'intérêt de la municipalité : « Malheureusement tous ces curieux objets sont dans une déplorable confusion, exposés une grande partie de l'année au vent et à la pluie, la plupart des liasses et volumes se convertissent en pâte et sont laissés à la disposition des rats qui en font depuis longtemps une consommation prodigieuse ».

Ces archives furent quand même récupérées par la Commission Archéologique et elles bénéficieront d'un grand archiviste, Mouynès, qui, à la fin du 19ème siècle, publiera des inventaires absolument incontournables. Ces archives partirent en 1958 à Carcassonne, par pleins camions, faute d'intérêt sans doute : elles étaient entassées alors, il est vrai, dans la chapelle de la Madeleine. Il m'a été donné personnellement de les faire revenir en 1971 à Narbonne : elles sont aujourd'hui chez nous et vont faire l'objet bientôt de soins particuliers.

Dans un tel mouvement, les narbonnais ne manquèrent point de réfléchir sur leur cathédrale, la vénérable primatiale des Gaules Narbonnaises : ici le Conseil de Fabrique jouera un rôle remarquable. Mais Saint-Just est inachevée ; cette vision d'un édifice qui semble tronqué est, pour les contemporains considérée souvent comme un rappel de la situation dégradée de l'ancienne capitale. Depuis la triste époque de la Guerre de Cent Ans, au cours de laquelle le manque de fonds et la menace anglaise avaient conduit à l'arrêt des travaux, sans pouvoir construire le transept et la nef, on pensait toujours à un achèvement futur. La fin de l'Ancien Régime déjà avait ressenti une réminiscence forte : l'archevêque Le Goux de la Berchère, en 1708, entreprenait des travaux, après avoir fait faire un plan nouveau, un peu plus réduit. Nous possédons ainsi un élément extraordinaire : du gothique au 18è siècle ! L'archevêque de Beauveau, après lui, puis Mgr Dillon, le dernier de nos archevêques, tentèrent de reprendre cette œuvre. Mais la Révolution mit un terme aux projets, tout comme elle fit disparaître l'archevêque et le chapitre : la maison de Dieu deviendra un temps le temple de la déesse Raison (assez peu raisonnable il est vrai).

Sous la Restauration, on avait repris la grande idée..., et le curé Angles (il n'y avait plus d'archevêque, et nous n'étions plus qu'une paroisse) accumulait à cet effet une somme rondelette. En 1825 il prévoit d'achever, de continuer cette cathédrale en expliquant que son étroitesse, sa petitesse gênaient le culte quand les foules s'entassaient et que cela produisait de l'indécence, car il y avait du bruit dans les stalles et que, même,

les femmes étaient lutinées en passant dans le couloir étroit qui est sous le jubé... Les choses n'allèrent pas plus loin.

Dix ans après, en 1835, Viollet-Le-Duc est recommandé à Paul Tournal. En 1839, Viollet-Le Duc fait son apparition à Narbonne et il va s'intéresser à la cathédrale : nouveaux projets, nouveaux dessins, très intéressants en soi, mais qui n'ont pas été réalisés, puis... dispute avec le Conseil de Fabrique... On lit, à travers les délibérations de ce Conseil de Fabrique, les accents passionnés des narbonnais. Le président du Conseil, qui s'appelait Yvain, écrit : « Quelle église, quel monument en France appelle plus d'intérêt que Saint-Just : demandez aux architectes, demandez aux archéologues ! ». Viollet-Le-Duc, bien qu'en conflit avec la Fabrique, se retire à Narbonne, en laissant une fois de plus tomber le projet, et en disant de Saint-Just : « C'est plutôt l'œuvre d'un savant que d'un artiste, Saint-Just est un édifice unique, dans cette contrée du sol français, par son style et par ses dimensions. »

L'engouement narbonnais se portait aussi, à la même période sur le Palais des Archevêques, puisque la municipalité finit par l'obtenir définitivement en 1842, grâce à l'appui de Berthomieu, membre de la Commission Archéologique. Viollet-Le-Duc va être chargé de le transformer en Hôtel de Ville. Il va démolir la vieille courtine, située entre le donjon et tour Saint-Martial, et va créer une façade d'Hôtel de Ville de style picard, qui n'est finalement pas très laide, et à laquelle nous sommes maintenant accoutumés : on ne l'appelait donc plus, dès lors, que « la Mairie » et non plus « l'archevêché » comme sous l'Ancien Régime. » Il a fallu la présence passionnée de Monsieur Camille Viguière, conservateur du musée, pour que revienne cette appellation de « Palais des Archevêques », mise sur les cartes d'invitation : même les élus sont contents jusqu'à aujourd'hui de venir siéger dans le Palais des Archevêques. En tous cas, Viollet-Le-Duc a pu travailler ici plus qu'à la cathédrale. Ainsi se restaura un élément fondamental du patrimoine de Narbonne et, de la sorte, le Palais des Archevêques fut à peu près sauvé. Cela n'empêcha pas qu'il y eut une crise entre Viollet-Le-Duc et la municipalité comme il y en avait eu entre ce grand architecte et la fabrique. Mérimée eut même à intervenir. Finalement, en 1853, Viollet-Le-Duc

décidément dégoûté de Narbonne s'éloigne et s'en va vers Carcassonne. Paul Tournal avait été évidemment associé à ces travaux durant son séjour à Narbonne. A la même époque, Viollet-Le-Duc s'était également intéressé à Fontfroide : nous voyons donc que nous étions alors tout à fait parallèles.

Le patrimoine antique revient au goût du jour avec l'affaire du musée Lamourguier. En effet la Ville, se plaignait d'être étouffée dans ses remparts et les remparts seront acquis en 1865 (la ville était encore pour peu de temps une place militaire). La démolition des remparts s'organise à partir de 1868, et la Commission Archéologique va intervenir avec beaucoup d'ardeur. Pendant 30 ans, elle va surveiller les démolitions de ce qui était le « musée en plein air » que contemplait François 1er. C'est alors que de très nombreuses inscriptions, des sculptures, des statues en tous genres sortent de ces remparts. Il faut trouver un lieu pour les abriter, ce sera évidemment la magnifique église Lamourguier, ce qui la sauvera de projets lamentables de destruction. Il fallut discuter âprement avec le ministère de la Guerre qui l'avait donnée en location, puis qui voulait la reprendre. Puis, plus tard, nouvelle menace avec nouveau projet de démolition. On disait que l'église n'était pas solide et qu'il valait mieux la faire disparaître. La Commission se montra héroïque et permit, grâce à sa ténacité, l'installation, l'entassement (mais le mot n'est pas péjoratif), de toutes ces pierres, de tout cet ensemble formidable qui en fait, dit-on, le 2ème musée lapidaire d'Europe après Rome, et qui donnera lieu, bientôt, à un très grand projet.

La Commission Archéologique s'intéressera également au travers de ses membres qui sont tous à honorer, tout comme, ici, la famille Fayet, à la sauvegarde de ce patrimoine. Il faut souligner en ce sens le travail de Louis Berthomieu, neveu de Paul Tournal : il constituera le trésor de la cathédrale de Narbonne qui contient parmi les plus belles pièces des trésors des églises de France .Il faut rappeler, en ces temps d'oublis orchestrés, qu'il a sauvée en la rachetant, comme l'avait fait Gustave Fayet dans les mêmes conditions, la maison des Trois Nourrices que les Américains désiraient ardemment acquérir pour la transférer vers les États-Unis, comme cela avait été fait pour tant de cloîtres !. Louis Berthomieu l'acquiert en 1913 : il

obtint pour cela les félicitations de la Commission et la médaille d'argent de la Société des Architectes Français. Bel exemple de l'action de la Commission Archéologique et de l'engouement des citoyens de Narbonne pour sauver leur patrimoine ! La Maison des Trois Nourrices vient d'être magnifiquement restaurée il y a peu, sans que l'on songe véritablement à exprimer, lors de l'inauguration la reconnaissance que l'on doit à Berthomieu.

Tout combat pour la défense du patrimoine entraîne à un moment ou à un autre des combats contre certaines institutions ou certains personnages dont l'action ou les comportements peuvent être jugés néfastes. Il faut citer au tableau noir le personnage détesté, peut être trop, qui aura, en tout cas suscité la combattivité des membres de la Commission : le fameux Chevalier Dumège. Il faut lire sur ce point quelques extraits d'un article de la Commission Archéologique de Narbonne : « Les procédés de Monsieur le Chevalier Dumège » : Ce Chevalier, Alexandre Dumège, officier du Génie, qui n'avait jamais servi dans aucune arme et qui n'était chevalier qu'à titre étranger, naquit à La Haye. Cet antiquaire négociait sur le patrimoine et enrichissait ainsi le musée de Toulouse, mais aussi un peu ses collections personnelles. Ce Chevalier Dumège avait des correspondants à Narbonne : il n'avait pas été difficile à Dumège, d'entrer en relation avec les hommes, qui, vers 1830, s'occupaient d'archéologie, soit à Narbonne soit ailleurs, et de trouver des correspondants qui le tenaient au courant des découvertes. » Dans ces correspondants il y avait le premier président de la Commission Archéologique, le naïf Jalabert qui s'était laissé un peu berner, mais qui est revenu vers la fin à la raison. Grâce à ces correspondants, et en particulier du bien nommé Cillé, qui était de Toulouse, la collection particulière de Dumège s'enrichit au détriment de la celle de Narbonne. Parmi les cambriolages distingués du Chevalier Dumège, il y avait en particulier les statuettes gothiques délicates du tombeau du cardinal de la Jugie. Voilà ce qu'écrivait Dumège à son correspondant le brave Cillé : « Cher Monsieur Cillé, disait-il, nous sommes arrivés ici en assez bonne santé. Hier notre bateau est entré dans le port, on va transporter au musée les objets que nous avons chargés. Il faut sans aucun retard envoyer à Toulouse

par roulage les monuments restés chez vous. Vous mettrez dans une caisse et à part, la tête de la grande statue, en ayant soin de bien l'emballer. Cette statue aura aussi une caisse à part. Chacun des petits évêques aura aussi sa caisse. Il faut mettre ceci comme les autres objets dans la paille ; il en faudra aussi beaucoup sur le côté et beaucoup sur le dessus, sinon ils s'écailleraient et se briseraient en petits morceaux. S'ils venaient par le canal, ils courraient moins de risques. » Il s'agit bien du transfert des statuettes du tombeau du Cardinal de la Jugie, qui ont figuré longtemps aux Augustins jusqu'en 1972.

Profitant du centenaire de la Cathédrale de Narbonne, je dois vous avouer que j'ai saisi l'occasion d'un repas amical pour convaincre, à l'heure du dessert, mon hôte qui n'était autre que mon éminent collègue le professeur Ourliac, maire-adjoint de Toulouse, délégué aux affaires culturelles, de permettre le retour à Narbonne des statuettes en question et, en outre des gisants de nos archevêques, jadis récupérés par Dumège. Cela ne devait être qu'un prêt, mais, après diverses péripéties et quelques grincements, les statues ont fini par être cédées à Narbonne où elles figurent maintenant dans la cathédrale qu'elles n'auraient jamais dû quitter.

Je suis certain, en conscience, d'avoir agi dans cette affaire non pas en tant qu'antiquaire, mais en tant que citoyen, malgré toute l'habileté qu'il me fallut alors déployer...

Voilà ce que fut, pour une part, depuis 1833, l'action de la Commission Archéologique de Narbonne et son souci constant.

Je crois que la famille Fayet a connu une saga pareille, et encore qu'un peu plus tranquille. Vous êtes allés un peu plus loin que nous parce que le patrimoine, vous l'avez fait vivre. Encore une fois, l'art ne meurt pas à Fontfroide, car Fayet a eu l'autonomie, la possibilité de redonner immédiatement une âme à cette abbaye. Ce que ne comprenaient pas à l'époque, certains esprits étroits dont le ridicule va les couvrir pour des siècles, qui parlaient d'excommunication et qui ont raconté bien des sottises. En vérité, Gustave Fayet a ramené ici l'esprit et

cet esprit continue : nous autres narbonnais nous allons en bénéficier.

Nous arrivons, les uns et les autres, au seuil d'une période complexe, où le patrimoine sera plus que jamais le test du véritable niveau de notre société.

Entre la Ville de Narbonne et l'abbaye de Fontfroide, une entente plus que jamais forte va se développer et qu'une réflexion en commun doit se poursuivre, je nous y appelle tous.

En effet notre région traverse des temps délicats, son destin va se jouer dans de nouvelles orientations, c'est inévitable : orientations scientifiques, économiques et orientations aussi dans l'ordre du tourisme en particulier. Tout ceci nous amène à réfléchir. Le patrimoine est encore une fois un test : le patrimoine est-il seulement objet d'économie ? Pourquoi pas ? Mais il est objet d'identité et le tourisme aujourd'hui est le pèlerinage moderne : il est à la fois une manière de recevoir l'argent des visiteurs, mais il est aussi pour ceux qui accueillent, une façon d'enseigner, de transmettre, d'apporter quelque chose de bien, de plus grand, à ceux qui viennent chez nous. Nous avons à le repenser ensemble, à l'imaginer, à le préparer. Il faudra beaucoup de réflexion. C'est pourquoi ce centenaire de Gustave Fayet, qui fort curieusement, précède le 175ème anniversaire de la création de la Commission Archéologique de Narbonne est à célébrer avec beaucoup de respect. Vous avez dit, Antoine Fayet, « Nous ne sommes que les dépositaires de l'abbaye de Fontfroide ». Voilà une attitude profondément citoyenne qui ne peut que nous rapprocher.

La Ville de Narbonne s'engage avec foi dans le grand projet d'un musée de la Romanité. Le projet est considérable dû à l'impulsion du président Georges Frêche et de la Région qui en sera le maître d'ouvrage.

Ainsi sera ressaisi le vieux musée Lamourguier, créé par la Commission Archéologique, et dont l'énorme fonds constituera la base du nouveau musée de portée internationale. Ainsi va réapparaître le nom glorieux de la « Narbonnaise » avec toute

l'identité dont ce vocable est porteur, et notamment celle d'une grand voie et d'un grand carrefour.

Dans cette Narbonnaise Première, en son centre, toute proche du carrefour, il y a Fontfroide. Nous avons besoin de Fontfroide, et je pense que Fontfroide a besoin de l'appui de Narbonne, mais aussi de toute la Région. Retrouver cette dimension de carrefour, c'est nous mettre à la dimension de notre époque, c'est nous identifier, c'est expliquer aux gens, c'est communiquer, et c'est une chose profondément européenne. Je pense, vous le ressentez avec moi, que notre rencontre d'aujourd'hui est très grande. Je voudrais, non sans émotion d'ailleurs, évoquer tous ces noms, tous ceux qui ont travaillé depuis près de deux siècles dans le sens qui nous est cher, et dans lesquels évidemment s'inscrivent, ô combien, Gustave Fayet et tous les siens.

Le patrimoine fait partie des éléments qui nous permettent d'exister avec plus de plénitude, car il véhicule l'apport de ceux qui nous précèdent auquel nous devons ajouter notre apport propre par solidarité avec ceux qui viendront après nous. Il nous aide à devenir ce que nous sommes.

Jacques MICHAUD

- (1) HUREL, Arnaud, « L'enseignement de la préhistoire : un siècle en marge de l'Université », La revue pour l'histoire du CNRS, 15 | 2006, mis en ligne le 23 novembre 2008, URL : <http://histoire-cnrs.revues.org/505>, ISBN 978-2-271-06452-3, **Résumé** : *Il est malaisé voire impossible de définir une date de fondation des études préhistoriques. Certains penchent pour les premiers travaux de Paul Tournal dans les grottes du Sud-Ouest (1826) ; d'autres pour la reconnaissance officielle des études de Jacques Boucher de Perthes dans la Somme affirmant la contemporanéité de l'homme avec des espèces animales fossiles (1859). Quoiqu'il en soit, c'est seulement dans la seconde moitié du XXe siècle que ces recherches obtiennent le rang académique auquel elles pouvaient prétendre.* Arnaud Hurel est historien au département de préhistoire du Muséum national d'histoire naturelle (Institut de paléontologie humaine).

Nicolas d'ANDOQUE de SÉRIÈGE

Petit-fils de Gustave et Madeleine Fayet, gérant de la SCI de l'abbaye de Fontfroide

LE RAYONNEMENT DU PERE JEAN, ABBE DE FONTFROIDE DE LA FONDATION EN 1858 JUSQU'AU DEPART EN EXIL DES CISTERCIENS EN 1901.

Avant la renaissance artistique de Fontfroide qu'a déjà évoquée Lionel Rodriguez et que développera, cet après-midi, Magali Rougeot, Fontfroide a connu une renaissance spirituelle avec l'arrivée et l'installation en 1858 d'une petite communauté monastique portant alors le nom de Bernardins de l'Immaculée Conception, et qui allait devenir celle des Cisterciens de l'Immaculée Conception. Cette communauté arrivée de l'abbaye de Sénanque, composée de douze pères et frères, avait à sa tête comme prier, le bon père Jean, comme l'on disait dans la Narbonnaise.

C'est le professeur Jean-Marie Petit qui aurait dû prononcer cette conférence pour évoquer cette période durant laquelle Fontfroide fut à nouveau habitée par une communauté. Le Professeur Jean-Marie Petit est l'avocat de la cause du Père Jean devant la Congrégation pour la cause des saints. Il a, pendant des années, accumulé les preuves, étudié tous les documents et constitué le dossier qu'il a déposé avec le père Aubertin, père abbé de Lérins, vicaire général des Cisterciens de l'Immaculée Conception, à Rome le 7 juin 1995 pour nourrir le procès en canonisation du père Jean. Ce nouveau dossier de quinze volumes et de près de 8.000 pages est confidentiel et je n'y ai pas eu accès. Il aurait donc été, de loin, préférable que ce soit le Professeur Petit, et non pas moi, qui vienne vous parler du Père Jean. Je ne pourrais le faire qu'en m'appuyant sur les ouvrages successifs du père Capelle¹³, sur quelques documents rendus publics et quelques souvenirs personnels.

¹³ CAPELLE, Edouard, *Un moine. Le père Jean, abbé de Fontfroide*, Toulouse, Édouard Privat. La première édition, de 151 pages, date de 1896 a du rencontrer du succès car la seconde édition est datée également de 1896. Une

Le récit de ses obsèques permet de mesurer l'importance du rayonnement du père Jean.



Le père Marie-Jean Léonard, prieur, devenu abbé de Fontfroide et vicaire général des Cisterciens de l'Immaculée Conception, meurt le 12 novembre 1894. Le récit de ses obsèques, dans la presse locale, dans le livre du père Capelle et surtout dans *l'Univers*, journal très important dont le rédacteur en chef était le très influent Louis Veuillot, est extrêmement saisissant.

Peu après son élévation abbatiale, la santé du père Jean, qui toute sa vie s'était astreint à une certaine austérité, s'est détériorée. A son asthme de plus en plus éprouvant s'ajoutaient désormais des ulcères aux jambes qui l'obligeaient à ne plus travailler dans les champs, alors qu'il avait toujours accompli avec ardeur ces travaux et à ne plus sortir de sa chambre, qui donnait sur le promenoir du cloître.

A partir du 3 octobre 1892, il ne put plus célébrer la messe mais continua à recevoir dans son petit bureau les fidèles, les pénitents qui voulaient se confesser, les visiteurs qui souhaitaient lui parler de leurs problèmes. Une longue agonie de trois années commence. Le 9 novembre 1895 il reçoit l'extrême-onction en même temps que la bénédiction apostolique du Pape Léon XIII. Il meurt le 12 novembre, le mercredi 13 novembre au matin la nouvelle se répand à Narbonne et cause une très forte impression et une très grande tristesse.

troisième édition, nouvelle et augmentée (592 p.) paraît en 1903 à Paris chez Victor RETAUX. La quatrième édition (544 p.), avec une lettre préface du cardinal de ROVÉRIÉ de CABRIÈRES date de 1939 et est publiée chez Privat.

Le samedi 16 novembre, malgré de très fortes pluies qui avaient rendu totalement impraticable le chemin d'accès à Fontfroide, près de 500 véhicules encombrant le chemin d'accès. Le père Capelle, comme le journaliste de *l'Univers* estime, que près de 6.000 personnes étaient venues assister à ses obsèques.

Les causes de ce rayonnement

Qu'est-ce qui peut expliquer dans une France qui était en proie à l'anticléricisme le plus virulent, le rayonnement du père Jean ?

Une vie religieuse d'austérité et de pauvreté, consacrée à la prière et aux travaux manuels qui fut exemplaire.

La congrégation de l'Immaculée Conception est issue d'une première congrégation qui s'appelait les Moines Agriculteurs qui mettait en avant, beaucoup plus que les autres obédiences cisterciennes, l'importance du travail manuel et du travail de la terre. Lors de la visite à Fontfroide de dom Théobald Césari, abbé général de l'ordre à Rome, son secrétaire dom Henri grava, sur le mur de la cellule où il avait été logé, trois mots : « Verè monacos vidi », j'ai vu vivre de vrais moines.

Le père Léonard est né en 11 juin 1815 dans le Gard, dans une petite commune des Cévennes, Saint-André de Majencoules. Après le grand séminaire de Nîmes, il est ordonné prêtre en 1839. L'abbé Léonard devient professeur de mathématiques au petit séminaire de Beaucaire pendant neuf ans, puis directeur du petit séminaire de Sommières que l'on venait de créer tout en étant en même temps aumônier des Ursulines.

En 1856, poussé par une force mystérieuse, il quitte tout et rejoint la communauté des Bernardins de l'Immaculée Conception qui s'était constituée à l'abbaye de Sénanque, dans le Vaucluse, deux ans auparavant. Il a alors 41 ans.

La communauté attire de très nombreuses vocations et doit impérativement essaimer, s'installer ailleurs. Fontfroide est à la vente, les moines l'achètent aux héritiers de Monsieur de Saint-

Aubin qui en était le propriétaire depuis 1834, tout en faisant confiance à la Sainte Providence pour arriver à s'acquitter du prix d'achat qui est de 80.000 Francs.

« La petite communauté », constituée, selon la tradition, d'un prieur et de douze pères et frères arrive à Fontfroide à pied, de nuit, venant de Narbonne. Un moine les attend à l'arrivée ayant dressé la table sur le brancard renversé d'une charrette, pour un premier repas frugal composé d'un peu de pain, de figues - le figuier se trouvait dans ce qui est maintenant le jardin d'Apollon - et d'une soupe dont les moines feront une grande consommation, de l'eau et du sel.

On est le 12 septembre 1858, c'était donc il y a 150 ans¹⁴. Quelques semaines plus tard, monseigneur de La Bouilleries¹⁵, évêque de Carcassonne prononce l'érection canonique du monastère.

Le père Jean va faire revivre à Fontfroide d'une manière tout à fait exemplaire, la règle de saint Benoît dans son acception originelle datant du VI^e siècle, complétée par la Charte de charité rédigée par saint Etienne Harding, troisième père abbé de Cîteaux.

Il faut se rappeler qu'au XVIII^e siècle, l'ordre Cistercien se scinda en deux grandes obédiences. La commune observance qui s'était recréée à Rome, en Italie, en Belgique et en Autriche et puis la stricte observance issue de la réforme de l'abbé de Rancé à La Trappe.

Le père fondateur de Sénanque dom Marie-Bernard Barnouin, souhaitait ardemment instaurer une commune observance française. Mais Rome avait préféré affilier durant les premières années Sénanque comme Fontfroide à l'obéissance belge comme le prouvent les livres sacrés utilisés à Fontfroide par la communauté et qui avaient été fournis par l'obéissance belge. Cette position causa beaucoup de soucis au père Barnouin.

¹⁴ Le 150^{ème} anniversaire de l'installation canonique de cette communauté à Fontfroide a été célébré le 10 novembre 2008.

¹⁵ Monseigneur Alexandre-François-Marie de LA BOUILLERIE (1810-1882)

Si les moines de Sénanque avaient accepté de se rapprocher de la stricte observance, c'est-à-dire des trappistes, les choses auraient été sans doute plus faciles. Mais le père Barnouin comme le père Jean pensait que la règle trappiste était trop sévère, trop austère et que quelques adoucissements, des mitigations selon le terme très officiel, pouvaient attirer plus de vocations. C'est ce que le supérieur de Sénanque précise dans l'avant-propos des textes des constitutions : *«  tablir un genre de vie qui ne pût ni rebuter les faibles ni attirer les lâches. On ne trouve dans ces constitutions aucune de ces austérités qui épouvantent la nature : ni jeûne, ni veille, ni abstinence perpétuelle, ni instrument de pénitence. On n'y trouve non plus rien qui flatte cette même nature : ni relâchement, ni délicatesse, ni jouissance sensuelle. Si j'avais établi les austérités et les pénitences de notre sainte règle, notre vie aurait été celle de La Trappe et dès lors nul but particulier dans notre Institution. Si j'avais établi une règle commode et relâchée, sans pénitence aucune, notre vie n'aurait...¹⁶*

Toutefois, les différences entre le régime de La Trappe et des monastères de la stricte observance et celui que suivaient   Fontfroide les moines cisterciens, peuvent par moment prêter à sourire. S'agissant par exemple d'aller chanter les vigiles au milieu de la nuit, qu'on ne chante pratiquement plus aujourd'hui, le lever était fix e à 3 heures du matin à Sénanque et Fontfroide, à 2 heures du matin chez les trappistes. L'usage de la viande, habituellement une chèvre ou un mouton qui était en déshérence que l'on faisait cuire, était autoris e   Sénanque et à Fontfroide une fois par semaine. Il y avait une obligation d'une demi-heure de r ecreation entre les offices et le travail manuel, une fois par semaine. Et grande différence, les religieux *profes* avaient droit à une cellule individuelle, et non pas à une couche en dortoir comme les trappistes.

Toutes ces différences peuvent paraître anodines et sans grande importance. Pourtant, dom Marie-Bernard Barnouin et le père Jean avaient eu cette volonté obstinée d'ériger la famille

¹⁶ Avant-propos dans le texte des constitutions pr esent e à la Sacrée Congrégation des évêques et Réguliers en 1857 et 1861. Mémoire de maîtrise de B. N. AUBERTIN, *Analecta Cisterciensia*, 1988, p. 243.

de Sénanque en une congrégation française de l'Ordre de Cîteaux de la commune observance.

Cette obstination ne s'explique pas seulement par la volonté commune de dom Bernard Barnouin et du père Jean de faire revivre l'observance des cisterciens français d'avant la Révolution sans les austérités de la réforme de Rancé mais aussi dans leur intention d'accorder une place majeure au culte de l'Immaculée Conception et à la prière pour les âmes du purgatoire.

Depuis leur origine, les cisterciens, ont toujours voué un culte particulier à la Vierge, faisant systématiquement précéder leur prénom de Marie et dédiant chaque abbaye à Notre-Dame. Au milieu du XIX^e siècle le culte de la Vierge prend une grande importance. Tout d'abord avec la proclamation, en 1854, par le pape Pie IX, dans sa bulle *Ineffabilis Deus*, du dogme de l'Immaculée Conception. Puis, avec les apparitions miraculeuses de Lourdes, entre le 11 février et le 6 juillet 1858, au cours desquelles la Vierge apparut à Bernadette en lui disant : « *Je suis l'Immaculée Conception* » qui firent grand bruit dans le monde et dans l'Eglise au moment même où la communauté s'installait à Fontfroide. Cette volonté de servir prioritairement l'Immaculée, la Vierge dans son apparence d'Immaculée Conception, transparait dès le départ dans la liturgie adoptée par les Bernardins qui chaque soir chantaient *l'Inviolata* dans le cloître, au pied de la statue de la Vierge. Puis, quand il en eut les moyens financiers, le père Jean envoyait, tous les ans, deux moines en pèlerinage à Lourdes.

L'autre particularité qu'ont instauré dom Bernard et le père Jean, c'est la prière pour les âmes du purgatoire. La fête des défunts a été instaurée par saint Odilon, cinquième abbé de Cluny - de 994 à 1049 – mais il ne s'agissait pas encore d'une célébration pour les âmes du purgatoire. Saint Bernard fut le premier à parler du purgatoire et la légende dit qu'il en fut le premier bénéficiaire puisqu'il ne croyait pas à l'Immaculée Conception.

Hormis ces deux particularités, la règle suivie par les cisterciens de l'Immaculée Conception, respectait bien entendu la règle de saint Benoît écrite au VI^e siècle, complétée par la *Charte de*

charité que le troisième père abbé de Cîteaux, Etienne Harding avait rédigé et le livre des *Us* de Cîteaux.

Les moines prononçaient les trois vœux d'obéissance au père abbé et à la règle, de stabilité et enfin, de conversion, qui recouvre plusieurs choses, que sont les vertus évangéliques et de nombreuses obligations dont la pauvreté et l'austérité.

Durant les premières années, la communauté vit dans un état de quasi indigence. Elle ne reçoit guère de visiteurs à l'époque, n'a comme rentrée financière que les honoraires des messes dites par les trois seuls prêtres que compte la communauté et quelquefois deux puisque l'économe est souvent en déplacement. Par ailleurs, elle s'astreint à vivre des produits de la terre et du travail des moines pour arriver comme le veut la règle de saint Benoît à une totale autosuffisance. Or, si le domaine des moines s'étend bien sur 600 hectares, ce sont 600 hectares de garrigues. Il n'existe alors que deux petites vignes et quelques arpents de terre très éloignés pour cultiver le blé ou l'orge. Enfin, les moines arrivés en septembre, n'ont rien récolté et doivent d'abord labourer et semer avant de pouvoir ramasser leur première récolte.

Le travail manuel est volontairement mis en avant par les moines cisterciens de l'Immaculée Conception. Si le matin est entièrement consacré aux offices, les vigiles à 3 heures du matin, suivis des laudes, suivis de primes, puis du chapitre et enfin la messe, tous les après-midi sont, au contraire, employés au travail manuel, essentiellement dans les champs mais aussi à creuser des fossés, assainir la terre, construire des murets. Une des rares photos qui existe du père Jean le montre en train de construire une terrasse à côté de l'abbaye, la terrasse que l'on appelle toujours la Terrasse du père Jean.

La situation financière de la communauté, déjà précaire, s'aggrave brutalement lorsque les héritiers de Monsieur de Saint-Aubin exigèrent leur dû. Le père Marie-Antoine, qui était l'économe de Fontfroide, alla négocier à Paris un emprunt de 130.000 francs remboursables par annuités sur 20 ans auprès de la Société du crédit des paroisses. Mais les annuités étaient très lourdes et face à l'inextricable situation financière des deux

communautés, dom Marie-Bernard eut alors l'idée de créer l'association perpétuelle pour le soulagement et la délivrance des âmes du Purgatoire, qui proposait de s'inscrire sur un registre et de verser 1 franc ce qui ouvrait droit à toutes les messes pour les défunts. L'association remporta un vif succès, notamment dans la région, et Fontfroide reçut tellement de demandes de messes de la Narbonnaise et des Corbières qu'avec trois prêtres la communauté ne put y faire face. Le bon père Jean, qui, comme tout paysan du Gard, savait compter, eut alors l'extraordinaire idée d'échanger des messes dites par les moines de l'abbaye cistercienne d'Hautecombe contre du vin de Fontfroide, selon un savant barème élaboré à partir du prix du vin et du prix d'une messe. Le succès des messes pour le soulagement et la délivrance des âmes du Purgatoire fut immense et rapide, et trois ans après son instauration, plus de 15.000 personnes avaient signé le registre. Le père Jean put alors exiger que, comme le veut la Charte de Charité, la maison mère Sénanque lui vienne en aide et lui permette de rembourser ses dettes. En 1861, Fontfroide était libérée de toutes ses dettes tant vis-à-vis de Sénanque que vis-à-vis de la famille des héritiers de Monsieur de Saint-Aubin.

L'aisance était revenue mais le père Jean exigea et obtint sans difficulté de sa communauté que la pauvreté demeure toujours prioritaire à Fontfroide. Il avait quelques expressions très typées : « *Aïmons, notre pauvreté* » disait-il ou bien à des donateurs : « *Laissez-nous vivre dans notre indigence !* ». Le père Capelle dans son ouvrage relate une anecdote sur le Père Antoine, économe aux deux sens du terme, qui avait accumulé un peu d'argent grâce à la vente des produits de la terre, la vente du vin et les honoraires des messes, et reçu des donations venant de fidèles de Narbonne. Le père Antoine parvint à engager cet argent auprès d'une société qui gravitait autour du percement de l'isthme de Panama, qui fit probablement faillite, faisant alors dire au père Jean : « *A présent, je respire à l'aise* ».

Dans le contexte bien particulier caractérisé par le renouveau de l'Eglise mais aussi par un anticléricalisme virulent le père Jean a acquis une immense notoriété.

Le père Jean était complètement ouvert sur l'extérieur. Il favorisait par l'exemple qu'il donnait, les entretiens qu'il accordait, les confessions, de très nombreuses vocations monastiques ou sacerdotales. Il aidait de nombreuses congrégations religieuses en diffusant largement ses écrits, en recevant leurs supérieurs dans l'hôtellerie, en dehors de la clôture, en particulier les supérieures du Carmel ou des Filles de Notre-Dame qui avaient une maison à Narbonne et une autre à Bédarieux, des Clarisses, des Filles de la Charité qu'il portait également en grande estime. Il avait pour le père Gailhac qui avait fondé en 1849, à Béziers, la congrégation des religieux du Sacré-Cœur de Marie, une véritable vénération et elle était réciproque.

Le père Jean organisait et dirigeait de très nombreuses retraites où venaient de très nombreux prêtres. Parmi ces retraitants, il y avait de très nombreux prélats avec lesquels il était en relation : le cardinal Desprez¹⁷, archevêque de Toulouse, mais surtout le monseigneur de Cabrières¹⁸, évêque de Montpellier qui tenait le père Jean en très grande estime et qui, plusieurs fois, vint « se jeter à ses pieds » comme il le lui a écrit. Une retraite particulière fut celle de monseigneur Clifford qui était l'aumônier de Pie IX et qui vint faire à Fontfroide une retraite d'un an.

Le père Jean s'occupait aussi beaucoup des enfants des villages voisins qui venaient pour le catéchisme à Fontfroide. Une habitante de Bizanet me racontait les souvenirs de son grand-père qui venait à Fontfroide assister au catéchisme et servir la messe et se rappelait que : « *ce qui l'intéressait surtout, c'est quand on mettait les gants blancs* ». Au-delà de l'anecdote charmante, cela montre aussi que le souvenir du père Jean est intact dans notre région, comme le prouve la présence tous les ans de 150 à 200 personnes aux messes

¹⁷ DESPREZ, Florian Jules Félix, né le 14 avril 1807 à Ostricourt et mort le 21 janvier 1895 à Toulouse fut homme d'Église, évêque, puis archevêque et cardinal français. Nommé archevêque de Toulouse le 30 juillet 1859.

¹⁸ de ROVÉRIÉ de CABRIÈRES, François Marie Anatole, communément appelé Anatole de CABRIÈRES, né le 30 août 1830 à Beaucaire dans le Gard et mort le 21 décembre 1921 à Montpellier, était un ecclésiastique et intellectuel catholique français, créé cardinal par le pape Pie X en 1911. Nommé évêque de Montpellier le 18 décembre 1873.

célébrées en sa mémoire et tout au long de l'année de fidèles faisant des neuvaines autour de l'abbaye ou dans l'abbaye elle-même.

La Révolution de 1789 avait laissé l'Eglise dans un état dramatique. Non seulement le clergé a été décimé, mais une grande part de la population ne pratiquait plus. Pourtant, en cinquante ans la situation s'est redressée. Grâce à la protection qui lui assure le Concordat de 1802, le clergé séculier a reconstitué ses effectifs et le nombre de prêtres est passé de 36 000 en 1814 à 56 000 en 1870.

Le clergé régulier décimé également par la Révolution mais non concerné par le Concordat, connaît aussi un redressement spectaculaire. En 1804, un décret impérial avait distingué les congrégations autorisées par la loi : trois congrégations missionnaires : les lazaristes, les missions étrangères et les pères du Saint-Esprit, les sulpiciens qui formaient les séminaristes et les frères des écoles chrétiennes qui se vouaient à l'enseignement, des autres congrégations, qui étaient seulement tolérées. Deux lois adoptées sous la Restauration ont favorisé une rapide croissance des ordres religieux. En 1817, l'autorisation des congrégations est soumise à un vote du Parlement et elles reçoivent la faculté de bénéficier de dons et de legs. En 1825, les congrégations féminines ont acquis l'avantage d'être dispensée d'autorisation législative au profit d'une simple autorisation administrative. On assiste alors à un véritable réveil, qui pousse à la fondation de communautés nouvelles ou à la renaissance d'ordres engloutis par la Révolution comme le furent les Cisterciens de la commune observance qui renaissent sous l'impulsion et l'autorité de dom Marie-Bernard Barnouin et le père Jean et sont érigés en congrégation le 24 août 1867.

Cette Eglise florissante, ce catholicisme puissant va déchaîner une réaction en retour, l'essor d'un anticléricalisme de plus en plus virulent.

Si dans les premières années de la III^e République, les monarchistes sont majoritaires à l'Assemblée, la campagne des élections législatives de 1876, durant laquelle Léon Gambetta,

chef de file des républicains, sillonne la France, est l'occasion de dénoncer la nostalgie monarchique. Une majorité de 340 députés républicains est élue à l'Assemblée s'opposant à 80 royalistes et 75 bonapartistes.

Une campagne de pétition, en France, en faveur de l'indépendance des Etats du Saint-Siège occupés par le Royaume d'Italie provoque la fureur des républicains et débouche sur une crise politique qui oppose le président de la République, le maréchal Patrice de Mac Mahon, monarchiste, à la nouvelle chambre à majorité républicaine élue en 1876. Intervenant, le 4 mai 1877 à la tribune de l'assemblée, Léon Gambetta conclut son discours par ces mots « *le cléricalisme, voilà l'ennemi.* » Après un mois de crise, Mac Mahon dissout l'assemblée le 25 juin 1877. Durant la campagne électorale qui suit, Gambetta qui a averti Mac Mahon, dans un discours du 15 août 1877 à Lille, que « *quand la France aura fait entendre sa voie souterraine, il faudra se soumettre ou se démettre* », multiplie les mises en garde contre le danger clérical. C'est une nouvelle majorité de 327 députés républicains, contre 208 monarchistes et bonapartistes, qui arrive à l'Assemblée. En 1879, les républicains conquièrent également la majorité au Sénat et Mac Mahon tirant la conclusion de son impuissance politique se démet le 30 janvier.

Le Parlement n'élit pas Gambetta Président de la République, car sa fougue¹⁹ inquiète, mais Jules Grévy. Avec un Président républicain, une chambre et un Sénat à majorité républicaine, tous fédérés au-delà de leur différence par un anticléricalisme virulent, la France va se couper en deux. Jules Ferry, qui détient dans le nouveau gouvernement le portefeuille de l'Instruction publique, dépose dès le 15 mars 1879 deux projets de loi visant à réduire les droits jusqu'alors reconnus à l'Eglise dans l'enseignement. Un article du second projet contient une disposition vouée à déchaîner les passions car il prétend ôter aux congrégations non autorisées le droit d'enseigner. Adopté par les députés, le second projet est rejeté par les sénateurs. Immédiatement, les députés réclament l'application de la législation existante qui permet déjà d'interdire les

¹⁹ GAMBETTA ne cesse de dénoncer « *l'esprit non seulement clérical, mais vaticanesque, monastique, congréganiste* »

congrégations non autorisées. Seules, à cette époque, sont légalement autorisées les cinq congrégations masculines autorisées depuis le concordat, de même que 900 congrégations féminines dont près de 600 vouées à l'enseignement. Les autres ne constituent que des associations de fait. Afin de sauver son gouvernement, Freycinet, qui a été désigné Président du conseil fin 1879, publie deux décrets le 29 mars 1880. Le premier prononce la dissolution et la liquidation des établissements de la Compagnie de Jésus, le second donne trois mois aux autres congrégations, sous peine de dissolution, pour présenter une demande d'autorisation.

Commence un long débat. Dès le 24 avril, afin d'adopter une ligne commune, 48 congrégations françaises représentant 400 maisons et quelques milliers de religieux ou de prêtres et de religieuses se réunissent, décident à l'unanimité pour les hommes, à la majorité pour les femmes, de ne pas présenter de demande d'autorisation et déclarent : « *L'union de tous et le refus de demander la reconnaissance légale* ».

Deux hommes néanmoins aspirent à désamorcer la crise le Pape et le Président du Conseil. Léon XIII, pape très libéral qui souhaitait la reconnaissance des institutions légales de chaque pays, charge Monseigneur de La Vigerie, archevêque d'Alger, de trouver un terrain de compromis. Freycinet affirme de son côté sa volonté de ne pas brusquer la situation. Accusé de collusion, il doit se retirer et est remplacé le 23 septembre 1880 par Jules Ferry qui décide sans hésiter d'expulser.

Les expulsions commencent d'abord à Paris, puis se poursuivent en province, où une des premières abbayes expulsée, crochetée, disait-on à l'époque, est Sénanque, dont les moines se répartissent entre Lérins et Fontfroide qui voit sa communauté subitement doubler d'importance.

Dans l'Aude, le préfet, après plusieurs incidents, donne finalement l'ordre au sous-préfet de Narbonne de fermer immédiatement tous les monastères et couvents de la circonscription au plus tôt, y compris Fontfroide.

Apprenant cela, de nombreux amis de Fontfroide viennent occuper le monastère, offrent leurs services mais le bon père Jean, leur répondit : « *Non, Fontfroide ne sera pas crochetée !* » et il refuse de partir, assuré qu'il ne se passerait rien.

Effectivement, les choses se déroulent curieusement. Le 3 novembre, les forces de l'ordre, commissaire de police, serrurier et gendarmes crochètent avec difficulté, à Narbonne, le couvent des capucins, puis se dirigent vers Fontfroide. Arrivés à la sortie de Narbonne au village de Montredon, une pluie torrentielle les arrête. Alors qu'il reste plusieurs kilomètres à parcourir, la colonne fait demi-tour et rentre à Narbonne. Pendant ce temps, à Paris, à l'Elysée, se tient une curieuse scène. La femme du Président de la République, Coralie Fraisse, originaire de Gasparet, petit village proche de Fontfroide, devenue lingère à Paris, au service de Jules Grévy, lorsqu'il était avocat et qui finalement l'épousa, entendant parler de l'expulsion des moines intervient auprès de son mari qui envoie un télégramme au Préfet, qui l'envoie au sous-préfet, dont les termes exacts étaient : « *Laissez Fontfroide tranquille* », donnant ainsi raison au père Jean.

Le père Jean était incontestablement doté de dons. A l'époque, on disait des « dons surnaturels ». On dirait aujourd'hui qu'il avait des facultés parapsychologiques. De très nombreux témoignages recueillis juste après sa mort par le père Capelle pour son livre en attestent. Il n'était pas rare, en effet, écrit le père Capelle, d'entendre des pécheurs sortir de son confessionnal en disant « *Quel homme ! Il m'a dit tout ce que j'avais fait, mais aussi ce qui allait se passer* ». Le père Capelle raconte par exemple comment un riche propriétaire de l'arrondissement de Carcassonne fit le voyage pour voir le Père abbé à Fontfroide. C'était un bon chrétien, élevant sa famille dans la crainte, donnant aux bonnes œuvres et dont les affaires étaient très prospères. Le père Jean qui ne l'avait jamais vu lui prédit : « *Vous serez malheureux du côté de la fortune, mais vous ne craignez point, Dieu vous bénira dans vos enfants* ». C'est exactement ce qui s'est passé car cet homme fut ruiné mais ses enfants firent une très brillante carrière.

Un autre exemple tout à fait important est rapporté directement par l'intéressé au père Capelle. Le père Jean reçut un jour la visite d'étudiants, dont un très brillant auquel il a dit : « *Laissez-là vos études de droit. Partez pour le Séminaire, vous deviendrez évêque et vous ferez beaucoup de bien* ». Le jeune homme rentra au séminaire et devint effectivement évêque.

Nous avons enfin un autre témoignage ou plutôt une tradition orale dans notre famille. Mes grands parents, qui s'étaient mariés en 1893, eurent tout de suite, à la fin de l'année 1893, un premier héritier Gabriel, puis n'eurent plus d'enfant. Mon grand-père vint alors voir le père Jean pour lui demander ce qui allait se passer. Le père Jean lui répondit de ne pas s'inquiéter et qu'il aurait une très nombreuse descendance ce qui est le cas car nous sommes plus de 200 descendants de Gustave et Madeleine Fayet.

De la mort du père Jean au procès en canonisation.

En 1895, le bon père Jean meurt en odeur de sainteté. Il est enterré d'abord dans un caveau très provisoire dans le cimetière, à côté de la tombe de saint Antoine-Marie Claret²⁰, le temps que l'on construise un cénotaphe dans la première chapelle collatérale de l'abbatiale, face de l'immense crucifix au pied duquel il venait prier toutes les nuits et où il faisait son chemin de croix et qui est, aujourd'hui, à Narbonne.

Puis il fut décidé d'aménager une crypte où reposeraient les restes du père Jean. Les travaux durèrent trois ans. On creusa d'abord une crypte, derrière le maître-autel de l'église, avec un petit autel pour y célébrer la messe et un caveau pour y déposer le cercueil. Au-dessus de cette crypte on construisit la

²⁰ Né en 1807 en Catalogne, il entre à 22 ans au séminaire de Vicq. En 1849, il fonde une nouvelle congrégation à vocation missionnaire : « les Fils de Marie Immaculée » qu'on appelle les Clarétains. En 1850, le Pape le nomme archevêque de Santiago de Cuba, il y exerce un intense apostolat, prend la défense des esclaves, condamne les exactions des grands propriétaires. Ce qui lui attire bien des ennemis. Il échappe alors à quinze tentatives d'assassinat. En 1857, après 6 années d'un tel ministère, la reine Isabelle l'appelle en Espagne comme conseiller et confesseur. En 1868, la révolution éclate. Saint Antoine-Marie suit la reine, réfugiée à Paris. Les Clarétains sont expulsés de leurs six maisons et fondent en France celle de Prades. Il prend part au concile du Vatican en 1869 et 1870. Au retour, il se retire à Fontfroide où il meurt.

chapelle extérieure, en dehors de la clôture où les fidèles de la Narbonnaise, sans entrer dans le monastère, pourraient venir prier au-dessus du corps du père Jean et célébrer des messes.

En 1898 les travaux sont finis et le 15 novembre, on procède donc à l'exhumation du cercueil, en présence de huit témoins et d'un commissaire de police. Les procès verbaux qui ont été rédigés relatent l'ouverture du double cercueil et l'apparition du corps en parfait état de conservation ce qui est un élément très important dans les procès en canonisation.

Ce procès en canonisation est en cours depuis 1955. Mais l'ordre des Cisterciens traverse une période difficile marquée par les fermetures des monastères de Saint-Michel de Cuxac et de Sénanque et le repli de tous les moines dans la seule Ile de Lérins. L'Eglise de France est secouée par les conséquences de Vatican II et était en pleine réorganisation. Enfin, sans en avoir la preuve formelle, les cisterciens de l'Immaculée Conception n'étaient pas au départ très favorables à la canonisation du père Jean parce que, pour eux, il n'était pas réellement un moine contemplatif, car il était beaucoup trop ouvert vers l'extérieur, vers les familles, vers les villages, recevait énormément de monde lors des retraites au lieu de rester cloîtré dans son abbaye. Les choses ont changé en 1984. Cette année là, je parvins à convaincre mon ami, le père Emile Martin, membre de la Société de l'Oratoire de Jésus, grand organiste, fondateur et chef des chœurs de Saint-Eustache de venir donner le premier concert de musique sacrée dans l'église abbatiale de Fontfroide. Originaire du Gard, le père Martin vint accompagné de sa sœur qui était une amie d'enfance de Mademoiselle Toulouse, arrière petite-nièce du père Jean. Dans la première homélie qu'il prononça à Fontfroide, le lendemain de son concert le père Martin, cita Jean Cocteau qu'il avait accompagné pendant toutes les dernières années de sa vie : « *Non, il n'y a pas de coïncidence. Les coïncidences sont les alibis de Dieu* ». Cette citation est depuis un leitmotiv à Fontfroide.

D'une très grande fidélité à son aïeul, Mademoiselle Toulouse téléphonait souvent aux anciens gardiens, pour qu'ils allument un cierge et mettent des fleurs devant la tombe du père Jean.

Un jour, je suis allé la chercher à Nîmes et elle a passé toute une journée à Fontfroide, racontant beaucoup de choses que j'ai retransmises à Jean-Marie Petit et qui se trouvent dans le dossier pour la cause. Cette rencontre allait déclencher la reprise de la cause en béatification du père Jean. En effet, dès l'année suivante, une première messe est dite le 11 novembre à la mémoire du père Jean. L'année d'après, en novembre 1987, dans cette salle même, se réunissaient autour de dom Bernard de Terris, père abbé de Lérins et vicaire général des Cisterciens de l'Immaculée Conception, de Jacques Michaud, de moi-même, plus de cinquante personnes qui décidèrent de se mobiliser pour relancer la cause du père Jean. La première chose qui fut décidée, fut de faire mieux connaître le père Jean et d'organiser une exposition en sa mémoire.

Pour réunir des éléments matériels nécessaires à cette exposition, je suis allé, accompagné de mon fils Alexandre, à Lérins où je fus accueilli par le père de Terris et le Prieur de l'abbaye Dom Nicolas Aubertin, aujourd'hui archevêque de Tours. Avec le père Aubertin et mon fils, on écouta avec attention le père de Terris se souvenant avoir ramené de Saint-Michel de Cuxa un portrait du père Jean, qui devait être dans le grenier. Grenier où étaient accumulés, dans un immense désordre, des centaines de tableaux donnés par des fidèles à Lérins.

En fouillant ce grenier nous avons fini par découvrir le portrait du père Jean, que j'ai sorti, et où j'ai découvert à ma stupéfaction qu'il était signé de mon arrière-grand-père, Gabriel Fayet. Il n'y a pas de coïncidence ... Puis, en 1989, à la demande de monseigneur Despierre, évêque de Carcassonne, l'association des amis du père Jean fut créée et l'association des amis de Fontfroide fut déchargée de son travail pour la cause du père Jean. Une commission historique a été créée, co-présidée par l'évêque de l'ordinaire et le père abbé de Lérins, comprenant plusieurs chanoines et le professeur Jean-Marie Petit qui, était devenu diacre, sans doute en étudiant attentivement la vie du père Jean.

Le 7 juin 1995, dom Marie-Nicolas Aubertin et Jean-Marie Petit déposèrent à la Congrégation des Causes des Saints les 8.000

pages d'écrits et de documents qui forment quinze tomes.
Depuis 1995, nous attendons.

Nicolas d'ANDOQUE de SÉRIÈGE



Au sens strict, la béatification est l'acte par lequel le Pape place une personne au rang des « bienheureux » (en latin beati), la canonisation celui par lequel il l'inscrit sur la liste officielle (canon) des saints.

La béatification et la canonisation ne sont décidées qu'au terme d'une procédure rigoureuse.

Dès les premiers siècles du christianisme, afin de faire cesser les abus qui s'étaient multipliés tant les martyrs et les saints étaient populaires, les évêques s'étaient réservés le droit de déclarer qui pouvait être reconnu comme saint ; au XII^e siècle dans le même souci, le Pape Alexandre III restreignit ce droit au seul souverain pontife, et au XIII^e siècle Innocent III en définit les règles. Celles-ci connurent diverses réformes au cours des siècles. Après avoir été incorporées au code de Droit Canon de 1917, elles ne figurent plus dans celui de 1983, destiné à simplifier la procédure et à y associer davantage les évêques. Deux ordres de faits doivent être démontrés pour aboutir à une béatification ou à une canonisation :

- Le rayonnement spirituel du Serviteur de Dieu après sa mort : c'est à la fois un signe de sa participation à la sainteté de Dieu et l'assurance que son exemple est accessible et bienfaisant au peuple chrétien ; les miracles qui peuvent lui être attribués revêtent à ce titre une grande importance.
- Son martyre ou ses vertus chrétiennes ; le martyre, c'est à dire la mort subie par fidélité à la foi, est le suprême témoignage que peut donner un chrétien, et il suffit à le rendre exemplaire quand bien même le reste de sa vie ne l'aurait pas été ; quant aux vertus chrétiennes, elles sont, en l'absence de martyre, la marque d'une foi vivante et la démonstration que la sainteté n'est pas inaccessible à l'homme.

La procédure se présente comme celle d'un procès canonique. Elle consiste d'abord en une enquête approfondie confiée à l'évêque diocésain, puis en une décision réservée au pape après un examen minutieux du dossier par un organisme spécialisé du Saint-Siège, la Congrégation pour les causes des saints.

L'évêque diocésain qui est saisi d'une demande de béatification ou de canonisation (de la part d'un fidèle ou d'un groupe de fidèles), ou qui prend de lui-même l'initiative d'engager la procédure a pour mission essentielle en l'occurrence de recueillir et d'examiner les preuves avancées en faveur de la cause ainsi introduite. Celle-ci a un avocat, le postulateur de la cause choisi par celui ou ceux qui ont introduit la cause ; l'évêque recourt pour sa part à des experts (théologiens) ; il fait entendre des témoins, examiner les écrits du serviteur de Dieu s'il y en a, procéder à une enquête sur son martyre, sur ses vertus chrétiennes, sur les miracles avancés comme preuves. Une fois l'enquête achevée, véritable instruction judiciaire, l'ensemble du dossier avec les conclusions de l'évêque est transmis à Rome. C'est alors la Congrégation pour les causes des saints (instituée par Paul VI en

1965 ; auparavant ces questions relevaient de la Congrégation des rites) qui va mener à son terme l'examen de la cause. Cette Congrégation romaine, comme toutes les autres, est constituée d'un collège de cardinaux et d'évêques présidé par un préfet (un cardinal) assisté d'un secrétaire (un évêque). Ce dernier dispose de rapporteurs et de consultants (historiens, théologiens) pour examiner chaque élément du dossier, et en particulier les miracles (pour l'étude desquels il sera en outre fait appel à un groupe de médecins s'il s'agit de guérison). Dans le cours de la procédure intervient le promoteur de la foi, sorte d'avocat général dont la mission est de ne rien laisser dans l'ombre de la vie du serviteur de Dieu, y compris tout ce qui pourrait être défavorable à sa cause (d'où l'appellation d' "avocat du Diable" qui lui est familièrement donnée et qui est passée dans le langage courant). Après délibération, la Congrégation se prononce par des votes à propos du martyr, des vertus chrétiennes, des miracles ; s'ils sont positifs, ils se traduisent par des décrets reconnaissant la réalité des éléments indispensables à la béatification ou à la canonisation. Le dossier est alors remis au pape à qui revient l'ultime décision.



Fernand-Gérard BELLEDENT

Conservateur général honoraire des bibliothèques, président de la Société Agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales

AUTOUR DE JULES DE CARSLADE DU PONT ÉVÊQUE DE PERPIGNAN (1899-1932) DÉFENSEUR DE LA TRADITION ET DE L'IDENTITÉ CATALANES ET SAUVEUR DE L'ABBAYE DE SAINT MARTIN DU CANIGOU.

Autour de Jules de Carsalade du Pont



Mgr Carsalade du Pont

La prise de conscience de l'importance du patrimoine architectural et artistique passe par plusieurs vecteurs depuis l'époque romantique en particulier en Roussillon. Le mouvement historique va donner, au début de la Monarchie de Juillet, naissance à des Sociétés savantes qui succéderont souvent aux Académies du XVII^e et XVIII^e siècle et dont le but dépassait souvent la recherche historique pour toucher à tous les aspects de la vie des départements et être un véritable moteur de l'économie notamment dans la viticulture. Ce n'est pas par

hasard si Jules de Carsalade du Pont s'agrègea très tôt à la « Revue de Gascogne » que publiait la « Société historique de Gascogne ».

Sa nomination à la tête de l'évêché d'Elne-Perpignan va coïncider avec l'éclosion d'une génération d'artistes et d'écrivains qui vont donner un lustre particulier au Roussillon au début du XX^e siècle. Cette génération devait être marquée par

la pensée mistralienne et partageait la conception du régionalisme du maître de Maillane.

Elle manifesta néanmoins son identité propre par un attachement particulier à ses racines catalanes. Mgr de Carsalade, du fait de ses origines, de son attachement au Midi et à sa terre gasconne, tomba sous le charme de ce pays et se voulut dès le départ l'évêque des Catalans. Ainsi dès son arrivée à Perpignan, il marqua le lien indéfectible qui le liait au Roussillon par un symbole fort : l'acquisition de Saint-Martin du Canigou en 1902 et sa restauration qui détermineront l'orientation de son épiscopat.

La Renaissance roussillonnaise

La création des sociétés savantes dans les années 1830-1870. On assiste alors à 48 créations dans le cadre du mouvement historique d'A.Thierry, de Guizot et d'Arcisse de Caumont qui donnent une idée de son ampleur. Ce fut un regroupement des élites animées du goût de l'archéologie et d'un attachement profond à leur pays, sans exclure les activités et curiosités multiples et le tout au service de leur aire géographique. Dans la région de 1833 à 1836, de Narbonne à Béziers et de Perpignan à Carcassonne vont éclore des sociétés, répondant aux besoins des diverses cités,

A la SASL des Pyrénées Orientales le but sera de réaliser des études sur tous les aspects du Roussillon et par là même de le valoriser. Le bulletin de la Société devient alors le véhicule obligé des résultats des recherches et des études de tous ordres concernant les Pyrénées Orientales opérés par les élites intellectuelles du pays. Des noms se distinguent : Brutails, Calmette, Desplanques, Bonnefoy, Renard de St Malo, Puiggari l'archéologue de St Martin, Alart, Torreilles, Companyo, Deperet, Donnezan. La société est alors le creuset où se rassembleront tous ceux qui ont le désir de servir leur pays en le faisant mieux connaître. Ce n'est pas un hasard si Justin Pepraxt jouera alors un rôle décisif dans la renaissance des Lettres catalanes.

D'autres influences participeront à ce renouveau : La rencontre et l'amitié de Jaubert de Passa et de Mérimée, inspecteur des monuments historiques, permettront une prise de conscience

du patrimoine architectural du Roussillon. Il n'est que d'évoquer « La Vénus d'Ille ».

Mais les éléments les plus importants sont le contrecoup en Roussillon de la Renaissance catalane des années 1830, de la création du Félibrige en 1854 et de la restauration des Jeux floraux de Barcelone en 1859 qui vont donner le jour à la Renaissance roussillonnaise qui est tout à la fois une prise de conscience de l'identité du Roussillon, de son appartenance à la catalanité et de l'attachement viscéral de sa population à sa province. Les choses évolueront ensuite mais ces divers éléments perdureront jusqu'aux années 1940 avec une apogée dans les années 1920.

L'influence du renouveau catalan au sud allait se manifester dès les années 1880 avec la publication de plusieurs ouvrages comme : « Las bruxas de Garança » d'Antoine Joffre en 1882 et « Ramellet de proverbes » en 1880, « Espigas de flors » en 1884 de Justin Pepratx. Ce dernier va d'ailleurs jouer un rôle décisif dans cette renaissance des lettres catalanes en Roussillon. C'est le titre d'ailleurs qu'il donnera à son discours (1) des fêtes littéraires qu'il préside le 17 juin 1883 à Banyuls-Sur-Mer. Se retrouvent tout naturellement à ces festivités des Catalans du Sud et des Félibres qui doivent cette communion aux liens tissés par Frédéric Mistral et Victor Balaguer. Cette union, phénomène nouveau, se fait autour de l'idée latine. Grâce à lui, la Société Agricole Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales publiera en 1884 pour la première fois en catalan des poésies primées au concours littéraire de 1883. Justin Pepratx, président de la section littéraire de la SASL, ami et traducteur de Jacint Verdager (sa traduction de l'Atlantide sera louée par Mistral), proche du Félibrige, fut encouragé dans son action par l'abbé Joseph Bonafont et était le mieux placé pour jouer le rôle déterminant qui fut le sien. Il s'agissait alors de conquérir un espace pour l'expression catalane et redonner ses lettres de noblesse à sa littérature (2)

Catalan parmi les Catalans

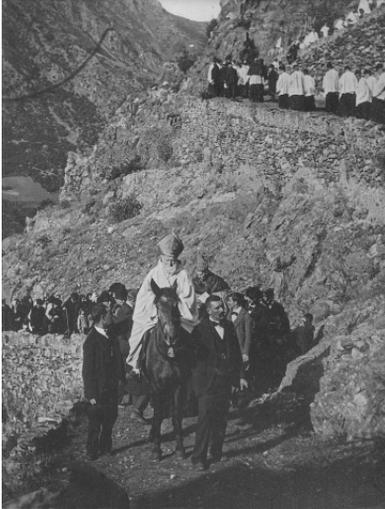
La poésie est alors un mode d'expression privilégiée et il n'est pas rare alors de voir un poème en première page d'un journal

et comme le dira joliment François Tresserre : « La poésie commence à fleurir le jardin de M. le curé » et le rôle des hommes d'Église sera en effet très important dès le début avec M. Joffre, Gabriel Boixada, E. Caseponce, J. Bonafont, influence qui sera renforcée, avec la nomination de Mgr de Carsalade du Pont à l'aube du XXème siècle au siège d'Elne-Perpignan. Dès son intronisation, ce dernier se voulut Catalan parmi les Catalans, défenseur de la terre et de la langue catalanes et donna un nouvel



essor à la « Semaine religieuse » du diocèse qui s'étoffait d'articles historiques. Le nouveau prélat arrivait donc sur un terrain préparé.

Un clin d'œil de l'histoire, en mai 1901 : c'est un jeune poète de 20 ans, Albert Bausil, qui accueillait l'évêque chez les Dames de Charité par quelques vers de bienvenue en catalan auxquels le prélat répondait dans la même langue. L'évêque gascon imprégné par le régionalisme mistralien, devenu l'ami d'Alcover et de Jacint Verdaguer, était persuadé comme Mistral que « celui qui a la langue, a la clef qui le délivre de ses chaînes » (3) C'est cette position du Félibrige qui prévalait alors dans tout le Midi, qui va être adopté en Roussillon par l'ensemble des poètes, écrivains et artistes à quelques nuances près. La langue sera un des éléments essentiels de leur attachement profond à leur pays qui s'exprimera également aussi fréquemment en français. Albert Bausil en est l'exemple le plus éclatant : reçu à la SASL le 19 février 1905 sur proposition de Gustave Cazes et Frédéric Saisset, il devait donner, l'année suivante à celle-ci, un de ses plus beaux poèmes, ***l'Hymne au Roussillon*** sous le pseudonyme de Guy de Morlaincourt en le dédiant à lui même, facétie qui était bien dans le genre du personnage (4).



La montée de Mgr Carsalade du Pont

C'est donc dans cette atmosphère de renouveau intellectuel et artistique que Mgr de Carsalade est nommé dans les derniers jours de 1899 évêque de Perpignan-Elne. Il semble que la providence l'ait destiné à ces fonctions. Quelques années auparavant, en 1883, un prêtre parcourait les sentiers qui menaient à Saint-Martin du Canigou alors en ruine, c'était Mossen Cinto, le grand poète de Catalogne, Jacint Verdaguer. Il fut immédiatement émerveillé par les montagnes, mais

rempli de nostalgie à la vue des pauvres restes de l'antique abbaye. Pourtant les moines l'avaient quittée autour de 1785. Dès 1770, un rapport de l'abbé Durfort conclut qu'il faut l'abandonner car : « il faut être plus que prédestiné pour vivre sur un sommet de montagne exposé à toutes les intempéries des airs », « C'est une habitation environnée de précipices affreux ». Mais ce n'est pas ce que voit et qu'entend Mossen Verdaguer.

Pour lui le monastère s'anime soudain : « Les cloches se mettent à carillonner, répondant à celles des prieurés de Serrabonne de Marcevol et de l'abbaye de Saint Michel de Cuxa. Une procession de moines entrait dans l'église ». Le poète inspiré va écrire alors deux poèmes : « *Los dos campanars* » sur l'instant puis plus tard en 1886 : « *Canigou* », légende pyrénéenne du temps de la Reconquête qui a pour cadre St Martin du Canigou. L'œuvre a eu un succès considérable et sera traduite par Mgr Tolra de Bordas en 1889. L'abbé de Carsalade lit cette traduction qui le marquera profondément. En 1895, il fait un séjour à Barcelone et rencontre Mossen Cinto dans une librairie près du Liceu. C'est une révélation : les deux hommes ont les mêmes goûts

littéraires, la même approche religieuse et un attachement indéfectible à leur pays. Cette amitié va durer jusqu'à la mort de Verdaguer en 1902. Dès cette rencontre, Jules de Carsalade conçoit son élévation à l'épiscopat sur le siège d'Elne-Perpignan, ce qui sera fait en décembre 1889 après le décès de Mgr Gaussail, nomination pour laquelle il bénéficiera alors d'appuis.

Il devient alors pleinement Catalan. Son attachement au pays gascon, il va le transférer au Roussillon, apprendra sa langue, défendra sa terre et ses traditions. Certes son attitude a un but pastoral dans un pays encore rural où le catalan est le véhicule obligé de l'évangélisation. Mais c'est aussi par conviction, du fait de sa conception mistralienne du régionalisme et aussi du fait d'un certain romantisme qui s'exprime chez lui par un lyrisme particulier que lui inspirent les montagnes catalanes et que lui a transmis son ami Jacint Verdaguer.

Voici sa pensée profonde :

« Nous avons fait imprimer *l'Abrégé de la doctrine chrétienne* en français et en catalan suivant en cela l'exemple de Mgr de Flamenville. Grâce à Dieu, aujourd'hui comme alors, la langue catalane est en usage dans le diocèse, et malgré les efforts tentés par les partisans d'un unitarisme impossible, elle y est encore vivante et même, à l'heure présente, très active. Il y a en France, soit dit en passant, des intellectuels qui s'élèvent contre l'ordre établi en ce monde par la divine Providence et qui prétendent modifier cet ordre au profit de leurs idées personnelles. Or sachez que Dieu a voulu et qu'il a établi la diversité des peuples. Il a donné à chacun d'eux un caractère particulier, une personnalité propre qui est le reflet de la terre qu'il habite, de la langue qu'il parle et qui détermine sa race. La terre et la race sont inséparablement liées l'une à l'autre ; elles influent l'une sur l'autre, et de leur union est née sa langue, après une gestation quelquefois séculaire. Tenter de détruire l'un des trois termes de cette trinité, la race ou la langue, même sous prétexte d'unité nationale, est une œuvre impie et chimérique. On ne peut pas plus niveler les peuples qu'on ne pourrait niveler toute la terre. Le catalan est une langue, il vivra autant que la terre catalane et que la race catalane. »

Bien sûr il faut donner au terme *race* son sens mistralien :
« D'une raço que regreio sian bessai li proumié gréu, sian bessai de la patrio li cepoun emai li priéu. »

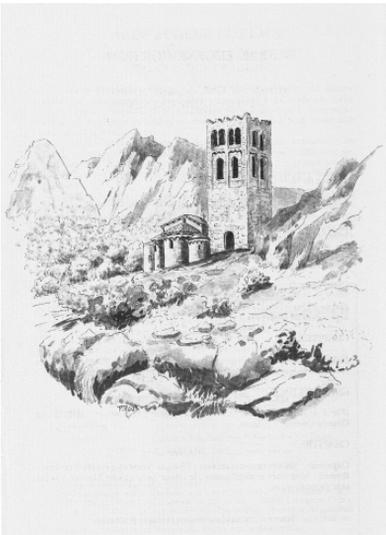
Mgr de Carsalade encouragera la langue catalane dans laquelle il fera prêcher et publiera un catéchisme en catalan. Il se sentira, dès le départ, investi d'une mission de défense du peuple catalan, de ses traditions, de sa culture et bien sûr de sa foi.

L'Evêque du Canigou

L'acte fondateur de l'orientation de son pontificat est la lettre pastorale qu'il adressera à ses paroissiens où il annonce l'achat et la restauration de Saint- Martin du Canigou. Tout y est. Écoutez plutôt :

« Nos très chers Frères, Nous venons de racheter l'antique et superbe église abbatiale de Saint-Martin du Canigou, avec toutes ses dépendances. Ce monument vénérable type unique d'architecture romano-byzantine dans la province de Catalogne, tombé dans le domaine privé depuis 1793, abandonné par ses propriétaires, a subi les outrages des hommes après avoir enduré ceux du temps. Mais l'acte de Foi qui a élevé cette étrange basilique dans un lieu plus étrange

encore, a donné à ses murs une telle force de résistance qu'ils ont défié les efforts du temps et usé le marteau des démolisseurs. La crypte est intacte, pas une pierre n'est tombée du clocher majestueux chanté par Verdaguer, seule l'église supérieure a souffert, la voûte de la seconde travée de la nef principale et du collatéral de gauche s'est effondrée, la toiture n'existe plus, et l'intérieur profané, désolé, a perdu ses autels. Il semble néanmoins qu'on



Saint Martin du Canigou

pourrait sans grands frais rendre à ce monument sa splendeur passée et y ramener comme autrefois Dieu et les foules croyantes.

Notre cœur s'est ému au spectacle de cet abandon et de ces ruines. Voilà déjà plus d'un siècle que le divin sacrifice n'est plus offert dans ces murs et que la voix de la prière ne s'y fait plus entendre. Et pourtant ce n'était pas seulement pour des siècles, c'était pour toujours que le comte Guifré de Cerdagne et Gisèle son épouse, et leur frère le grand moine-évêque Oliva, avaient audacieusement planté cette église sur les flancs du Canigou ; c'était pour toujours qu'ils y avaient établi les fils de saint Benoît, afin que de cette montagne fameuse, qui est comme le cœur de la Catalogne, la prière montât vers le Ciel et le jour et la nuit....

Le grand poète que la Catalogne en deuil conduisait naguère à sa dernière demeure, a raconté, dans son admirable poème Canigou, la fondation de l'abbatiale de Saint-Martin. Il a immortalisé dans des vers d'une inspiration magique et d'une incomparable harmonie, cette prodigieuse basilique dont les plans furent tracés par la crosse d'un grand évêque, les pierres sculptées par le ciseau du comte de Cerdagne, les murs bâtis par des mains sacerdotales ; basilique trois fois sainte, engendrée par un acte de foi dans les flancs rocheux du Canigou, née et baptisée depuis neuf siècles, debout et belle encore malgré les profanateurs qui ont déchiré sa robe baptismale (...)

Empruntons à notre tour la voix du poète. Nous vous disons : Catalans, Nos fils bien-aimés, au nom de Dieu en avant ! Montons au Canigou : montons-y le cœur plein de reconnaissance pour le Christ et la Vierge Marie qui firent notre Catalogne si belle, si noble et si chrétienne ; montons-y les mains pleines d'offrandes, portons là-haut la rançon du passé. Voilà déjà plus d'un siècle que l'impiété a étendu sur ce sommet sacré le noir suaire qui dérobe à nos yeux les étoiles ; montons, la Croix nous guide et déjà sa lumière éclatante dissipe la sombre nuée, *fulget crucis mysterium*. Allons couronner de nouveau le front du Roussillon du signe sacré de la victoire : allons replanter la croix à Saint-Martin du Canigou : Au nom de Dieu, en avant ! »

Dès le 11 novembre 1902 l'évêque prenait possession de l'abbaye. Ce fut une fête mémorable. Les jeux floraux de

Barcelone interdits par l'autorité militaire se déroulèrent dans les ruines de l'abbaye. Dès 1902 l'église abbatiale commence à être restaurée. Mais les travaux vont s'échelonner sur 30 ans quasiment jusqu'à la mort du pontife en 1932. C'est d'abord de 1903 à 1907 l'abbatiale et le clocher, ensuite de 1905 à 1907 les bâtiments conventuels et l'aile du couchant : ce sera la résidence d'été de l'évêque où il recevra par exemple en 1911 : Lord Roberts, Kipling, la princesse de Battenberg, venus de Vernet. Ce seront ensuite des travaux d'amélioration de 1911 à 1922, une galerie du cloître de 1922 à 1924. Les derniers travaux s'achèveront vers 1930 et le couronnement fut le retour d'Olot de la cloche Martine qui était partie en 1785 avec les derniers moines et qui revint en 1932 quelques mois avant la mort de l'évêque.

Si la restauration dura si longtemps c'est que le financement n'était pas assuré au départ et que le prélat voulut contrôler tout le déroulement des opérations. Sa notoriété était telle que les adhésions au projet de restauration vinrent de toutes parts : des ecclésiastiques, d'humbles fidèles et de grandes familles, comme les Çagarriga, le Comte de Burnoy. Une souscription publique contribua par ailleurs au démarrage des travaux.

Dans le même temps que cette restauration était entreprise, la prise de conscience de l'importance du patrimoine architectural du Roussillon fut loin d'être totale malgré les efforts de l'évêque et son exemple. Bien des acquéreurs des anciens biens ecclésiastiques ne voyaient que le profit : on assiste alors aux ventes du cloître des Carmes à Perpignan aujourd'hui à Villemartin près de Limoux, de celui des Dominicains de Collioure en 1927 aujourd'hui à Anglet. St Génis des Fontaines en 1923 a récupéré partiellement le sien. Le cas de Saint-Michel de Cuxa est emblématique. Ce n'était en 1907 qu'une ruine, et les chapiteaux du cloître entreposés à Prades allaient prendre la direction des Etats-Unis. Un antiquaire américain Gray-Barnard dirigeait les opérations. Une réaction eu lieu, Gustave Violet, le sculpteur qui animait la Société d'études catalanes, prit la tête d'un mouvement de protestation et réussit à faire célébrer les Jeux Floraux le 27 mars 1913 dans les ruines de Cuxa. Une divine surprise arriva.

A Ille-sur-Têt, vivait un riche et saint notaire, maître Trullès. La lecture d'une biographie d'un religieux cistercien, le Père Jean

(1815-1895), abbé de Fontfroide, près de Narbonne, l'avait enthousiasmé. Il projeta d'aider les moines de cette abbaye, qui vivaient en exil forcé en Espagne. Un jour, donc il se rendit à Perpignan et fit part de ses intentions à l'évêque qu'il comptait parmi ses amis ; jadis, en compagnie de Mossen Alcover, il était allé avec lui au prieuré de Serrabonne.

« Monseigneur, je voudrais faire rentrer en France les fils spirituels du père Jean, qui vivent en exil en Espagne. Je suis veuf et sans héritiers. Je viens de perdre ma fille unique, Espérance. Je désirerais acheter Saint Michel pour l'offrir à ces moines, ensuite je resterai auprès d'eux comme oblat ».

« Mais, Monsieur, que de difficultés vous devez affronter ! Je ne crois pas que vous puissiez les faire revenir... Il y a la guerre.... »

Peu de temps après, hélas, il mourut mais sa sœur Mme de Balanda tint son engagement et lorsque, en 1919, les congrégations revinrent, les moines purent se réinstaller à St Michel de Cuxa, St Jean le vieux et Serrabonne furent préservés.

Que faut-il conclure de l'œuvre de Mgr de Carsalade ? Malgré des erreurs somme toute mineures : il fut le premier à restaurer un monument en suivant des principes corrects et en tant qu'archéologue, on peut dire qu'il fut un précurseur. Il avait trouvé à St Martin une ruine et sans lui il y aurait aujourd'hui une ruine. La force qui le soutint dans son entreprise repose sur plusieurs lignes de force. Le site est admirable et les moines bénédictins du Xème siècle s'étaient approchés le plus près possible de Dieu dans un lieu unique, au cœur du Conflent, au centre géographique du Roussillon.

C'est aussi la poésie des cimes que Carsalade, âme sensible fascinée comme son ami Jacint Verdaguer par un tel paysage, ressentira comme une voie obligée vers les réalités spirituelles. Saint-Martin du Canigou c'est enfin le monachisme catalan, c'est le symbole même d'un Roussillon chrétien dont il avait la charge. Ressusciter l'abbaye, c'était pour lui : « rendre à l'église d'Elne, à St Martin, à Marie et à Dieu le sanctuaire que l'impiété leur a ravi, réparer tout un siècle d'oubli et de profanation ».

Laissons le mot de la fin à Albert Bausil qui écrivait dans *Le Coq Catalan* du 31 décembre 1932 après la mort du prélat : « Il faut remonter à la légende pyrénéenne, il faut évoquer le nom

de Guifre, des évêques-paladins de la Chanson de Geste, pour retrouver l'équivalent, en puissance d'animation, de réalisations, d'élans, de noblesse, de beauté agissante et persuasive, de cette pure et rayonnante image qui incarnait si totalement la pensée et la foi du génie catalan.

« ...Il avait restauré le temple spirituel de la race. Il avait reconstitué le tabernacle. Il avait fait flotter la *bandera* sur les sommets de la Montagne et de l'Esprit. C'était le Bisbe du Canigou, le berger des Catalans, le mainteneur du Blason.- Jules-le-Ressusciteur... »

Fernand-Gérard BELLEDENT

Notes :

1) PEPRATX, Justin: *La Renaissance des lettres catalanes*. Discours en partie en partie en catalan. Perpignan , Imp. Latrobe,1883.

2) PINYOL I PEP VILA, Ramon: *Justin Pepratx. Transcriptor de Verdaguer, recopilador de literatura catalana...*In : Anuari Verdaguer, revista d'estudis literaris del segleXIX, num.12. 2004.

3) Abbé CORTADE, Eugène: *Jules de Carsalade du Pont, évêque des Catalans*. Perpignan, SASL des Pyrénées Orientales. 1991.99eme vol.

4) SASL des Pyrénées Orientales, 1906. 47eme vol.

Saint-Martin du Canigou, jubilé du rachat de l'abbaye 1902-1952. N° spécial de Tramontane 350-351 de nov. déc. 1952; XXXVeme année.

CORTADE, Eugène: *La Restauration de l'abbaye de Saint-Martin du Canigou par Mgr de Carsalade du Pont (1902-1932)*. N° spécial de Conflent 59. 1972.

Frédéric SABATINI

Doctorant en histoire de l'Art de l'Université de Perpignan

LE GROUPE DES ARTISTES ROUSSILLONNAIS : MONTFREID, LOUIS BAUSIL, ALBERT BAUSIL, CODET, TERRUS, MAILLOL, VIOLET, CAMO, SÉVERAC , MANOLO, QUI FRÉQUENTENT FONTFROIDE AU TEMPS DES FAYET.

Le département des Pyrénées-Orientales déploie une variété incroyable de paysages entre mer et montagne, un ensoleillement extraordinaire et des ciels balayés par une Tramontane qui aura décoiffé plus d'un de ses visiteurs ! Le terme « Pyrénées-Orientales » est son appellation officielle. Plus communément on l'appelle le Roussillon et ses habitants les roussillonnais. Certains préfèrent l'appeler *Catalogne française* ou *Catalogne Nord*. Sans rentrer dans un débat idéologique qui n'a pas sa place ici, il faut garder à l'esprit que les aléas historiques qui ont baigné ce pays depuis le haut Moyen-Âge jusqu'à nos jours sont à l'origine d'un attachement plus ou moins fort à l'identité catalane.

À l'aube du 20^{ème} siècle l'économie roussillonnaise a profondément changé.²¹ Des catégories professionnelles ont disparu avec l'accélération des échanges, l'ouverture des marchés, tandis que d'autres se sont enrichies rapidement et ont gonflé les rangs d'une bourgeoisie régionale. D'immenses fortunes se sont également constituées progressivement.

Les grandes familles roussillonnaises (propriétaires terriens, banquiers, industriels) résident pour la plupart à Perpignan, où elles possèdent de grands hôtels particuliers. Elles se font construire également des propriétés dans les campagnes environnantes. Il s'agit de grands domaines terriens, plantés de châteaux ou de somptueuses bâtisses qu'il faut meubler, décorer, etc. L'architecte danois Viggo Petersen (1851-1937) est un des architectes les plus en vogue en Roussillon à partir de la fin du 19^{ème} siècle. Il est à l'origine de la construction de

²¹ SAGNES, Jean, « La Pleine Accession à la modernité (1848-1944) », in SAGNES, Jean, (sous la direction de), *Nouvelles Histoire du Roussillon*, Canet, Editorial Trabucaire Perpinyà. 1999, p. 281.

nombreux châteaux et de plusieurs maisons bourgeoises dans un mélange de styles audacieux : le château de Valmy (à Argelès-sur-Mer), ceux d'Aubiry (à Saint-Jean-Pla-de-Cors) et de Ducup de Saint-Paul (à Perpignan Ouest), celui de l'Esparrou (à Canet), la villa Palauda (à Thuir), la villa Les Tilleuls (actuel Musée Puig à Perpignan), la villa Camille (actuelle Mairie de Banyuls-sur-mer), etc. ...

Même si l'art officiel est remis en cause, nombre d'artistes continuent de prêcher en faveur d'un idéal artistique conventionnel qui comble les attentes esthétiques d'une certaine bourgeoisie. Le département des Pyrénées-Orientales reflète ce contexte général.²² Les élites urbaines et les fortunes roussillonnaises en ce premier quart de 20^{ème} siècle affichent des goûts classiques ou néo-classiques en matière de peinture, de sculpture, d'ameublement, etc.²³ Ils s'adressent à des artistes du cru ou étrangers pratiquant un art conventionnel qui impose encore son jugement et ses salons organisés par la Société des Beaux-Arts de la ville de Perpignan.

Des peintres roussillonnais comme Jacques Blanquer²⁴ (1854-1924), Léon Brousse (1857-1913), Henry Perrault (1867-1932) ou Louis Delfau (1871-1937) rentrent dans cette catégorie. Ayant cherché les honneurs à Paris et dans les salons

²² « Malgré la révolution picturale apportée par les impressionnistes et leurs épigones et les bouleversements induits par la sculpture marginale d'un Rodin (1840-1917), les beaux-arts dans le Languedoc-Roussillon du XX^{ème} siècle naissant, fonctionnent toujours sur des schémas acquis au siècle précédent, tout au moins dans leurs rapports avec l'institution muséale structurellement figée dans un académisme de bon aloi ». Association des conservateurs de musée du Languedoc-Roussillon, *Le sel d'une terre : le Languedoc-Roussillon par des Musées*, Montpellier, Presses du Languedoc, 1998, 106 p

²³ Pour cerner précisément les goûts et les rapports avec l'objet d'art de cette « bonne » société sud catalane, il faudrait pénétrer l'intimité de ses intérieurs somptueux. La consultation des testaments et des inventaires après décès serait une piste. Un collectif perpignanais (composé d'universitaires, de bibliothécaires etc.) a tenté de percer les secrets de quelques-uns des plus beaux châteaux roussillonnais de la Belle Époque. Consulter le site de l'Association pour la promotion de l'histoire dans les Pyrénées-Orientales. *Site de l'APHPO*, [En ligne]. URL: <http://www.aphpo.fr/index.html>.

²⁴ Blanquer et Terrus ont fait leurs études aux Beaux-Arts de Paris dans le même atelier et ont cohabité pendant quelques années. Cette amitié ne les empêchera pas de suivre des parcours artistiques totalement opposés. RAYNAL, Madeleine, « Le milieu artistique », p. 7 in : catalogue de l'exposition, *Terrus*, 1998.

régionaux, ils occupent des postes clés au sein de la culture perpignanaise,²⁵ qui applique encore une politique et un enseignement artistique traditionnel. Blanquer et Brousse par exemple affichent ouvertement leur dédain pour la peinture impressionniste.²⁶ Ces « artisans » de la peinture travaillent sur commande, exécutent des portraits de notables locaux ou de grandes compositions historiques (comme celles de Perrault visibles à la Mairie de Perpignan ou à celle de Banyuls-sur-Mer).²⁷

Jules Pams (1852-1930), avocat et politicien roussillonnais richissime, fait appel à Paul Gervais (1859-1936) pour décorer sa demeure perpignanaise de grandes fresques. Gervais est un peintre officiel toulousain très en vogue en ce début de 19^{ème} siècle. Pams aurait alors prononcé cette fameuse phrase « Tout le monde ne peut pas se payer un Gervais ». Elle évoque un trait de mentalité bien particulier (que l'on retrouve encore de nos jours) et qui conçoit l'art comme une affaire de prestige et de finance avant tout. Si quelques familles locales se laissent séduire par le foisonnement de la Belle Époque Française, ou s'ouvrent à l'Art Nouveau, c'est par un effet de mode, ou encore par souci d'utiliser les ressources de l'art contemporain à des fins commerciales.²⁸ C'est le cas par exemple de la Société JOB (la célèbre marque de papier à cigarette) aux mains de la famille des Bardou. Elle fait appel au peintre Tchèque Alfons Mucha (1860-1939) pour la conception d'affiches publicitaires, dont la plus célèbre date de 1898.

²⁵ BLANQUER a été conservateur du Musée des Peintres (l'actuel Musée Rigaud) et professeur de dessin à l'Association Polytechnique des Pyrénées-Orientales. BROUSSE était directeur de l'École Municipale de Dessin. Louis DELFAU, lorsque le groupe des artistes roussillonnais expose à la Salle Arago en 1901, est conservateur du Musée des Beaux-Arts de Perpignan. Il est touché par une peinture que présente Etienne TERRUS : *Tête d'Idiot*. Delfau fait acheter cette huile sur bois par la ville de Perpignan. VALAISON, Marie-Claude, « Les artistes roussillonnais », p. 34 in : *Artistes en pays catalan au 20^{ème} siècle*, Perpignan, L'Erreur des Champs, 2000.

²⁶ MARMAYOU, Jacques, *Henri Escarra. Poète de l'Albère*, (s.l.), Saurimonde, 1998, p. 10.

²⁷ *Hannibal devant les remparts d'Illibéris, Le Serment de Jean II, Après la victoire de Peyrestortes* (Mairie de Perpignan), *La Défense du Col de Banyuls* (Mairie de Banyuls-sur-Mer).

²⁸ SAGNES, Jean, « La Pleine Accession à la modernité (1848-1944) », op. cit., p. 286.

Dans un contexte où l'art rime avec réussite sociale, la recherche de nouveaux talents et d'une esthétique contestataire reste anecdotique. Les peintres novateurs qui séjourneront à Collioure et à Céret entre la fin du 19^{ème} siècle et 1914 (Signac, Matisse, Derain, Picasso, Soutine etc. pour n'en citer que quelques-uns) n'auront pas de contact avec la bourgeoisie et les grandes fortunes roussillonnaises. Leurs œuvres ne trouveront pas d'acheteurs et de réseaux de diffusion, d'autant plus que les galeries et les marchands d'art qui auraient pu établir un lien entre ses nouveaux artistes et les élites locales sont inexistantes pendant la période chronologique de notre étude (1908-1914). Enfin, malgré une démocratisation de la presse et une augmentation du nombre de journaux,²⁹ il faut attendre les années 1900 pour voir s'esquisser les prémices d'une véritable critique d'art, en même temps qu'une alternative au discours officiel.

A mesure que l'on avance vers le 20^{ème} siècle, les grands principes académiques sont remis en cause. Dans les Pyrénées-Orientales des peintres choisissent de s'émanciper des circuits artistiques habituels.³⁰ C'est le cas de la « bande » des Artistes roussillonnais qui à partir de juin 1901 propose au public perpignanais une exposition de peinture inédite. On parle de Salon des Artistes Roussillonnais bien qu'il ne rassemble que six d'entre eux : George Daniel de Monfreid (1856-1929), Aristide Maillol (1861-1944), Etienne Terrus (1857-1922), Émile Gaudissard (1872-1957), Gustave Violet (1873-1952), Louis Bausil (1876-1945).

²⁹ BELLEDENT, F-G., « Revues et publications périodiques en Roussillon depuis la fin du XVIII^{ème} siècle », in S.A.S.L. (*Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*), [en ligne], http://www.sasl-des-po.com/index.php?option=com_content&view=article&id=266&Itemid=54, page consultée le 5 décembre 2010.

³⁰ Les exposants sont les organisateurs et les œuvres présentées ne subissent aucune forme de sélection. Cependant, les artistes ne désirent pas étendre leur exposition à tous les peintres de la région, « les organisateurs du salon n'ont pas encore cru devoir ouvrir leurs portes toutes grandes à leurs camarades » (*L'Indépendant des P.O.*, 11 juin 1902), RAYNAL, Madeleine, « Vers une indépendance », p.11, 12 in : catalogue de l'exposition, *Terrus*, 1998.

Ces hommes se sont connus entre la fin du 19^{ème} siècle et le premier quart du 20^{ème} siècle entre Paris et Perpignan. Leur relation s'est épanouie autour d'affinités artistiques communes, et autour d'une amitié sincère et désintéressée. Ils s'entraident mutuellement, s'invitent, ou se rendent visite dès que l'occasion se présente, malgré les distances et les aléas de la vie qui éloignent parfois les amis. L'appartement parisien de Monfreid et son atelier, mais aussi son domaine de Saint-Clément en Roussillon où il se rend régulièrement ont servi de lieux de rencontres et d'échanges artistiques. C'est le cas également de la demeure du sculpteur Violet non loin du mas de Monfreid, à Prades plus exactement. Dotée d'un atelier et d'un four de potier, cette maison est un véritable bijou d'architecture où se retrouvent nombres d'artistes.³¹ Toujours dans la même vallée du Conflent habite le banquier Fernand Dumas (1877-1927). Passionné par les arts et la littérature, ce dernier possède lui aussi un four de potier dans sa propriété de Finestret où artistes et écrivains y seront toujours bien accueillis. On se réunit aussi dans l'atelier du peintre Terrus situé à Elne.³² Il en est de même à propos du mas de Maillol situé à Banyuls-sur Mer.³³

Les « Artistes Roussillonnais » fédèrent autour d'eux des écrivains, des poètes, des musiciens, des mécènes sensibles à leur art et partageant le même amour pour la culture et les paysages roussillonnais. À partir de 1905 des liens s'établissent avec des peintres novateurs qui séjournent notamment à Collioure : Matisse, Derain, Marquet, Camoin. Deux autres salons perpignanais sont organisés en 1902³⁴ et en 1903. En 1905, sous l'initiative de Violet, le groupe expose ses travaux à

³¹ BATTLE, M., GUAL, R., « Gustave Violet 1873-1952 », Prades, Revue Terra Nostra, n°70, août 1991, p. 7.

³² RAYNAL, Madeleine, op. cit., p. 15.

³³ », RICHARD DE LA FUENTE, « Les premiers foyers d'art moderne catalan », in RICHARD DE LA FUENTE, Véronique, *Picasso à Céret : 1911-1914*, Narbonne, Mare Nostrum, 1996, p. 15-25. Cet auteur propose un riche condensé d'informations concernant les lieux où se rassemblent les artistes dans le département des Pyrénées-Orientales, dans celui de l'Aude mais aussi en Catalogne Sud.

³⁴ « En 1902, GAUDISSARD est remplacé par Henri LOPEZ (...) ». VALAISON, M-Claude, « Des hommes libres », op. cit., p. 48. Néanmoins GAUDISSARD et LOPEZ ne fréquentaient pas à ma connaissance l'Abbaye de Fontfroide.

Barcelone,³⁵ puis se réunit une dernière fois en 1907 à Perpignan. Malgré tout, l'amitié qui lie ses membres perdure.

Ils croiseront au cours de leurs pérégrinations un personnage extraordinaire : Gustave Fayet (1865-1925). Devenu propriétaire de l'Abbaye de Fontfroide en 1908, ce dernier ne tarde pas à les convier dans ce lieu chargé d'histoire. Cette abbaye devient un formidable creuset artistique où les arts et les styles se mélangent avec beaucoup de spontanéité, d'intelligence et de mesure. Pour les invités qui ont la chance de franchir ses portes, l'émerveillement est à son comble.

La fille de Gustave Fayet, Yseult, se souvient des « catalans » comme elle les nomme et qui arrivaient toujours en nombre à Fontfroide. Parmi eux se trouve le noyau dur du groupe des artistes roussillonnais : les peintres George Daniel Monfreid, Etienne Terrus, Louis Bausil, et les sculpteurs Aristide Maillol et Gustave Violet. On croise ensuite les époux Fernand Dumas, le sculpteur Manolo et le musicien Déodat de Séverac. Des écrivains et des poètes comme Louis Codet, Albert Bausil et Pierre Camo sont aussi de la partie. Voici donc un groupe bien hétéroclite. Tant dans la pyramide des âges, le patriarche Monfreid ayant 52 ans et le plus jeune Albert Bausil 27 ans, que dans ses caractéristiques artistiques. Gustave Fayet rassemble tous ses beaux esprits autour de lui et qui deviennent le temps d'une soirée, d'un repas des *Fontfroidiens*. Les uns et les autres prennent plaisir à être ensemble et à échanger des idées et des propos sur leur passion commune : la création au sens large du terme.

Le peintre George Daniel de Monfreid surnommé par ses amis « le patron »³⁶ est une figure incontournable du groupe et a un

³⁵ Le groupe se réduit à BAUSIL, MONFREID et TERRUS, MAILLOL ayant pris ses distances ne participe pas à cette exposition. VALAISON, M-C., « Des hommes libres », p. 50, in catalogue de l'exposition, *Le Roussillon à l'origine de l'art moderne*, Perpignan, 1998.

³⁶ Dans ce groupe d'amis, nombre d'entre eux, mais leur proches parfois avaient des surnoms. *La Patronne* était la seconde femme de MONFREID, Annette. *Fanfan VOIZIL*, *Fils VOIZIL*, *Jeune Homme* étaient des surnoms adressés à Louis BAUSIL. *Le Bon Maître* était le poète Louis CODET, tandis que MAILLOL se voyait surnommé le *Brave Maillol*. VALAISON, M-C., « Lettres envoyées par G-D de Monfreid à Louis BAUSIL », in

rôle fédérateur, voire protecteur.³⁷ Issu d'un milieu aisé, il se tourne rapidement vers la peinture. Il fréquente quelque temps l'atelier Colarossi où il rencontre le sculpteur Aristide Maillol. En 1863, sa mère Marguerite de Monfreid fait l'acquisition du domaine de Saint-Clément dans la région du Conflent en Roussillon. Le 16 juillet 1900 Fayet y est reçu avec le peintre Louis Paul.³⁸ Les trois artistes peignent ensemble sur le motif. Le 24 octobre 1900 Fayet est à Paris dans l'atelier de Monfreid et y achète ses deux premiers Gauguin. C'est le début d'une longue amitié, et d'une longue complicité artistique entre les deux hommes. Monfreid s'intéressait à la technique du vitrail, à la sculpture et à la gravure. Il était aussi un grand sportif



Madeleine Fayet peinte par
George Daniel de Monfreid
(collection privée)

infatigable qui faisait beaucoup de bicyclette, et nourrissait une grande passion pour la navigation. Son fils Henry de Monfreid (1879-1974) n'est autre que ce célèbre aventurier navigateur qui aura une existence hors du commun, et qui fut aussi écrivain et peintre à ses heures. Grand portraitiste, George Daniel de Monfreid aimait aussi peindre des nus. Son œuvre compte nombre de paysages, de scènes de genre et de natures mortes dans un style néo-impressionniste. Son admiration pour l'œuvre de Gauguin se

S.A.S.L. (.Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales), [en ligne], http://www.sasl-des-po.com/index.php?option=com_content&view=article&id=308&Itemid=59

³⁷ Marie-Claude VALAISON a travaillé sur la correspondance MONFREID-BAUSIL. Ces documents inédits permettent d'affiner les liens qui unissaient la bande des artistes roussillonnais, mais aussi de comprendre le contexte d'une époque. Nous apprenons par exemple qu'il existait des différences d'opinions entre MONFREID et VIOLET, que MONFREID encore n'appréciait guère la peinture de MATISSE, qu'il qualifiait de « matisseries » ou de « farces artistiques ». Enfin, MONFREID, TERRUS, BAUSIL n'attendaient aucune reconnaissance des élites perpignanaises ou barcelonaises. VALAISON, Marie-Claude, « Lettres envoyées par G-D de MONFREID à Louis BAUSIL », op.cit.

³⁸ BAROU, Jean-Pierre, « Un esprit libre », p. 15, in catalogue de l'exposition, *Gustave Fayet « Vous peintre... »*, Elne, 2006.

ressent surtout dans ses bois gravés.



Gustave Fayet peint par
George Daniel de Monfreid
(collection privée)

Ce groupe de Catalans compte deux autres peintres très différents par leur âge et par leur caractère. Terrus a un an de plus que Monfreid, donc cinquante et un ans en 1908. Il est fils d'agriculteur roussillonnais. C'est un homme trapu et bien portant, au teint buriné, au geste et à la parole rare. Souvent en colère et révolté,³⁹ il cache sous son air grognon et sauvage une grande sensibilité et une véritable générosité. Il a étudié la peinture à Paris dans l'atelier d'Alexandre Cabanel, avant de retourner dans son pays natal qu'il aimait au fond plus que tout. Sa rencontre avec Gustave Fayet s'est faite

probablement par l'intermédiaire de Monfreid, au domaine de Saint-Clément dans les premières années du 20^{ème} siècle. Terrus est un paysagiste avant tout,⁴⁰ même s'il a exécuté nombre de portraits. Il pratique l'aquarelle et pousse cette technique jusqu'à ses derniers retranchements vers la fin de sa vie, nous offrant ainsi toute une série d'œuvres très éthérées et frôlant parfois l'abstraction.

Le troisième peintre du groupe, Bausil, est un jeune homme de bonne famille né à Carcassonne, mais de mère roussillonnaise. À la mort de son père en 1887, sa famille s'installe à Perpignan. L'artiste est alors âgé de onze ans. C'est un personnage plutôt mince et très fantaisiste dans ses tenues vestimentaires,

³⁹ C'est un homme cultivé au tempérament ombrageux (...) Il apparaît au milieu de ses amis comme un harangueur : « j'ai dîné avec lui, écrit Louis Codet, il m'a tenu des discours révolutionnaires sur pas mal de sujets ». RAYNAL, Madeleine, « Le Milieu Artistique », p. 15, in catalogue de l'exposition, *Terrus*, 1998. RAYNAL s'appuie sur la correspondance CODET-BAUSIL, avec une lettre datée du 17 avril 1905.

⁴⁰ Probablement un des premiers à peindre sur le motif en Roussillon. RAYNAL, Madeleine, op. cit. p. 16.

comme dans sa manière de se comporter en société.⁴¹ Sa rencontre avec Fayet a lieu vraisemblablement dans les premières années du 20^{ème} siècle et probablement encore par l'intermédiaire de Monfreid.⁴² On le considère comme le peintre *des pêcheurs en fleurs* par excellence et il reste à mon avis un peintre de paysage avant tout. Il traite aussi le portrait, plus exceptionnellement le corps humain et est l'auteur de natures mortes de grande qualité. Dans la salle à manger de Fontfroide, il existe une copie d'un tableau de Philippe de Champaigne exécutée par Bausil : *La Mère Catherine-Agnès Arnault et la sœur Catherine de Sainte Suzanne*. La qualité de cette copie prouve bien que Bausil savait appliquer à la lettre, lorsqu'il le voulait, les leçons de la grande peinture d'École. Néanmoins, comme tous ses amis, il rompt à un moment donné avec cette esthétique pour ne plus jamais y revenir.



Copie exécutée par Louis Bausil du tableau de Philippe de Champaigne : *la Mère Catherine Arnault et la sœur Catherine de Sainte Suzanne* (collection privée)

Deux sculpteurs complètent ce groupe de plasticiens roussillonnais. Maillol est le plus âgé des deux. Né à Banyuls-sur-Mer, il y passe une partie de son enfance avant de choisir la voie des arts et de tenter sa chance à Paris. Il rentre tardivement à L'École des Beaux-arts de Paris pour en ressortir très vite. Il pratique la peinture, la tapisserie, avant de se tourner vers la sculpture à cause de problèmes de vue, et plus vraisemblablement grâce au succès que rencontrent ses

⁴¹ CAHOURS D'ASPRY, Jean-Bernard, « Hommage à Louis Bausil », Prades, *Revue du Conflent*, n° 189, mai-juin 1993, p. 13. CAHOURS D'ASPRY s'appuie sur un article de Louis CODET paru dans le n°55 de la revue *La Clavelina* parue en 1901.

⁴² Je n'ai pas pu au travers de mes lectures définir le moment exact où BAUSIL rencontre MONFREID.

premières œuvres sculptées.⁴³ En 1908, il est reconnu depuis quelques années comme un statuaire novateur, voué à un grand avenir. Ses sculptures ont trouvé acheteurs et lui permettent enfin de sortir de la misère. Monfreid d'ailleurs a beaucoup aidé Maillol pendant ses années de vache maigre. C'est encore lui qui le présente à Fayet en 1900⁴⁴ et par la suite Maillol deviendra un habitué de l'abbaye que l'on prend toujours plaisir à recevoir. Gustave Fayet réunira une importante collection d'œuvres de Maillol (sculptures et dessins) et lui rendra aussi visite à plusieurs reprises, dans son atelier à Marly d'abord, puis dans son mas roussillonnais à Banyuls-sur-Mer.

L'autre sculpteur s'appelle Gustave Violet. Il est l'héritier de la riche famille qui a fondé un véritable empire économique : les Caves Byrrh à Thuir. Malgré tout, il choisit de mener sa vie d'artiste renonçant à un confortable avenir tout tracé.⁴⁵ Il étudie d'abord l'architecture à Paris à la fin du 19^{ème} siècle, et quelques-uns de ces projets verront le jour à Paris, Perpignan, Prades etc.⁴⁶ Il passe la plus grande partie de sa vie dans son Roussillon natal qu'il aime par-dessus tout. Connu en tant que sculpteur, il déploie aussi une étonnante capacité de création dans nombre d'autres domaines artistiques : dessin, faïence et céramique, fers forgés, la littérature. Je ne suis pas en mesure de dire aujourd'hui à quel moment il rencontre Gustave Fayet exactement. En 1901 une grande exposition est organisée à Béziers par Fayet. Lui-même y participe, ainsi que Gustave Violet.⁴⁷

Le couple Dumas fréquente assidûment la bande des artistes roussillonnais. Son épouse Thérèse est surnommée la *Contessina*, et lui *Môssieur Dumasss* (avec trois s à la fin) ou

⁴³ VALAISON, M-C., « Aristide Maillol : témoignages de ses amis catalans », in S.A.S.L. (*Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*), [en ligne], www.mediterranees.net/.../valaison/maillol.html

⁴⁴ BACOU, Roseline, « Sur le collectionneur et mécène », p. 52, in catalogue de l'exposition, *Gustave Fayet « Vous peintre... »*, Elne, 2006.

⁴⁵ VALAISON, M-C., « Des hommes libres », p. 44, in catalogue de l'exposition, *Le Roussillon à l'origine de l'art moderne*, Perpignan, 1998.

⁴⁶ BATTLE, M., GUAL, R., « Architecture et décoration intérieure », in *Gustave Violet 1873-1952*, Prades, Revue Terra Nostra, n°70, août 1991, p. 14.

⁴⁷ BAROU, Jean-Pierre, « Une chronologie revisitée », p. 17, in catalogue de l'exposition, *Gustave Fayet « Vous peintre... »*, Elne, 2006.

encore *l'usurier*. Ce sont des amateurs d'art et de littérature. Fernand est natif des Pyrénées-Orientales et banquier de profession. Homme d'affaires et mécène à ses heures, il partage sa vie entre Perpignan et Paris. Il est très lié avec la famille Fayet, et fondera avec son épouse Thérèse et Gustave Fayet l'atelier de Tapis parisien la *Dauphine*. En Roussillon il dirigera la revue littéraire et artistique la *Clavelina*.

Un sculpteur sud catalan, Manolo Hugué dit Manolo (1872-1945), fait partie du groupe des *Fontfroidiens* roussillonnais. Il est né à Barcelone en 1872 et y passe son enfance. Après quelques études artistiques, il rejoint Paris. Nous sommes en 1900. Sur l'insistance du musicien Déodat de Séverac rencontré à Paris en 1902,⁴⁸ il découvre la ville de Céret et va s'y établir en 1910. Manolo est sculpteur avant tout, mais il a beaucoup peint, a confectionné des bijoux et est l'auteur de nombreux poèmes. Son amitié avec Déodat de Séverac est probablement à l'origine de sa rencontre avec Gustave Fayet.

Déodat de Séverac (1872-1921), le musicien de la bande, fait la connaissance de Gustave Fayet par l'intermédiaire de Maurice Fabre (1861-1927)⁴⁹ au début du 20^{ème} siècle.⁵⁰ C'est le début d'une grande amitié. Roussillonnais d'adoption, puisqu'il est né à Saint-Félix de Lauragais en Haute-Garonne, il disait « Je suis né à Saint-Félix, mais mes yeux se sont ouverts à la lumière du Canigou », la montagne mythique du Roussillon. Rappelons que Fayet était un mélomane jouant remarquablement du piano. Aussi la présence de musiciens à Fontfroide est naturelle. En août 1910 Fayet se rend à Béziers pour assister à une répétition de l'opéra de son ami Déodat, *Héliogabale*. Précisons pour finir que ce dernier était lui-même peintre. On connaît de lui quelques œuvres très sensibles.

⁴⁸ TEISSEIRE-DUFOUR « Déodat de Séverac (1872-1921). Le grand musicien de Céret », in RIFA, J., TEISSEIRE-DUFOUR, P., *Des hommes et le Roussillon. Biographies*, Canet, Tabucaire, 2004. p. 192.

⁴⁹ Natif de l'Aude, viticulteur aisé, passionné d'occultisme, collectionneur et critique d'art visionnaire, il est l'initiateur à l'art moderne de son ami Gustave FAYET (...) BARROU, Jean-Pierre, « Une chronologie revisitée », p. 11, in catalogue de l'exposition, *Gustave Fayet « Vous peintre... »*, Elne, 2006.

⁵⁰ TEISSEIRE-DUFOUR « Déodat de Séverac (1872-1921). Le grand musicien de Céret », in RIFA, J., TEISSEIRE-DUFOUR, P., *Des hommes et le Roussillon. Biographies*, Canet, Tabucaire, 2004. p. 191.

Trois littéraires enfin viennent compléter ce « tableau ». Louis Codet⁵¹ est originaire du Limousin. Il passe son enfance en Roussillon où il rencontre Louis Bausil. Tous deux deviennent inséparables. Etudiant en droit à Paris, Codet trouve le temps de se consacrer à l'écriture, mais aussi à la peinture. Il collabore à de nombreuses revues parisiennes et provinciales (à Toulouse, à Montpellier, à Perpignan). Très attaché au Roussillon, il participe activement à la vie littéraire de la région, et est très proche de la bande des Artistes Roussillonnais. On lui connaît quelques huiles et aquarelles réalisées entre 1906 et 1914. Sa rencontre avec Fayet a eu lieu soit à Paris, soit en Roussillon.⁵²

Vient ensuite le poète Pierre Camo (1877-1914)⁵³ grand ami de Louis Codet. Il est né à Céret. Après de études de droit à Toulouse et à Paris, il entre dans la magistrature à Madagascar et y fera carrière. Malgré tout, il revient régulièrement dans sa région natale. Connue surtout comme poète, on lui doit deux biographies, l'une sur Maillol, l'autre sur Dufy. Pendant ses séjours parisiens, il fréquente de nombreux écrivains et artistes de son temps.⁵⁴ Il est difficile de situer sa rencontre avec Gustave Fayet, mais elle s'est faite certainement par l'intermédiaire de ses amis roussillonnais : Monfreid, Bausil, Codet, Maillol, etc...

Enfin terminons par Albert Bausil (1881-1943),⁵⁵ qui est le frère cadet du peintre Louis Bausil et le plus jeune du groupe. Voici les propos d'un de ces amis poète François Tressere (1858-1942) : « Entre les deux frères, même verve, même joie de vivre, même culte de la terre catalane, même façon de

⁵¹ RAYMONT, Charles Henri, « Louis Codet et son œuvre », *Reflets du Roussillon*, n°6 septembre 1954, p. 132. Cf. également CAHOURS D'ASPRY, Jean-Bernard, « Hommage à Louis Bausil », op. cit., p. 7-57.

⁵² Là encore, mes sources ne me permettent pas de situer précisément la date, ni le lieu de leur rencontre.

⁵³ VINAS, A., « Pierre Camo. Présentation et anthologie », Perpignan, Publications de l'Olivier, 2007, 203 p.

⁵⁴ En 1906, il fait la connaissance de Monfreid qui expose à Paris chez Vollard (courrier daté du 15 septembre 1906). Cf. VALAISON, Marie-Claude, « Lettres envoyées par G-D de Monfreid à Louis Bausil », op.cit.

⁵⁵ VERDAGUER, P., « Albert Bausil. Présentation et anthologie », Perpignan, Publications Olivier, 2005, 309 p.

l'exprimer dans l'enthousiasme ». ⁵⁶ Albert est jeune à l'époque mais se passionne déjà pour la littérature et le théâtre. En 1909 il fonde sa première revue : *Le Cri Catalan*. Il deviendra un des principaux écrivains en langue française du Roussillon, se démarquant dans la poésie et le journalisme. Il participera à de nombreuses associations sportives perpignanaises, nourrissant une passion sans borne pour le rugby.

L'année 1914 sonne le début de la Première Guerre Mondiale, avec son grand cortège de bouleversements et de malheurs. La guerre disperse la bande des artistes roussillonnais et leurs amis. Les plus jeunes sont mobilisés : les frères Bausil, Louis Codet. Ce dernier meurt au combat le 5 novembre 1915. Déodat de Séverac est mobilisé la même année. Gustave Violet revient profondément traumatisé par les horreurs des combats et par la perte de Codet. Le poète Camo échappe au « massacre » Le sculpteur Manolo repart à Barcelone. Maillol qui se retranche dans son mas, et reçoit la visite de la famille Fayet en 1915. C'est la fin d'une époque. Plus rien ne sera comme avant, mais la vie reprendra ses droits et l'amitié qui avait lié ses hommes perdurera encore de nombreuses années.

Frédéric SABATINI

⁵⁶ CAHOURS D'ASPRY, Jean-Bernard, « *Hommage à Louis Bausil* », op. cit., p. 7.

Magali ROUGEOT

Titulaire d'un Master II de Recherche à l'université Paul Valéry de Montpellier sur le thème « Gustave Fayet, artiste » et doctorante à Paris X Nanterre et à l'école du Louvre sur « Gustave Fayet »

LE RÊVE DE SUD DE GUSTAVE FAYET À PARTIR DE LA PROBLÉMATIQUE DE SES ACHATS POUR FONTFROIDE AU-DELÀ DES PYRÉNÉES ET DE SES VOYAGES ARTISTIQUES COMME PEINTRE ET PHOTOGRAPHE À MAJORQUE.

Mon intervention va répondre dans un premier temps à celle de Lionel Rodriguez puisqu'il s'agit de traiter des apports décoratifs de Gustave Fayet à Fontfroide mais sous un angle particulier qui sont les influences hispaniques que l'on retrouve à Fontfroide et dans un second temps aborder Gustave Fayet, artiste. En effet, après avoir décoré Fontfroide il va s'inspirer de l'Espagne sous un aspect un peu différent puisqu'elle va être une source d'inspiration pour ses propres créations.

Quand Guillaume d'Abbadie m'a proposé mon sujet pour cette conférence : « Le rêve du sud », la première chose qui m'est venue à l'esprit c'est Paul Gauguin. Certes Paul Gauguin ce n'est pas vraiment l'Espagne ! Paul Gauguin c'est d'abord les îles. Il était déjà aux îles Marquises quand Fayet a correspondu avec lui grâce à George-Daniel de Monfreid. Celui-ci l'a mis en contact direct avec Paul Gauguin et Fayet va devenir vraiment « fou » de l'œuvre de Paul Gauguin, tellement « fou » que lorsqu'il va organiser des expositions à Béziers en tant que conservateur du musée de Béziers dès 1900, il va tout de suite l'exposer.

Gauguin est tenu au courant par George Daniel de Monfreid et quand il apprend que Fayet veut consacrer l'exposition de 1903 à son œuvre sous la forme d'une rétrospective de son vivant, Paul Gauguin s'en enthousiasme. Il écrit à George-Daniel de Monfreid : « *Fayet m'écrit qu'il espère faire l'année prochaine une exposition très importante de moi, parfait. D'ailleurs,* » et c'est là qu'on en arrive au rêve espagnol « *qui sait si je ne serais pas là à cette époque* ».

En effet, Gauguin envisage de revenir en France pour voir cette exposition, en France, dans le Midi et aller chercher l'inspiration en Espagne : *« j'irai alors m'établir de votre côté dans le Midi quitte à aller en Espagne chercher quelques éléments nouveaux. Les toros, les espagnols aux cheveux plaqués de saindoux cela a été archi fait. C'est drôle, cependant, je me les figure autrement »*. Voilà le rêve de sud à la façon de Paul Gauguin. Cela était intéressant de commencer par là.

Le plus étonnant est que tout ceci n'arriva pas car George-Daniel de Monfreid et Gustave Fayet vont dissuader Paul Gauguin de rentrer en France. Ils vont lui dire que l'aspect magique de son travail d'artiste ne fonctionne que parce qu'il est loin, alors revenir à ce moment-là était trop précoce, ils ne savaient pas qu'en 1903 Paul Gauguin allait mourir.

Fayet né à Béziers hérite d'une fortune considérable et va donc avoir un héritage assez lourd à gérer, à toutes ses propriétés il va ajouter la conservation du musée de Béziers. Il est aussi artiste, créateur, il expose un aux salons locaux et nationaux. Il y a les expositions qu'il organise à Béziers en tant que conservateur, où il préfère exposer Paul Gauguin et Picasso à la création locale. Je ne parle pas ici des merveilleux artistes roussillonnais que nous a présentés Frédéric Sabatini.

Gustave Fayet en 1905 décide d'arrêter. Il garde ses propriétés puisque cela va être vraiment le fil conducteur de sa vie et il s'installe à Paris pour vivre pleinement sa passion qui est la collection. Il se lance dans cette vie parisienne en recevant chez lui tous les grands artistes mais les grands artistes ce sont les crève-la-faim de l'époque ce qui n'est pas forcément une vie très facile pour une vie de famille.

Il ressent un appel de la nature encore et à ce moment-là il revient dans sa propriété de Védilhan, il fait des séjours réguliers pour voir son ami Maurice Fabre, installé à Gasparets. Gasparets est à quelques kilomètres de Fontfroide, pour aller de Védilhan à Gasparets, on passe devant Fontfroide. Justement en 1906 il passe devant Fontfroide avec Maurice Fabre et Ricardo Viñes, le grand pianiste. Ils vont s'arrêter à Fontfroide. Une photographie d'époque représente les deux

amis dans le cloître, Maurice Fabre et Gustave Fayet, alors que Fontfroide est à l'abandon. Et là commence sûrement à naître le grand projet.

En 1908, c'est l'achat de Fontfroide. Gustave Fayet a quarante-trois ans, il va se lancer dans le sauvetage de l'abbaye de Fontfroide. Quand il achète Fontfroide, les Monuments Historiques lui écrivent pour l'alerter. J'ai eu la chance, grâce à Nicolas d'Andoque, de pouvoir en lire quelques extraits. Il y a dans une de ces lettres des Monuments Historiques : « *Monsieur Fayet je sais que vous avez acheté l'abbaye de Fontfroide, j'ai appris que vous vouliez y installer une distillerie* ». Certes les Fayet sont de grands propriétaires viticoles mais de là à installer une distillerie à Fontfroide c'était quand même assez invraisemblable. » Et donc on le prévient, on lui dit que le lieu est classé monument historique. A propos des parties qui sont classées monuments historiques ils lui signalent que « *le cloître est classé parmi les monuments historiques en conséquence cette partie ne peut être ni détruite même en partie et ni être l'objet d'un travail de restauration, de réparation ou de modification quelconque sans l'autorisation préalable du ministre des Beaux-Arts et en dehors de la surveillance des architectes des monuments historiques* » et les Monuments Historiques ajoutent, ce qui est très important par rapport à la situation de Fontfroide à l'époque, « *Fontfroide est un des plus beaux monuments historiques que nous ayons en France et de première catégorie* ».

Quand je fais visiter aujourd'hui l'abbaye de Fontfroide, j'insiste évidemment sur toutes les époques qu'a connues Fontfroide et parfois les visiteurs croient que parce que l'on a ajouté des éléments, on a transformé le décor et le bâtiment n'est plus vraiment authentique. Les photographies que l'on peut voir extraites du livre du Père Capelle de 1903 sur le Père Jean-Marie Léonard, abbé de Fontfroide⁵⁷, montrent que l'abbaye de Fontfroide devait certes être restaurée mais elle n'était pas défigurée, au contraire elle était en meilleur état que Saint-Martin du Canigou à la même époque qu'a évoquée M. F-G. Belledent.

⁵⁷ Capelle, Edouard, Un Moine : le Père Jean, abbé de Fontfroide, Paris, Victor Retaux, Toulouse, Edouard Privat

Alors pour revenir à l'Espagne, Fayet connaît l'Espagne évidemment, on a retrouvé quelques photographies le représentant lors d'un voyage en 1898 à Séville. Il y a aussi les fameux amis catalans dont les deux plus importants me sont apparus lors de mes recherches, George-Daniel de Monfreid et Aristide Maillol.

George-Daniel de Monfreid et Gustave Fayet (Frédéric Sabatini a évoqué un autre séjour qu'ils ont fait ensemble) vont faire un séjour en 1900 à Mont-Louis. Ils font tous les jours des promenades autour de Mont-Louis. Dans la région vous trouvez de splendides églises, des monuments romans partout, de splendides portes romanes dont on retrouve sûrement l'influence dans toutes les portes ici à Fontfroide. Gustave Fayet écrit à sa femme : « *Chaque jour nous peignons avec Monfreid et nous allons faire une petite course. Il fait un temps délicieux, le pays est très beau. Nous comptons rester jusqu'à la fin de la semaine nous redescendrons par Perpignan. Peut-être ferons-nous une pointe en Espagne ?* » L'Espagne n'est vraiment pas loin des pensées de G. Fayet.

Cette Espagne elle va investir Fontfroide très rapidement. Les murs étant classés, Fayet va s'en tenir scrupuleusement à ce que les Monuments Historiques lui prescrivent. Dès qu'il reçoit la première lettre des Monuments Historiques, il prend contact avec l'architecte Naudet et va suivre à la lettre ses demandes. Ce sur quoi il peut agir le plus rapidement c'est le décor.

Pour ce qui est du décor, il y a les apports de ses propriétés mais il va aussi faire des achats en grande quantité. Il y a de nombreuses factures détaillant l'ensemble des objets qu'il va acheter, rien qu'en 1908 il y a des dizaines et des dizaines d'objets.

Le célèbre critique d'art René-Louis Doyon écrit⁵⁸ en 1924 la première biographie en date sur Gustave Fayet, du vivant de celui-ci, à propos des aménagements de Fontfroide indique: « *Avec un art, un à-propos, une patience, le goût le plus sûr, Gustave Fayet refit de Fontfroide une magnifique abbaye ; les*

⁵⁸ DOYON, René-Louis, D'autres couleurs ou les tapis de Gustave Fayet, La Connaissance, Paris

portes massives, les grilles, les murs, tout allait à l'abandon. En Espagne, dans les campagnes, sur les marchés aux ferrailles, ce parfait artiste, acheta tous ces matériaux de réfection un à un : ici des grilles en fer forgé, là des carreaux de style... », « Tout cela placé au bon endroit, scellé avec discrétion. (...) Fontfroide reçut des collections uniques et une décoration adéquate. » Voici de quelle façon est perçu, par un grand critique parisien, l'aménagement de Fontfroide par Gustave Fayet.

Nous allons d'abord nous arrêter sur les ferronneries. Elles sont très présentes à Fontfroide. Parmi ces ferronneries il y a quelques éléments qu'il a achetés lui-même, des éléments entiers comme par exemple la grille en fer forgé aux motifs de pampres que l'on trouve dans le réfectoire des convers. On trouve aussi des traces



Ferronnerie
(Abbaye de Fontfroide)

d'acquisition lors de ventes aux enchères, il y achète des serrures, des loquets, etc. Il va faire remonter tous ces éléments par son ferronnier, Jean Trouilhet, qui va mettre des clous, installer tout cela sur les portes.

Vous remarquez l'ensemble uniforme que l'on a dans toutes les portes de Fontfroide. Ce n'est pas un ensemble qu'il a acheté, ce sont des ensembles qu'il a fait réaliser pour l'abbaye mais dans une inspiration hispanique et romane. En revanche, le raffinement on va le retrouver dans le splendide loquet sur la porte. La porte de l'Eglise avec les boutons, les points cloutés a été fabriquée d'après un dessin de Richard Burgsthal. Toujours selon le même principe, vous avez la porte d'entrée, la fameuse grille, cela fait partie des tous premiers aménagements avec des vitraux. Gustave Fayet s'est aussi inspiré de ces très belles ferronneries dans ses propres créations, les buvards qui vont servir par la suite de modèle pour ses tapis.

Dans cette quête d'objets, il y a un personnage très important, Emile Carbonel, on dira que c'était un serviteur mais c'était

bien plus que cela, il sera un ami de Gustave Fayet. Il a vécu avec lui depuis sa jeunesse et l'a suivi tout au long de sa vie. C'est lui que Gustave Fayet va envoyer jusqu'en Espagne pour chercher des objets notamment les carreaux, les céramiques. La tradition orale familiale rappelle qu'Emile Carbonel parti sur les routes espagnoles, arrive à Manises et y découvre une usine de céramiques de Manises à vendre. Emile Carbonel envoie aussitôt un télégramme à Gustave Fayet : « *Usine de Manises à vendre. Que faire ?* », Gustave Fayet aurait répondu « *Achetez* ». Et c'est la raison de la présence de toutes ces assiettes splendides dans la salle à manger des enfants.



Céramiques de Manises dans la salle à manger des enfants (Abbaye de Fontfroide)

Emile Carbonel, très affecté par la mort de Gustave Fayet en 1925, écrit une lettre au grand ami de Gustave Fayet, André Suarès et il lui raconte ce qu'il faisait pour Gustave Fayet : « *Si vous saviez, encore, ce qu'il a fait de moi (...). Il me suffit de citer pour le moment les objets anciens qui embellissent Fontfroide et la plupart des meubles qui ornent le château d'Igny tout cela est le fruit de mes patientes recherches* ». ⁵⁹

De toutes manières on ressent l'ambiance espagnole dès que l'on pénètre dans Fontfroide, dès que l'on dépasse le réfectoire des convers et que l'on arrive dans la ruelle avec les lanternes, au pied du grand escalier.

Et puis les autres objets qui vont arriver à Fontfroide ce sont les objets en cuir. Ici il y a une très importante collection en cuir de Cordoue. Ces cuirs de Cordoue ont une provenance familiale, ce n'est pas un achat de Gustave Fayet. Il suffit de se reporter au portrait, dans l'atelier de Léon Fayet, l'oncle de Gustave, de Charles Labor avec au premier plan un fauteuil en cuir de Cordoue.

⁵⁹ Lettre inédite, archives privées, tous droits réservés.

Les fauteuils qui se trouvent au rez-de-chaussée, dans le grand parloir, sont d'une autre provenance. Intervient au milieu du XIXème siècle la vente de l'hôtel de Gayon, le fameux hôtel où s'est déroulé le combat de M. de Villeraze narré par Jean-Denis Bergasse.⁶⁰ Dans cet hôtel particulier il y avait toute une pièce qui était tendue en cuir de Cordoue, quand l'hôtel va être exproprié pour être rasé car il se trouvait sur un grand axe d'urbanisation de la ville de Béziers, la future rue de la République, on va mettre en vente son mobilier, ses grandes tapisseries en cuir de Cordoue. Ces tapisseries vont servir ensuite à Gabriel Fayet qui les a acquises à faire fabriquer du mobilier. Dans un des inventaires de Gustave Fayet, il y a 20 chaises et fauteuils en cuir de Cordoue dans le grand parloir.



Fauteuils recouverts de cuir de Cordoue (Abbaye de Fontfroide)

Les autres éléments que vous avez également en cuir de Cordoue dans l'Abbaye ce sont les coffres. Il y en avait une dizaine dans l'inventaire, aujourd'hui il en reste un peu moins. Ils ornaient l'actuel dortoir des convers qui est à l'étage, la « salle rose ». Ils ont été enlevés car ce sont des objets qui sont très fragiles.

Les autres objets espagnols que l'on retrouve ce sont les fameuses lanternes. L'idée des lanternes de procession, c'est difficile aujourd'hui de se figurer leur utilité, il me paraît plausible qu'il faille éclairer et pourquoi ne pas se servir de ces lanternes que l'on répartit un peu partout dans l'ensemble de l'Abbaye. Aujourd'hui on les a modernisées en les électrifiant.



Lanternes (Abbaye de Fontfroide)

⁶⁰ BERGASSE, Jean-Denis, Un scandale mondain à Béziers en 1772 : L'assassinat de Monsieur de Franc par le Baron de Villeraze-Castelnaud, Archives départementales, Etudes sur Pézenas et l'Hérault, X, Z, 1979.

J'aime le promenoir, au-dessus du cloître, avec son alignement, avec ses arches qui donne tout à fait cette allure hispanique à Fontfroide. Cela fait penser à l'abbaye de Poblet, la grande abbaye espagnole, fille de Fontfroide.

Les objets prennent place aussi dans les intérieurs de Fontfroide. Dans le grand Parloir, il y a les céramiques, les cuirs de Cordoue, le lustre avec les lanternes. A la suite, vous avez la grande salle à manger avec au fond une fontaine avec des céramiques et des « azuleros ».

A côté de l'abbatiale, la sacristie est elle-même entièrement décorée avec des carreaux au sol et des carreaux aux murs. Il y a là un décor vraiment très important.

Au niveau du promenoir, demeurait un décor qui n'existe plus. C'était un ensemble de pots à pharmacie qui se trouvait dans une des salles dite la Pharmacie.

On voit donc la quantité d'objets que cela représente. Et finalement quand on les voit aujourd'hui à Fontfroide, pour un puriste toute cette profusion peut étonner, mais on a un ensemble qui s'harmonise visuellement parfaitement notamment grâce à la couleur de la pierre qui est très chaude.

Je travaille avec Madame Geneviève d'Andoque, épouse de Gilles d'Andoque petit-fils de Gustave Fayet, qui a trouvé dans les archives familiales des documents concernant Miquel Utrillo qui avait une maison à Sitges. Il s'agit d'un ensemble de cartes postales adressées à Monsieur Gustave Fayet en 1916 envoyées par Utrillo, représentant l'ensemble de sa famille ce qui prouve bien que Gustave Fayet l'avait rencontré, d'ailleurs dans un très beau pastel de 1913 Gustave Fayet a représenté la maison d'Utrillo. Sur ces cartes postales, on découvre les intérieurs de la maison d'Utrillo à Sitges, avec ces azuleros que l'on retrouve un peu partout, le mobilier avec les lustres, on est vraiment dans une ambiance qui rappelle tout à fait les décors de l'abbaye de Fontfroide.

Le lien avec l'Espagne il s'impose aussi avec le pianiste Ricardo Viñes, le grand ami des Fayet, le grand ami de

Fontfroide. Ricardo Viñès va y faire de longs séjours et raconte ce qu'il y vit dans son Journal. Il arrive à Fontfroide en septembre 1910 et décrit sa visite : « *Nous visitâmes l'Église, le Cloître, et une terrasse du genre de celle de Poblet. Divine* ». ⁶¹ Ailleurs, Viñès écrit à son frère : « *Fontfroide est un endroit invraisemblable pour le XXe siècle car tout ici paraît depuis le Moyen-Age. C'est Poblet en petit jusqu'à la distribution du Cloître, salle capitulaire et Église* ». Voilà les impressions de Ricardo Viñès, l'Espagne est là aussi présente.

Cette idée de l'Espagne Gustave Fayet va la poursuivre dans le voyage qu'il va faire à Mallorca en 1924 mais à cette date Gustave Fayet aura réalisé un grand changement dans sa vie.

En effet, nous nous sommes longuement arrêtés à Fontfroide qui va être le grand œuvre de sa vie, il va y consacrer des années de travail, énormément d'argent également. Il va vivre cela pleinement mais une fois la guerre terminée, les vitraux sont quasiment tous placés, l'ensemble du décor est terminé, les grosses restaurations qu'il voulait entreprendre ont été faites et il retourne à sa propre création.

Il s'était arrêté de créer assez brutalement en 1902 sur un appel à la réflexion suggéré par son grand ami Odilon Redon. Gustave Fayet se retrouvant dans le mouvement artistique de création des vitraux de Fontfroide, des décors d'Odilon Redon et de Richard Burgsthal, se sent l'envie, la force de se remettre à créer.

Les travaux de Fontfroide terminées, il va commencer à vendre certains de ses dessins, les buvards, comme motifs pour faire des tissus. Ces tissus vont très bien se vendre, plus tard il va créer à Paris l'atelier de tapis avec Fernand Dumas. Il commence à connaître le succès artistique. Gustave Fayet faisait les choses par goût, par art mais jusque-là il ne sentait pas artiste. En 1923, preuve de ce changement d'orientation, il décide de vivre de son art : « *Je vais vivre de mon art cela va être amusant* ». Il donne ses propriétés à ses enfants et il se consacre à sa vie artistique. Évidemment il va y avoir les tapis, il y a la rencontre avec André Suarès qui devient le grand ami

⁶¹ *Journal inédit de Ricardo Viñès – Odilon Redon et le milieu occultiste (1897-1915)*, Suzy Lévy, Aux amateurs de livres, Paris

des deux dernières années de sa vie qui va l'orienter vers l'illustration de livres. Et désormais Gustave Fayet pleinement artiste va faire des voyages dont le but est de revenir avec des œuvres en vue de réaliser des expositions.

C'est le but qu'il s'est fixé avec ce voyage à Mallorca en 1924. Ses amis peintres catalans notamment Louis Codet et Albert Bausil étaient allés peindre aussi à Mallorca, ce n'était pas une source d'inspiration qui était propre à Gustave Fayet mais lui va y utiliser le dessin en noir et blanc. La photographie est apparue dans sa vie artistique à ce moment-là. Il raconte qu'il revient avec des quantités de photographies. Il y a un album complet de ses photographies.

Il se perd dans les forêts d'oliviers de Mallorca et il est ébloui. Chacun porte un nom. Il va les personnaliser, il les appelle les monstres, les dieux. Il y a en a un qu'il appelle Zeus dans sa correspondance avec André Suarès. Quand il arrive à Puerto Soller, il écrit à André Suarès : « *Trois fenêtres, mon cher Suarès, ouvrant sur un port plein de paresse, aux eaux transparentes, ensoleillé sur un cirque de belles montagnes couvertes d'oliviers. Sur un ciel bleu irréel* »⁶². Il décrit ses impressions sur ces oliviers : « *Vous avez raison ! Ce ne sont pas des monstres ces oliviers ! Ce sont des dieux ! Ou si vous voulez des monstres divins ! J'ai vu hier deux oliviers enlacés : deux valseurs, je les ai photographiés* ». ⁶²

Nous sommes vraiment dans le monde de la création. Ailleurs il écrit : « *Je travaille sans arrêt comme un dément. Je devrais rapporter d'ici assez de documents pour faire une exposition l'année prochaine. Les oliviers de Mallorca ou mieux les monstres de Mallorca. (...) Au clair de lune ils sont effrayants. Mais parfois ces vieux arbres savent se rendre charmants (...) Les écorces gris bleu sur ces verts*



« les Monstres de Mallorca » peints par Gustave Fayet (Collection privée)

⁶² Lettres inédites, archives privées, tous droits réservés.

*intenses ! Quelles harmonies ! »⁶² Il peindra aussi quelques vues de Valdemosa mais c'est quand même essentiellement les oliviers qui vont retenir son attention. On est dans un travail vraiment étonnant, on ne voit même plus ce qu'il y a autour, on ne voit que l'olivier qui est en train de s'ouvrir cela en fait même presque une œuvre abstraite. Puis il y a aussi l'influence japonisante dans le découpage qu'il va donner à son dessin. A l'un de ses dessins il donne un nom charmant « *Celui qui a vu passer le piano de Chopin* ».*

Roseline Bacou signale que les trois faits importants à propos de la vie de Gustave Fayet sont sa collection, Fontfroide et l'aspect créatif. Gustave Fayet a mené tous les trois jusqu'à leur accomplissement.

Magali ROUGEOT

Annexe 1 – Programme du colloque du 13 juin 2008 à Fontfroide



Manifestations dans le cadre du centenaire de l'acquisition et du sauvetage de l'abbaye de Fontfroide par Gustave et Madeleine Fayet

VENDREDI 13 JUIN 2008 ABBAYE DE FONTFROIDE RD 613 11100 NARBONNE

«Enjeux et perspectives pour la région Languedoc-Roussillon du sauvetage et de la renaissance artistique de Fontfroide au début du XXème siècle».

Entrée dans la limite des places disponibles, sur réservation auprès de l'abbaye de Fontfroide (tél: 04 68 45 11 08 et info@fontfroide.com); 12 € (8 € pour les membres des associations des Amis de Fontfroide, du Musée d'Art-Gustave Fayet et des associations culturelles partenaires de la journée).

Accueil à partir de 9h00

Découverte du parcours photographique dans l'abbaye et de l'exposition photographique dans le Cellier sur le thème: **«Fontfroide 1908-1914: l'art de vivre et la vie artistique en Languedoc Roussillon. Au temps des Fayet et de leurs Amis»**

De 9H30 à 12H30

Programme donné sous réserve de modifications de dernière minute pour les communications

Les racines méridionales des Fayet

Intervenants: **Jean-Denis Bergasse**, président de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers, sur le thème: *«Le lien des Fayet avec le canal du Midi, l'économie viticole, la «Renaissance viticole», le «Mistralisme» et leur rôle à l'époque de «l'âge d'or de Béziers» dans la création et l'animation de la société d'histoire, du musée des beaux-arts, du salon musical»*
Lionel Rodriguez, diplômé de l'université Paul Valéry de Montpellier, assistant de conservation: *«L'héritage artistique des Salvan dans l'embellissement de Fontfroide par les Fayet».*

Le contexte du sauvetage de Fontfroide en 1908.

Intervenants: **Jacques Michaud**, professeur d'histoire du droit et des institutions à l'Université de Montpellier, président de la Commission archéologique et littéraire de Narbonne sur le thème: *« Histoire de la prise de conscience en faveur du patrimoine monumental en pays Narbonnais »*
Nicolas d'Andoque, gérant de l'abbaye de Fontfroide, sur le thème: *«Le rayonnement du Père Jean, abbé de Fontfroide, de la fondation en 1858 jusqu'au départ en exil des cisterciens en 1901».*

A 12H30

Déjeuner sur place: Inscription à prévoir auprès du restaurant **«La Table de Fontfroide».**

De 14H à 16H

La renaissance artistique de Fontfroide et le Roussillon, la Catalogne et l'Espagne.

Intervenants: **Fernand-Gérard Belledent**, conservateur général honoraire des bibliothèques, président de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales sur le thème: *« Jules de Carsalade du Pont, évêque de Perpignan (1899-1932), défenseur de la tradition et de l'identité catalanes et sauveur de l'abbaye Saint-Martin du Canigou».*

Frédéric Sabatini, doctorant en histoire de l'Art de l'Université de Perpignan sur le thème: *« Le groupe des artistes roussillonnais: Montfreid, Louis Bausil, Albert Bausil, Codet, Terrus, Maillol, Violet, Camo, Séverac, Manolo qui fréquentent Fontfroide au temps des Fayet».*

Magali Rougeot, titulaire d'un Master II de Recherche à l'université Paul Valéry de Montpellier sur le thème: *«Gustave Fayet»* et doctorante à Paris X Nanterre et à l'école du Louvre sur *«Gustave Fayet»* sur le thème: *« Le rêve de sud de G Fayet à partir de la problématique de ses achats pour Fontfroide au-delà des Pyrénées et de ses voyages artistiques comme peintre et photographe à Majorque».*

A partir de 16H

Visite commentée privilégiée des salles de réception des Fayet, du Musée Gustave Fayet et des jardins en terrasses pour les participants au colloque.



Avec le soutien de

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Page
Le château de Védilhan (archives privées)	16
La famille Fayet peinte par Auguste-Barthélémy Glaize (archives privées)	18
Portrait de Jacques Azais (archives privées)	19
Vue de la Dragonne par Gabriel Fayet (archives privées)	22
L'hôtel Fayet par Léon Fayet (archives privées)	22
Fig.1 – le parloir de l'abbaye de Fontfroide	28
Fig.2 – le salon vert de l'abbaye de Fontfroide	28
Fig.3 – statue de la Vierge dans le cloître de l'abbaye de Fontfroide	29
Fig.4 – bas-relief du 12 ^{ème} siècle dans l'abbaye de Fontfroide	29
Fig.5 – statue de moine dans l'abbaye de Fontfroide	29
Fig.6 – deux saints dont saint Antoine dans l'abbaye de Fontfroide	29
Fig.7 – croix du cimetière de Moussan (Aude)	29
Fig.8 – le char d'Apollon dans l'abbaye de Fontfroide	29
Fig.9 – abbaye de Fontfroide, statue représentant la Force	31
Fig.10 – abbaye de Fontfroide, statue représentant la Justice	31
Fig.11 – abbaye de Fontfroide, statue représentant la Prudence	31
Fig.12 – abbaye de Fontfroide, statue représentant la Tempérance	31
Fig.13 – abbaye de Fontfroide, accès au jardin à l'italienne	32
Fig.14 – abbaye de Fontfroide, fontaine de Neptune	33
Fig.15 – le Jardin Notre-Dame	34
Fig.16 – l'intérieur de la chapelle du Jardin Notre-Dame	37
Fig.17 – panneaux dans la chapelle du Jardin Notre-Dame représentant des vases	38
Fig.18 – statue dans le Jardin Notre-Dame	39
Monseigneur Carsalade du Pont	79
Monseigneur Carsalade du Pont par Eugène Cortade	82
La montée de Monseigneur Carsalade du Pont	83
Saint Martin du Canigou	85
Madeleine Fayet, peinte par George-Daniel de Monfreid (collection privée)	96
Gustave Fayet, peinte par George-Daniel de Monfreid (collection privée)	97
Copie exécutée par Louis Bausil du tableau de Philippe de Champaigne « la Mère Catherine Arnault et la sœur Catherine de Sainte Suzanne (collection privée)	98
Ferronnerie dans l'abbaye de Fontfroide	107
Céramiques de Manises dans la salle à manger des enfants de l'abbaye de Fontfroide	108
Fauteuils recouverts de cuir de Cordoue dans l'abbaye de Fontfroide	109
Lanternes dans l'abbaye de Fontfroide	109
« les Monstres de Mallorca » peints par Gustave Fayet (collection privée)	112